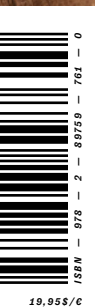


# Nouveau Projet 30

L'**EXTRACTIVISME** comme rapport au monde — Dévotion, extase et **MYSTICISME** — Un bédéréportage de **MARTIN PM NAOMI KLEIN** et le trouble de notre époque — Les principes de **SOPHIE BROCHU** — Les archives de **JOAN DIDION**  
Dans le bureau d'**ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE** — Des nouvelles de nos correspondant-e-s, de l'**ACADIE** à l'**IRAK**  
Des créations de **MARTINA CHUMOVA** et **OLIVIER CHOINIÈRE** — Guide du Québec nouveau: **SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN**






UQÀM



BIBLIOTHÈQUE  
ET ARCHIVES  
NATIONALES  
DU QUÉBEC

LE  
QUARTIER  
LATIN

Montréal 



# Un parcours rassembleur dans le Quartier latin

Jusqu'à la fin octobre 2025,  
*Arborescences* accueille une  
programmation gratuite, qui puise  
aux racines du Quartier latin pour  
développer de nouvelles ramifications.

Consultez la programmation :

[quartierlatin.uqam.ca](http://quartierlatin.uqam.ca)

*Arborescences* est une initiative de l'UQAM qui s'inscrit dans le cadre de la relance du Quartier latin, en collaboration avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec et la Société de développement commercial du Quartier latin, grâce à l'appui financier de la Ville de Montréal.

Chacune des installations du parcours a été conçue par trois étudiantes en design d'événements de l'UQAM, qui ont ensuite réalisé le projet dans le cadre d'un stage à la coopérative de design Le Comité.

Sur la photo : « Banc de travail », d'après le concept de Marilie Baillargeon, Juliette Bilodeau et Maude-Emmanuelle Rancourt.

# KENT MONKMAN

L'HISTOIRE EST DÉPEINTE  
PAR LES VAINQUEURS

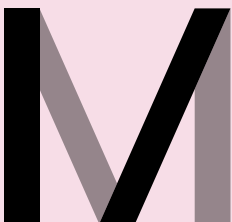
27 SEPT. 2025 –  
8 MARS 2026

MUSÉE DES BEAUX-ARTS  
DE MONTRÉAL



→ DEVEZ MEMBRE MBAM et profitez d'un accès illimité et gratuit à toutes nos expositions. Les Membres accèdent aussi en priorité aux conférences, aux visites guidées, et à bien d'autres événements exclusifs.

[MBAM.QC.CA](https://mbam.qc.ca)



Grand mécène

LA FONDATION  
D.R. SOBEY

Présentateur



Mécène



Partenaires collaborateurs



Partenaire public



Partenaires publics : Conseil des arts du Canada et Conseil des arts de Montréal | Une exposition organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal et le Denver Art Museum. Kent Monkman (1965-), *mistikósiwak (peuple aux bateaux en bois) : la résurgence du peuple (détail)*, 2019. New York, Metropolitan Museum of Art, purchase, Donald R. Sobey Foundation CAF Canada Project Gift. © and image courtesy Kent Monkman

## En couverture



Récolte de la tourbe à Saint-Ulric, dans le Bas-Saint-Laurent.

Les œuvres de Mériol Lehmann s'intéressent à la création de nouvelles topographies rurales par les industries extractivistes. Tel que l'explore Éric Pineault dans l'essai « Morts terrains » (p. 48), le territoire québécois est encore et toujours plus ravagé par l'extraction massive qu'exige le capitalisme avancé.



### 16 L'intro

Sur le fait de donner  
ce qu'on ne peut garder  
Nicolas Langelier

### 48 L'essai

Morts terrains  
Éric Pineault

### 58 Le reportage

Des îles qui sortent des champs  
Martin PM

### Les commentaires

80 Petit traité d'apesanteur  
Véronique Chagnon

88 L'urgence et la patience  
Julien Lefort-Favreau

92 De la tension  
de l'information retenue  
Clara Champagne

96 Nos recommandations  
La rédaction et ses  
collaborateur-trice-s

## 28 Lettre ouverte

Aux gens qui courent  
Camille Giguère-Côté



## 30 En principes

Sophie Brochu

## 32 Mon bureau

Anaïs Barbeau-Lavalette



## Les correspondances

36 Péninsule acadienne,  
Nouveau-Brunswick

37 Chicoutimi, Québec

38 Shawinigan, Québec

40 Berck-sur-Mer, France

42 Paroisse de Vermilion,  
Louisiane

44 Aradah, Irak

13 Courrier

24 Donateur·trice·s

26 Mécènes et  
partenaires  
de fondation

76 Ailleurs à Atelier 10  
Des villes dans la tempête  
François William Croteau

124 La fiction

Merci  
Olivier Choinière

136 La poésie

Distances  
Martina Chumova

138 N'oubliez pas

105 **Guide du  
Québec nouveau**



108 **Transition**

Une forêt comme  
une page blanche  
Gabriel Beauchemin

112 **Visages du  
Québec nouveau**

Marie-Andrée Gill en aînée  
Frédéric Lavoie

115 **Boire, manger,  
faire, dormir**

Les meilleurs endroits  
pour découvrir le  
Saguenay-Lac-Saint-Jean  
Mégan Ouellet-Lamontagne

122 **Saguenay-  
Lac-Saint-Jean  
littéraire**

Dans leurs mots  
Stéphanie Tremblay

CENTRE  
DES  
MEMOIRES  
MONTREALAISES

# MEM

# DETOURS

**RENCONTRES  
URBAINES**

EXPOSITION IMMERSIVE

**PROLONGATIONS : JANVIER 2027**

1210, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

[MEMMTL.CA](http://MEMMTL.CA)

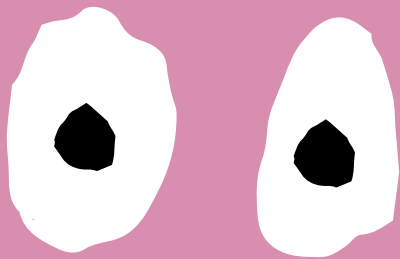
**MEM** × **URBANIA**



# LA MÈCHE COURTE

Découvrez  
la programmation

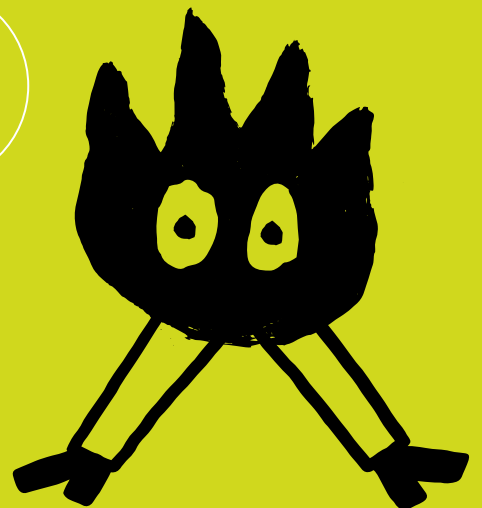
[lamechecourte.ca](http://lamechecourte.ca)



**07 – 16  
NOV.  
2025**

Nouveau festival  
jeune public

**3 – 17  
ANS**



# Nouveau Projet 30

Automne 2025

## RÉDACTEUR EN CHEF

Nicolas Langelier

## RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE

Clara Champagne

## SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

Maud Bruguère  
Marie-Michèle Robitaille

## CHEFFE DE PUPITRE, NUMÉRIQUE

Catherine Genest

## COLLABORATEUR-TRICE-S ASSOCIÉ-E-S

Fanny Britt, Olivier Choynière,  
Guillaume Corbeil, Véronique Côté

## COLLABORATEUR-TRICE-S, TEXTES

Gabriel Beauchemin, Maité Belmir, Olivier Boisvert-Magnen, Véronique Chagnon, Olivier Choynière, Martina Chumova, François William Croteau, Alain Deneault, Ralph Elawani, Pauline Gauer, Camille Giguère-Côté, Frédéric Lavoie, Julien Lefort-Favreau, Mélanie Ouellet-Lamontagne, Amélie Panneton, Philippe Papineau, Francine Pelletier, Éric Pineault, Sophie Pouliot Martin PM, Margaux Seigneur, Stéphanie Tremblay, Luce Tremblay-Gaudette

## RÉVISEUR-EUSE-S

Benoît Brière, Liette Lemay (rév. a.)

## DIRECTEUR ARTISTIQUE

Jean-François Proulx

## DESIGN ET MISE EN PAGE

Balistique, Jolin Masson

## STAGIAIRE, MISE EN PAGE

Célia Peters

## DESIGN ORIGINAL,

## GUIDE DU QUÉBEC NOUVEAU

Quatre par Quatre

## COLLABORATEUR-TRICE-S, VISUEL

Josef Čapek, Pauline Gauer, Nancy Guignard, Mériol Lehmann, Annie Perron, Martin PM, Sara Prune, Marie-Michèle Robitaille, Marie-Hélène St-Michel, Paule Thibault, Luce Tremblay-Gaudette

## ÉDITEUR

Nicolas Langelier

## COORDONNATRICE

Amélie Labrosse

## COORDONNATEUR AUX COMMUNICATIONS

Marc-Antoine Sinibaldi  
info@atelier10.ca

## TECHNICIENNE COMPTABLE

Majdouline Draouch  
comptabilite@atelier10.ca

## CONSEILLÈRE PUBLICITAIRE ET DÉVELOPPEMENT DES PARTENARIATS

Josée Poirier  
josee@atelier10.ca  
514.273.5002

## DIFFUSION/DISTRIBUTION

Madrigall/Socadis  
514.277.8807

## IMPRESSION

Imprimerie HLN  
Sherbrooke, Québec

Paraissant trois fois par an, *Nouveau Projet* est un magazine culture et société qui a pour mission de publier les meilleur-e-s auteur-trice-s et journalistes du Québec, de soutenir les forces progressistes et novatrices sur les plans politique et artistique, et de contribuer à l'effervescence de la société québécoise et de la culture francophone en Amérique du Nord.

Fondé en 2012 par Nicolas Langelier et Jocelyn Maclure.

ISSN 1927-8039  
ISSN (papier) 978-2-89759-761-0  
ISSN (PDF) 978-2-89759-762-7

Convention de poste-publication : 42436033

Nous accueillons les propositions de textes, par courriel (redaction@atelier10.ca) ou par courrier.

Nous utilisons l'écriture inclusive et l'orthographe modernisée.

Le contenu du magazine ©2025, *Nouveau Projet* et ses collaborateur-trice-s.

## DEMANDES DE REPRODUCTION

Veuillez contacter Copibec, la Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction.  
info@copibec.ca  
514.288.664 / 1.800.717.2022

156, rue Beaubien Est  
Montréal (QC) H2S 1R2

info@nouveau projet.com  
nouveau projet.com  
514.270.2010

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Canada

*Nouveau Projet* est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois.

sodep  
Société de développement  
des périodiques  
culturels québécois

*Nouveau Projet* est membre constitutif du Conseil de presse du Québec

Conseil de presse  
du Québec



UNE RÉALISATION DE

# Atelier 10

Atelier 10 est une entreprise sociale qui diffuse les idées et les récits favorisant l'émergence d'un Québec nouveau, plus juste, démocratique et solidaire.

156, rue Beaubien Est  
Montréal (QC) H2S 1R2  
atelier10.ca  
info@atelier10.ca  
514.270.2010

Merci à notre partenaire associé

## UQÀM

Nouveau Projet est imprimé au Québec sur du papier Sustana Enviro Print<sup>MC</sup> contenant 100 % de fibres recyclées durables et fabriqué au Québec avec un procédé sans chlore.



Dans le cas du présent tirage, cela a permis de sauvegarder 7 tonnes métriques de bois (l'équivalent de 43 arbres), 13 m<sup>3</sup> d'eau (128 douches de 10 minutes), 2 790 kg de CO<sub>2</sub> (les émissions de 1117 km parcourus en voiture), 75 gj d'énergie (la consommation de 345 298 ampoules pendant une heure) et 14 kg de NO<sub>x</sub> (les émissions de 13 719 km parcourus en voiture).

Source: sustanasolutions.com/fr/eco-calculateur

CARTOUCHE

## Le meilleur moyen de soutenir *Nouveau Projet*? L'abonnement!

S'abonner à *Nouveau Projet*, c'est soutenir directement la production d'une information indépendante et unique au Québec. Nous avons besoin de vous, et nous sommes bien décidé-e-s à continuer à vous donner des raisons de penser que vous avez besoin de nous!

- Offert en version papier+numérique ou numérique seulement, pour une durée d'un, deux ou trois ans.
- Accès à des contenus numériques et des événements exclusifs.
- Réductions allant jusqu'à 27% sur le prix courant.
- Nombreux autres privilèges.

atelier10.ca/abonnements  
514.270.2010  
info@nouveau projet.com

TROIS FOIS MAGAZINE DE L'ANNÉE AU CANADA ET HUIT FOIS FINALISTE DEPUIS 2014





# Parcours Arsenal art contemporain 2025

**ARSENAL**  
contemporary art contemporain



# Rue Duplessis

ma petite noirceur

## DUCEPPE

3 septembre au  
4 octobre 2025

Texte Jean-Philippe Pleau  
Adaptation théâtrale David Laurin  
Mise en scène Marie-Ève Milot

Une présentation

LA  
PRESSE

Interprétation  
Steve Laplante  
Michel-Maxime Legault  
Jean-Philippe Pleau

Assistance à la m.e.s  
Josianne Dulong-Savignac  
Scénographie – Geneviève Lizotte  
Costumes – Cynthia St-Gelais  
assistée de Juliette Dubé-Tyler  
Éclairages – Paul Chambers  
Musique – Antoine Berthiaume  
Accessoires – Camille Walsh

En collaboration avec



Place  
des  
Arts



PlacedesArts.com

Canada

Québec

Montreal

CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Canada Council  
for the Arts

Conseil des Arts  
du Canada

CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Conseil  
des Arts  
du Québec

CALQ

## Courrier

À propos de

«**Demain était censé être à nous**»

**Anabelle Nicoud, Nouveau Projet 29**

Anabelle Nicoud met le doigt sur quelque chose de fondamental: l'ironie des années 2000 comme anesthésiant. Cette époque où la misogynie devenait acceptable parce qu'elle était «drôle», «transgressive». Nous avons préféré rire de notre propre oppression plutôt que de la combattre.

Quand elle décrit son évolution vers sa «Karen» intérieure—cette appropriation assumée de la femme «qui s'insurge souvent»—, elle dessine le portrait d'un éveil politique. Elle choisit la colère légitime contre le confort de l'indifférence.

Ce qui me frappe dans ce récit, c'est la puissance de l'exercice mémoriel. Nicoud reconstitue le puzzle de sa propre aliénation: elle relit ses courriels, revisite ses goûts musicaux, remet en question ses réactions passées. Elle refuse l'amnésie complaisante pour comprendre les mécanismes qui l'ont menée à accepter l'inacceptable. Cette mémoire active devient un outil de libération et offre à sa fille—et à nous toutes—les clés pour identifier ces mécanismes avant qu'ils n'opèrent.

Le texte nous force à examiner notre responsabilité collective. L'éveil est possible, la prise de conscience peut transformer radicalement notre rapport au monde. Quand Nicoud conclut que «ce qui s'est éveillé ne devrait pas s'éteindre», elle trace une ligne de fracture nette entre le monde d'avant et celui que nous construisons. Elle refuse l'amnésie et la normalisation.

L'éveil dont elle parle n'est pas un état, mais un processus. C'est peut-être cela, la vraie révolution: transformer l'éveil en mode de vie, transmettre la capacité à identifier et à refuser toutes les formes d'oppression, même les plus subtiles.

— **Laurence Deslauriers, Québec**

Article intéressant et sensible, qui parle à plusieurs femmes! J'y reconnais nos naïvetés de croire que maintenant l'égalité est là. La «parité» ne détruit pas le patriarcat, hélas!

— **Jeanne Gendreau, Montréal**

À propos de

«**La nouvelle fatigue culturelle**»

**Nicolas Langelier, Nouveau Projet 29**

Le texte de Nicolas Langelier résonne profondément, mais c'est sa conclusion qui m'interpelle le plus: cette évocation de l'amour comme «énergie fondamentale de la vie» et «médium à travers lequel l'évolution progresse», empruntée à Teilhard de Chardin. Dans un contexte où tout semble s'écrouler, cette intuition ouvre une voie inattendue et radicalement constructive. Car l'amour dont parle Teilhard de Chardin n'est pas un sentiment béat: c'est une force créatrice qui pousse vers la complexification, la coopération, l'émergence de formes de vie supérieures.

Ce qui m'enthousiasme dans cette approche, c'est qu'elle donne un sens profond à l'innovation sociale et à l'expérimentation collective. Chaque coopérative, chaque jardin communautaire, chaque initiative d'économie solidaire devient un laboratoire d'évolution. Ces projets ne sont plus de simples palliatifs à un système défaillant, mais des prototypes de nouvelles formes de civilisation.

Le Québec, malgré sa fatigue diagnostiquée par Langelier, est un terreau exceptionnel pour ce type d'innovations. Notre tradition coopérative, nos réseaux communautaires, notre capacité historique à créer des institutions originales (des caisses populaires aux CPE): tout cela constitue un patrimoine évolutif remarquable.

L'auteur évoque la «résistance», mais je crois qu'il faut aller plus loin: parler de résistance créatrice. Face au «nationalisme du désastre» qu'il décrit si justement, nous avons besoin de récits alternatifs, d'imaginaires mobilisateurs, de nouvelles mythologies collectives qui

donnent envie de construire plutôt que de détruire.

Dans un contexte où tant de forces nous emmènent vers la division et le repli, choisir la coopération et la créativité collective devient un acte révolutionnaire. Cet acte relève non pas d'une révolution qui renverse brutalement l'ordre établi, mais d'une évolution qui fait émerger patiemment des formes de vie plus complexes, plus solidaires, plus harmonieuses.

C'est peut-être cela, la véritable «chance de combler la distance entre ce que nous avons été et ce que nous sommes»: accepter d'être des agents conscients de notre propre évolution collective.

— **Philippe Sansregret, Verdun**

À propos de

«**La maternité comme repoussoir**»

**Laurence Côté-Fournier, Nouveau Projet 29**

L'autrice ne répond que très partiellement à la question posée d'entrée de jeu, sauf quand elle écrit «j'ai toujours voulu des enfants, enchantée par leur beauté, leur drôlerie, leur candeur» et «la maternité a été le chemin le plus abrupt, et le plus efficace, pour redécouvrir mon passé et me sentir partie prenante du monde d'une nouvelle manière».

En tant qu'homme dans la trentaine en voie de devenir papa, j'ai envie de partager ce qui me motive à faire le choix conscient de la parentalité. Il y a environ cinq ans, lorsqu'on me demandait si je voulais des enfants, le «non» prenait largement le dessus sur le «oui». À cause de l'urgence écologique, je me voyais mal poursuivre ma lignée familiale.

C'est quand j'ai rencontré mon amoureuse, qui est consciente de la crise climatique, mais qui veut *absolument* des enfants, qu'une brèche s'est créée en moi. Sa profonde conviction a provoqué chez moi une remise en question.

Est-ce que je veux mettre au monde et accompagner un être humain dans son

développement? Au moment d'écrire ces lignes, la réponse est claire pour moi: oui. La parentalité est une décision et une aventure qui se vit à deux et j'ai envie d'en faire l'expérience avec ma partenaire de vie actuelle.

Je suis enthousiaste à l'idée de traverser chaque étape de l'enfance, de l'adolescence et de la vie adulte d'un être humain que j'aimerai plus que tout et qui me permettra d'en apprendre plus sur moi, de me (re)découvrir.

Les raisons de faire des enfants sont multiples. Il s'agit d'emprunter un chemin très incertain en sachant qu'il sera nécessairement parsemé de beauté, de rires, de pleurs, de désaccords, de fatigue, et surtout de complicité, d'entraide, d'apprentissages et d'amour. Ce sont tous ces éléments qui me donnent l'élan.

— **Mathieu Couture**, Montréal

À propos de

«**Ne pas s'ennuyer avec deux hommes à la maison**»

**Éric Leblanc**, *Nouveau Projet* [en ligne]

Très beau texte! Expérience personnelle: j'ai vécu au sein d'un «troupe» dans les années 1970. Les préoccupations de l'époque n'étaient pas du tout les mêmes. On n'a jamais envisagé d'avoir un enfant ensemble. Notre relation homosexuelle et «triangulaire» était déjà assez compliquée. Cela dit, je suis content de constater que l'auteur de ce texte et ses amoureux se battent pour devenir pères ensemble un jour. Je suis sûr que ça viendra.

— **Paul Bisailon**, Saint-Armand

## Palmarès des cinq derniers mois

### Les dix textes de *Nouveau Projet* les plus lus sur notre site web

- 1 «Lettre ouverte aux femmes sans enfant», **Stéphanie Boulay**
- 2 «Dix livres qu'on se promet de lire en 2025», **Amélie Panneton**
- 3 «La nouvelle fatigue culturelle», **Nicolas Langelier**
- 4 «Apprendre à vivre sans hiver», **Diane Bérard**
- 5 «Marie-Sissi Labrèche: la rockeuse devenue maman hélicoptère», **Catherine Genest**
- 6 «Sous les saules: la vie avec un cancer incurable à 30 ans», **Ismaël Gueymard**
- 7 «Ce que votre caissier-ière n'ose pas vous dire», **Catherine Foisy**
- 8 «Six raisons de porter du lin à l'année», **Annie-Pier Blain**
- 9 «Jonathan Pedneault: joindre le geste à la parole», **Tristan Malavoy**
- 10 «Quatre raisons de développer la ville sans construire», **Francis T. Durocher**

### Les dix meilleurs vendeurs d'Atelier 10 – papier

- 1 *Les paysages intérieurs* (D29) — **Catherine D'Amours**
- 2 *Nouveau Projet 29* — Printemps-été 2025
- 3 *Nos villes au front* (D30) — **François William Croteau**
- 4 *Mes sentiments* (H02) — **Virginie Fortin**
- 5 *Personne ne s'excusera* (D28) — **Aurélie Lanctôt**
- 6 *La juste part* (D01) — **David Robichaud et Patrick Turmel**
- 7 *J'aime Hydro* (P13) — **Christine Beaulieu**
- 8 *Territoires d'engagement* (LTD002) — **Marika Crête-Reizes**
- 9 *La vie habitable* (D06) — **Véronique Côté**
- 10 *Faire la morale aux robots* (D17) — **Martin Gibert**

### Les dix meilleurs vendeurs d'Atelier 10 – numérique

- 1 *Faire la morale aux robots* (D17) — **Martin Gibert**
- 2 *Mes sentiments* (H02) — **Virginie Fortin**
- 3 *La juste part* (D01) — **David Robichaud et Patrick Turmel**
- 4 *Les Hardings* (P19) — **Alexia Bürger**
- 5 *I/O* (P33) — **Dominique Leclerc**
- 6 *Le drame des enfants parfaits* (D26) — **Céline Lamy**
- 7 *Les paysages intérieurs* (D29) — **Catherine D'Amours**
- 8 *Bénévolat* (P36) — **Maud de Palma-Duquet**
- 9 *J'aime Hydro* (P13) — **Christine Beaulieu**
- 10 *Nos villes au front* (D30) — **François William Croteau**

Nos abonné-e-s ont accès gratuitement à l'ensemble de nos archives, ainsi qu'à plusieurs privilèges exclusifs. Abonnez-vous! [atelier10.ca/abonnements](http://atelier10.ca/abonnements)

Nous accueillons avec plaisir vos lettres, questions et commentaires.

*Nouveau Projet*  
156, rue Beaubien Est  
Montréal (QC) H2S 1R2

[courrier@nouveauprojet.com](mailto:courrier@nouveauprojet.com)  
[nouveauprojet.bsky.social](https://nouveauprojet.bsky.social)  
[instagram.com/nouveauprojet](https://instagram.com/nouveauprojet)



National  
Magazine Awards  
Les prix du  
magazine canadien



**Aux 47<sup>es</sup> Prix du magazine canadien,  
nous avons reçu le titre de meilleur magazine au pays,  
dans la catégorie Actualité, affaires et intérêt général.**

Merci à vous, lecteurs et lectrices,  
de rendre tout ceci possible.

# Nouveau Projet



**JE M'ABONNE!**

[atelier10.ca/abonnements/nouveau-projet](https://atelier10.ca/abonnements/nouveau-projet)



# Sur le fait de donner ce qu'on ne peut garder

Réflexions sur le passage de témoin et la survie de *Nouveau Projet* dans un monde en bouleversement. À travers la fumée des incendies, un quitte ou double sur notre avenir collectif.

NICOLAS LANGELIER

1.

Je réfléchis à la différence entre propriété et intendance, à ce que ça veut dire de garder quelque chose en consignation plutôt qu'en sa possession.

Récemment, j'ai annoncé la cession de *Nouveau Projet* à un organisme à but non lucratif, et je me demande s'il s'agit d'un acte de préservation ou d'abdication. Peut-être qu'il n'y a pas vraiment de différence.

En 2012, en plein Printemps érable, *Nouveau Projet* a été lancé comme beaucoup de petits magazines, de tout temps : comme un acte de foi déguisé en plan d'affaires. Je rêvais à un magazine qui publierait le genre de textes que je souhaitais lire, qui créerait le genre de conversations que je trouvais importantes. L'équation semblait simple : trouver les auteurs, trouver les lecteurs, trouver l'argent pour les connecter. Je ne comprenais pas encore que l'arithmétique des petits magazines suit des règles différentes, que la survie n'est pas une question d'addition et de soustraction mais une opération qui ressemble plus à de l'alchimie.

Treize ans plus tard, je peux calculer assez précisément ce qu'il en a coûté de garder *Nouveau Projet* en vie : les aubes anxieuses à équilibrer des budgets qui ne s'équilibreraient jamais, les échanges contrits avec les collaborateurs sur les paiements en retard, les temps libres et la vie sociale, la complexe chorégraphie requise pour prioriser la qualité tout en opérant toujours au bord de la faillite. Mais il est impossible de calculer ce que tout cela a *valu*, et c'est le paradoxe du travail culturel : sa valeur est inversement proportionnelle à sa mesurabilité.

La décision de restructurer m'est venue graduellement, comme la plupart des décisions importantes, non pas dans un moment de crise mais dans l'accumulation de petites

illuminations. Dans la réalisation que depuis trop longtemps je dépensais plus d'énergie à gérer la survie du magazine qu'à penser son contenu, et que je basais des décisions sur ce que nous pouvions nous permettre plutôt que sur ce que nous voulions dire. J'étais dans une position dans laquelle je n'avais jamais eu l'intention de me retrouver : le gardien de quelque chose qui a besoin de gardiens, plutôt que le créateur de quelque chose qui a besoin d'être créé.

L'internet a tellement modifié la grammaire de l'attention que cela donne aux petits magazines un côté archéologique. Nous opérons dans l'espace entre le viral et l'invisible, entre l'appétit de l'algorithme et la patience des lecteurs. Ces derniers pourraient choisir de se noyer dans le défilement de contenus conçus pour fragmenter leur concentration. Pourtant, ils s'abonnent encore. Ils nous écrivent encore des lettres. Ils nous envoient encore leurs histoires. C'est ce que j'ai appris sur notre communauté : elle existe non pas grâce à la connexion numérique mais *malgré* elle.

J'ai commencé à voir que mon intendance devenait une limitation plutôt qu'une protection. Les jeunes collaborateurs qui nous ont rejoints apportent des questions que je n'aurais pas su poser, des liens à des territoires qui existent au-delà de ma propre géographie culturelle. Ils connaissent des techniques de survie que j'apprends encore, sur la différence entre durabilité et instantanéité, sur la nécessité du changement comme forme de loyauté.

La structure à but non lucratif représente plus qu'une considération fiscale. Elle implique un changement fondamental : de magazine fait pour sa communauté, nous devenons un magazine fait *par* sa communauté. Cette distinction a des implications puissantes. Un magazine fait pour ses lecteurs assume une distance entre création et consommation,

entre ceux qui le font et ceux qui le reçoivent. Un magazine fait par sa communauté reconnaît que ces frontières ont toujours été artificielles, que les gens qui nous lisent sont aussi les gens qui pourraient écrire pour nous, nous financer, nous mettre au défi de devenir ce que nous n'avions pas imaginé pouvoir devenir.

Je resterai rédacteur en chef, ce qui signifie que je prendrai encore les décisions sur ce que nous publions et comment nous le publions. Ce n'est pas une retraite déguisée en générosité, mais plutôt la reconnaissance que la meilleure action que je puisse prendre pour le magazine est de créer des conditions pour qu'il survive à ma vision particulière de ce qu'il devrait être. La communauté qui nous a soutenus aura maintenant la possibilité de nous modeler directement, d'apporter sa propre urgence et imagination à la tâche de garder vivante la conversation littéraire dans une époque qui semble conçue pour l'assassiner.

Lâcher prise n'est pas renoncer. C'est parfois la chose la plus engagée que l'on puisse faire.

## 2.

C'est officiellement à partir du 1<sup>er</sup> mai prochain que ce magazine prendra son envol vers l'indépendance complète, dans un organisme créé juste pour lui: Collectif Nouveau Projet. Comme il se doit, cet OBNL aura son propre conseil d'administration, où je ne siégerai pas, et il sera dirigé par quelqu'un qui ne sera pas moi.

À qui appartiendra alors *Nouveau Projet*? À personne et à tout le monde. Comme n'importe quel OBNL, il aura des membres, desquels j'aimerais beaucoup que vous soyez.

Je suis enthousiaste à l'idée que le magazine ait des membres—des vrais, pas cinq ou six collaborateurs ou amis de la rédaction, comme dans beaucoup de revues culturelles. Ce sont ces membres qui éliront le conseil d'administration

## L'internet a tellement modifié la grammaire de l'attention que cela donne aux petits magazines un côté archéologique.

Je pense aux jeunes éditeurs qui hériteront de ce projet, qui y apporteront l'agitation et l'ambition qui viennent avec le fait d'avoir moins à perdre, d'être prêts à échouer de manières qui semblent trop risquées pour ceux d'entre nous qui ont passé des décennies à apprendre ce qui ne fonctionne pas. Ils feront des erreurs que je ne ferais pas, ce qui pourrait s'avérer être exactement ce dont *Nouveau Projet* a besoin pour rester vital, nécessaire, surpris par ses propres possibilités.

Les algorithmes continueront à rivaliser pour attirer notre attention, les médias grand public continueront à se contracter, l'intelligence artificielle nous mènera à des endroits où nous n'aurons jamais voulu aller, les petits magazines continueront à apparaître et disparaître comme des fleurs sauvages—brièvement beaux, rapidement oubliés. Mais certains survivront, s'adapteront, trouveront des canaux pour servir des communautés que nous ne pouvons pas encore imaginer.

C'est mon pari, mon nouvel acte de foi: que *Nouveau Projet*, libéré des limitations de ma propriété particulière, puisse devenir un forum plus durable et plus surprenant que ce que j'étais capable de construire.

et voteront les grandes orientations et pourront s'exprimer lors des assemblées générales et autres occasions de participer à la gestion du magazine qui seront établies. Ce sera comme des réunions stratégiques, mais à 50 ou à 500 ou à 5000 (qui sait).

La plateforme qui vous permettra de devenir membre du collectif et d'ainsi pouvoir participer aux décisions affectant son avenir et son présent est déjà en ligne, et vous pouvez y accéder directement avec ce premier code QR de mon histoire rédactionnelle.



J'y ai fait allusion plus haut: la transformation qui s'annonce ne sera pas que d'ordre juridique. Je veux qu'elle s'accompagne d'une grande remise en question éditoriale.

La question centrale qui nous habite: si nous devons créer un magazine en partant de zéro aujourd'hui, quelle forme prendrait-il?

Notre objectif est de concevoir un *Nouveau Projet* d'une pertinence et d'une nécessité encore plus marquées. Quels éléments mériteraient d'être renforcés? Lesquels gagneraient à être allégés? Quelles pratiques actuelles valent la peine d'être maintenues telles quelles? Chaque élément fait l'objet d'un examen approfondi, à l'exception d'une certitude inébranlable: ce magazine doit non seulement perdurer, mais aussi acquérir les ressources suffisantes pour réaliser ses aspirations et prendre l'envergure que j'imaginai déjà pour lui dès sa conception au milieu des années 2000. Une autre époque, certes, mais les deux décennies écoulées depuis n'ont fait qu'accentuer notre besoin de contenus éclairants et stimulants, d'un lieu de réflexion et d'échange préservé du tumulte et des sollicitations incessantes du monde numérique.

Dans les mois qui viennent, vous serez témoins des étapes graduelles vers ce nouveau *Nouveau Projet*. J'ai l'espoir sincère de pouvoir continuer à vous avoir avec nous dans cette aventure, tout en réussissant à séduire une nouvelle génération de lecteurs.

L'histoire de *Nouveau Projet* est encore loin d'être terminée.

### 3.

Les petites revues indépendantes résistent à la catégorisation facile, et cela les rend précieuses d'une façon qu'on n'apprécie pas toujours avant qu'elles ne disparaissent. J'y pense souvent, devant le tsunami IA qui nous attend, devant l'algorithme qui décide ce qu'on lit et quand on le lit, depuis que l'économie de l'attention a réduit le mot écrit à des unités d'engagement, des mesures de partageabilité, des fragments marchandisés flottant dans un flux sans fin.

La petite revue arrive différemment. Elle vient par la poste, peut-être, ou du recoin d'une librairie où on ne s'attendait pas à la trouver. Elle se présente avec intention, avec le poids du papier et de l'encre, avec la gravité particulière d'une œuvre produite par des cerveaux—et des cœurs—humains. Ce n'est pas accidentel. Ce n'est pas le produit d'études de marché ou de groupes de discussion ou des mécanismes mystérieux de l'apprentissage automatique. C'est une vision éditoriale, aussi démodé et aussi essentiel que cela puisse paraître.

L'angle économique n'a aucun sens, bien sûr. Il n'en a jamais eu. La petite revue opère trop souvent à perte, grâce à une sorte de dévotion qui semble, de l'extérieur, frôler

l'irrationnel. Et c'est précisément le point. Elle existe en opposition à la logique d'échelle et d'efficacité qui a vidé tant de ce qu'on appelait autrefois la culture.

Ce qu'une telle revue offre, c'est la résistance, quoique pas du genre qui s'annonce par des manifestes ou des énoncés de mission. Une résistance plus silencieuse, plus fondamentale, celle du particulier contre le général, du local contre le global, de la voix qui insiste pour être entendue par-dessus la voix optimisée pour l'écoute. C'est la résistance du temps—le temps qu'il faut pour lire attentivement, pour considérer une idée qui n'est pas qu'une enfilade de *buzzwords* entendus à C2MTL.

Les jeunes éditeurs qui hériteront de ce projet feront des erreurs que je ne ferais pas, ce qui pourrait s'avérer être exactement ce dont *Nouveau Projet* a besoin pour rester vital, nécessaire, surpris par ses propres possibilités.

Nous vivons dans une ère d'abondance qui ressemble, paradoxalement, à la rareté. Plus de contenu qu'on ne pourrait en consommer en plusieurs vies, et pourtant le sentiment persistant que quelque chose d'essentiel manque. La petite revue suggère ce que pourrait être ce quelque chose: une curation qui n'est pas mathématique mais humaine, une attention qui n'est pas monétisée mais donnée librement, une conversation qui n'a pas lieu dans les sections de commentaires mais dans les numéros accumulés sur une étagère. Sur une tablette derrière moi, dans un recueil à la jaquette tachée et déchirée, il y a un article publié dans *New York* en 1969, et j'y repense alors que j'écris ceci. Un texte peut parler à un autre à travers les mois et les décennies.

Il y a un autre aspect, plus difficile à articuler: la petite revue préserve le possible. Dans un paysage médiatique de

plus en plus dominé par le prévisible, par du contenu conçu pour confirmer ce qu'on sait ou ressent déjà, la petite revue conserve la capacité de surprendre. Pas avec des pièges à clics ou de la controverse manufacturée, mais avec une sensibilité qu'on n'avait pas attendue, une perception qu'on n'avait pas considérée, sources d'une surprise authentique.

Le média indépendant  
ne peut pas être acheté  
parce qu'il n'a rien à vendre  
sauf la croyance tenace  
que certaines questions  
méritent d'être posées  
même quand personne  
ne veut particulièrement  
entendre les réponses.

Cela importe plus qu'on ne le pense. La petite revue est un espace où les auteurs échouent de manière intéressante, où les éditeurs publient l'article qui pourrait ne pas fonctionner mais pourrait aussi—possiblement, si la magie se produit à la toute dernière ronde d'édition, contre toute attente—révéler une certaine vérité. C'est là où les marges de la culture font leur travail essentiel, qui est de rappeler au centre qu'il n'est pas la seule façon de penser, de sentir, de donner sens au fait d'être vivant dans un moment particulier.

Je ne veux pas romantiser tout cela. Beaucoup de petites revues sont mal éditées, complaisantes et peu pertinentes sans pour autant avoir le mérite d'être distrayantes. Mais même les mauvaises revues servent un but, qui est de maintenir la possibilité que quelqu'un, quelque part, croie encore que des mots sur une page puissent changer quelque chose, faire qu'un événement ou une renaissance ou une révolution se produise.

La question n'est pas de savoir si les petites revues indépendantes survivront—certaines oui, d'autres non, comme cela a toujours été le cas. La question est de savoir si nous réalisons ce que nous perdons quand elles disparaissent, si nous comprenons que leur valeur ne peut pas être calculée en chiffres de tirage ou en revenus publicitaires ou en aucune des mesures par lesquelles on nous a appris à apprécier le succès.

La petite revue insiste sur le fait que la culture n'est pas une marchandise mais une conversation, pas un produit mais un processus. Aujourd'hui, cette insistance évoque moins la nostalgie que la prophétie, moins un acharnement qu'une forme de résistance—pour la possibilité qu'on puisse encore choisir à quoi porter attention, qu'on puisse encore être surpris par ce qu'on trouve quand on se donne la peine de chercher un peu.

#### 4.

Je pense au mot *indépendant* et à ce qu'il signifie quand on l'applique aux médias en 2025.

Il y a un aspect presque désuet dans cette expression, «tenir tête au pouvoir», comme si le pouvoir résidait encore dans des institutions identifiables plutôt que d'être diffusé à travers des réseaux si complexes que la résistance devient une sorte de théâtre d'ombres, joué pour un public qui porte attention ou pas.

Le média indépendant existe dans un état de précarité permanente qui est à la fois sa faiblesse et sa force. Il ne peut pas être acheté parce qu'il n'a rien à vendre sauf la croyance tenace que certaines histoires importent plus que leur valeur marchande, que certaines questions méritent d'être posées même quand personne ne veut particulièrement entendre les réponses.

L'intégrité est devenue un luxe que de moins en moins peuvent se permettre, un principe qui doit être pesé contre les paiements hypothécaires et les vacances au soleil et le simple besoin humain de continuer à travailler.

C'est là que les médias indépendants trouvent leur raison d'être: non pas dans les grands gestes d'enquête journalistique ou intellectuelle—même si ceux-ci importent aussi, bien sûr—mais dans le travail patient visant à maintenir l'espace pour le genre de pensée qui est devenu presque subversif. L'espace pour suivre une histoire où qu'elle mène, même si c'est à des conclusions inconfortables. L'espace pour poser des questions qui n'ont pas de réponses faciles, qui ne confirment pas ce que nous croyons déjà sur le monde et notre place en lui.

L'autoritarisme auquel nous faisons face aujourd'hui n'est pas celui des livres d'Histoire des années 1930, avec des bottes militaires et des raids nocturnes, bien que ces éléments existent aussi. C'est l'autoritarisme plus subtil du consensus fabriqué par la répétition, de l'opinion acceptable rétrécie au point où la dissidence devient impensable. C'est l'autoritarisme de l'algorithme, qui n'a pas besoin de faire taire les voix opposées quand il peut simplement s'assurer qu'elles ne sont jamais entendues.

À cela, les médias indépendants opposent ce que Hannah Arendt appelait «l'espace d'apparition»—le domaine public où la pluralité de pensée peut exister, où le désordre du

économique, des plateformes qui peuvent amplifier ou supprimer à volonté, des publics habitués à ce que leur information soit gratuite et immédiatement gratifiante.

La pensée unique qui caractérise notre moment n'est pas imposée d'en haut; elle émerge d'en bas, des choix accumulés d'individus qui trouvent plus facile d'être d'accord que de discuter, plus sûr de se conformer que de contester.

«Aucun Big Brother n'est requis pour priver les gens de leur autonomie, de leur maturité et de leur histoire», a prédit Neil Postman dans *Amusing Ourselves to Death*, en 1985. «Les gens en viendront à aimer leur oppression, à adorer les technologies qui défont leurs capacités de penser.»

## Notre monde s'effondre avec la lenteur et l'inexorabilité de l'érosion, grain par grain, saison par saison, jusqu'à ce que l'immuable se révèle avoir été temporaire depuis le début.

discours démocratique peut se déployer sans être immédiatement optimisé pour l'engagement ou monétisé pour le profit. Il n'est pas toujours joli, cet espace. Il est souvent chaotique, parfois un peu embarrassant. Mais il est *vrai*, ce que le discours aseptisé des médias grand public est de moins en moins.

Je pense au journaliste indépendant travaillant seul dans une petite ville, rapportant les réunions de comités d'urbanisme et les conseils scolaires qui ne feront jamais les nouvelles nationales mais qui représentent, dans leur poids accumulé, l'érosion de la vie civique qui rend la démocratie possible. Je pense à la chercheuse de balado qui passe des mois à approfondir une histoire que les plus grands médias ont ignorée, non pas parce qu'elle n'est pas importante, mais parce qu'elle n'a pas le genre d'impact immédiat qui se traduit en clics et en partages.

Ce ne sont pas des figures romantiques, bien qu'il y ait quelque chose de romantique dans leur persistance. Ce sont des gens ordinaires faisant un travail ordinaire dans des circonstances extraordinaires, maintenant l'infrastructure de la pensée indépendante dans un temps où une telle infrastructure est sous attaque constante—non pas par la censure dramatique mais par la pression plus insidieuse de l'impossibilité

Les médias indépendants perturbent ce processus par le simple fait de porter attention à ce que d'autres ignorent, de poser des questions que d'autres trouvent inconvenantes, de maintenir la possibilité qu'il puisse y avoir d'autres modalités pour comprendre ce qui nous arrive.

Les médias indépendants ne peuvent pas nous sauver de l'autoritarisme, pas plus que le journalisme seul n'a jamais pu le faire. Ce qui est encore en jeu, c'est le maintien de l'espace pour la pensée qui rend la résistance possible, le questionnement qui empêche la démocratie de devenir une simple formalité. Alors que l'espace pour une telle pensée continue de se rétrécir, les médias indépendants représentent non seulement une source d'information, mais surtout une forme de mémoire, un rappel que les choses n'ont pas toujours été ainsi et n'ont pas à le rester.

Les réalités qu'ils décrivent sont souvent petites, locales, spécifiques. Mais c'est dans l'accumulation de ces micro-vérités que réside la possibilité d'un changement plus large, dans le travail patient de documentation et de témoignage que les médias indépendants accomplissent, souvent sans reconnaissance, toujours sans garantie que quelqu'un porte attention. Cela pourrait suffire. Il faudra peut-être que cela suffise.

## 5.

Un autre été, une autre Intro rédigée dans la fumée d'immenses feux de forêt, l'air épais de ce qui était des arbres, de ce qui était des maisons, de ce qui était la supposition que le monde était solide.

Des côtes du Kamouraska, les montagnes de Charlevoix qui forment habituellement l'horizon sont en ce moment invisibles et le fleuve a des airs d'océan, ce qui serait beau si ce n'était pas si profondément triste. Le ciel a pris la couleur d'un sorbet aux bleuets et le soleil est un disque pâle qui pourrait être la lune pour toute la lumière qu'il réussit à projeter à travers la fumée.

## La petite revue préserve le possible.

C'est notre réalité, maintenant. On ne peut pas la nier, bien que le déni soit devenu une sorte d'industrie en elle-même, une technique pour organiser nos journées autour de la prétention que ce qui se passe ne se passe pas, que la fumée se dissipera et que nous retournerons à la normalité. Sauf que *normal* est un mot qui appartient au passé, comme tant de mots qu'on tenait pour acquis: *permanent*, *stable*, *prévisible*. Le langage lui-même change pour accommoder ce qu'on n'arrive pas tout à fait à se résoudre à nommer.

J'y pense souvent: comment nous écrivons au bord de la catastrophe, continuons à discuter des parutions et des prix littéraires et de l'avenir de la culture comme si le sol sous nos pieds ne bougeait pas, comme si l'air lui-même qu'on respire n'était pas en train de se transformer. Notre monde s'effondre, non pas d'un coup comme dans les films de catastrophe, mais avec la lenteur et l'inexorabilité de l'érosion, grain par grain, saison par saison, jusqu'à ce que l'immuable se révèle avoir été temporaire depuis le début.

Et pourtant nous continuons d'écrire, continuons de publier des petites revues et de nous rassembler dans les librairies et les cafés où nous prétendons pendant une heure ou deux que la culture peut encore importer comme nous avons besoin qu'elle importe. Elle est un peu absurde, cette persistance, cette insistance sur l'importance de la voix indépendante, de l'essai sincère, de la revue soigneusement organisée, alors que les forêts brûlent et que les mers montent et que l'infrastructure même de la civilisation ploie sous des pressions qu'on commence seulement à comprendre.

Peut-être est-ce précisément dans ce contexte que de telles voix importent le plus, quand les canaux officiels ont été submergés par l'ampleur de ce qu'on affronte, quand les sources traditionnelles de confort et de conseils se révèlent inadéquates?

Au milieu de l'effondrement, nous avons besoin de cotémoins. De gens qui porteront attention à ce qui se perd, qui rendront compte non seulement des *faits* de la destruction mais de sa *texture*, de ce que c'est que de vivre à travers la fin du monde tel qu'on l'a connu.

Ce ne sont pas des luxes ou des indulgences. Ce sont des nécessités, des formes d'entraide mutuelle qu'on n'avait peut-être pas reconnues comme telles avant que la fumée ne rende tout plus clair. La communauté qui se forme autour des voix indépendantes n'est pas la communauté de la géographie, mais celle de l'attention, d'individus qui ont convenu de continuer à regarder même quand regarder devient douloureux, même quand ce qu'on voit confirme nos pires craintes sur notre direction collective.

J'écris ceci avec le purificateur d'air qui fonctionne dans le coin de la pièce, avec un onglet ouvert sur la page web d'Environnement Canada et son étrange pictogramme de fumée qui signifie *danger*, qui signifie *voici à quoi j'ain ressemble maintenant*. Nous continuerons d'écrire, et quelque part quelqu'un continuera de faire imprimer des petites revues et de les poster à ses abonnés. C'est ce qu'on fait dans la fumée: maintenir la possibilité du témoignage, l'insistance que notre expérience importe assez pour être enregistrée, que même la fin du monde mérite une attention soignée, une documentation honnête, le genre de vérité qui ne devient que plus essentielle alors que tout le reste devient moins certain.

La fumée se dissipera, tôt ou tard, jusqu'au prochain grand feu. Mais le besoin de voix indépendantes, de communautés d'attention et de soin, du travail patient de la mémoire culturelle: tout cela demeurera, *doit* demeurer, longtemps après que la dernière revue aura été publiée, longtemps après que la dernière histoire aura été racontée. ●

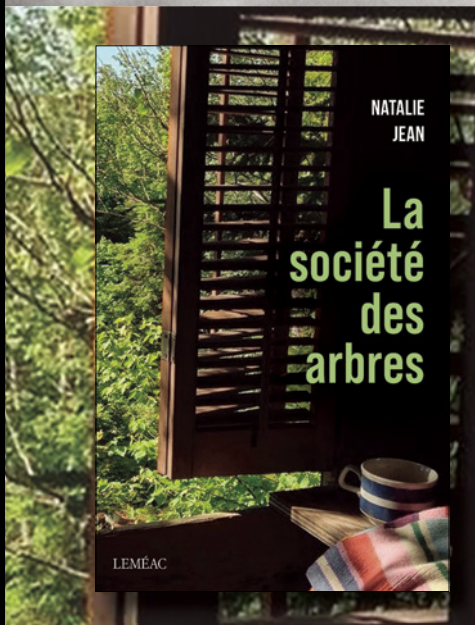
*Saint-André-de-Kamouraska, 8 juin 2025*

# LE M É A G



«Le temps devant moi se raccourcit tandis que derrière, l'étendue de l'absence de ma mère s'agrandit.»

«À l'épicerie, quand je mets une pinte de lait ou une douzaine d'œufs dans le panier et que je constate que leur date de péremption est ultérieure à la tienne, des pensées démentes m'envahissent. Quand tu seras mort, ce seront encore ces œufs que je mangerai et ce lait que je mettrai dans mon café.»



«Je suis vivante, libre et anonyme au milieu des arbres. J'ai ce corps, toujours le même, il fonctionne, et j'ai un projet: cultiver la lumière, méisser la forêt, étendre mon jardin tentaculaire.»

# Campagne de soutien 2025

**Merci à ceux et celles qui permettent  
à ce magazine d'exister.**

Jake Ackman • Colette Alary • Marc-Olivier Amyot • David Arcouette • Ferris Argyle • Michel Arseneault • Ariane Aubin-Cadot • Louise Audet • Marc Bally • Diane Baltazar • David Baril • Marrie Bathory • Carole Bazinet • Chelanie Beaudin-Quintin • Florence Beaudoin • Alain Beaudry • Marilyn Beausoleil • Natalie Beausoleil • Marie-Louise Bédard • Emilie Bélanger • Maxime Bélanger • Sylvie Bergeron • Jean-Philippe Bernard • Denny Bernier • Jenny Bernier • Claudia Bérubé • Jacques Bérubé • Marika Bellavance • Olivia Bellemare • Suzanne Bettez • Véronique Bigras • Geneviève Bilodeau • Sophie Bishinga • Line Blain • Christiane Blais • Marie-Noëlle Blais • Christiane Blaser • Laurence Bleau • Annie Boily • Paul Bois • Frédérique Bolté • Marlene Bordeleau • Jacqueline Bouchard • Magali Boudon • Pauline Bouffard • Louis Boulais • Sylvie Boulianne • Dominique Bourassa • Fanny Bourgeois • Fanny Bousquet • Ian Boyd • Danielle Brabant • Michel Brais • Myriam Brault • Fanny Britt • Hélène Brunelle • Jean Brunelle • Sylvain Bujold • Claire-Émile Calvert • Daniel Campeau • Johanne Cantara • Émilie Cantin • Frédéric Caplette • Marie-Josée Cardinal • Lucie Careau • Jacinthe Caron • Christian Carrier • Denis Carrier • Louise Castagner • Brenda Cauchy • Antoine Champagne • Daniel Champagne • Francois Champagne • Liette Champagne • Sylvie Charbonneau • Miguel Charlebois • Ariane Charliers-Lazure • Richard Chartier • Pierre Chartrand • Luc Chauvette • Alice Chipot • Irma Clapperton • Dany Cloutier • Geneviève Cloutier • Isabelle Cloutier • Anyle Côté • Florence Côté-Fortin • Lise Côté • Maud-Fred Côté-Leblanc • Francois Cournoyer • Anne-Marie Cousineau • Micheline Couture • Robert Couture • Catherine Craig-St-Louis • Marika Crête-Reizes • Hélène Dallaire • Jacques Dallaire • Danielle Dansereau • Marc-Kevin Daoust • Françoise David • Marie Décary • Michele DeGuire • Evelyne de la Chenelière • Julie Delisle • Alain Demers • Jean-François Demers • Vincent Demers • Tommy Denis • Sophie Deraspe • Marika D'Eschambeault • Danielle Desloges • Anne-Marie Desmeules • René Despars • Pierre Desrosiers • Brian Desrosiers-Tam • Myriam Dicaire • Sébastien Dionne • Thomas Jay Dionne • Martin Dorais • Suzanne Dore • Philippe Doucet • John Doyle • Jacqueline Dubé • Martine Dubé • Audrey Ducharme Duhaime • Anna Duchesne • Marie-Michèle Dufour • Pascale Dufour • Geneviève Dufresne • Claude Dumais • Jasmine Dumas • Benoît Dumont • Sophie Dupéré • Claudette Dupont • Christophe Dupriez • Luc Dupuy • Suzanne Duquette • Carmen Elliott • Ariane Émond • Réjean Émond • Sophie Essiambre • Audrey-Maude Falardeau • Christian Fallu • Audrey Fauteux-Robillard • Lorenzo Feldhandler • Étienne Ferron-Forget • Lise Fillion • Sofia Fischer • Maude Fiset • P-O Fortier • Hélène Fortin Lachance • Jean Fradette • Carole Fréchette • Isabelle Fréchette • Jocelyn Gagné • Daniel Gagnon • François Gagnon • Isabelle Gagnon • Jean-François Gagnon • Louise Garant • Catherine Gareau • Isabelle Gaudet-Labine • Lily Gaudreault • Janie Gaumont-Brunet • Anne Gauthier • Camille Gauthier • Véronique Gauthier • Alexandra Gélinas • Myriam Genest • Fannie Giguère •

## Campagne de soutien 2025

Marie-Hélène Giguère • Brigitte Gingras • Lisette Girouard • Frédérique Godefroid • Pierre-Antoine Gourd • Monique Grégoire • Claudette Grenier • Ethel Groffier • Charles Guay • Marie Fannie Guay • Claudine Guérin • Donald Hamel • Chloé Hamelin-Lalonde • Lucie Hamel • Émilie Hamou • Jean-François Hebert • Michaël Héту • Jacinthe Hoppe • Denise Houde • Camille Huang • Sylvie Huard • Éric Jacques • Chantale Jacques-Gagnon • Marie-Claude Jacques • Pierre Jasmin • Lucie Joubert • Maureen Jouglain • Roberto Juarez Serrano • Louise Julien • Célia Kingsbury • Clément Laberge • Chantal Lacasse • France-Andrée Lafrenière • Mireille Lalancette • Guillaume Lambert • Alinoé Lambert-Marion • Kristina Landry • Suzanne Landry • Valérie Langelier • Louise Langevin • Robert Langevin • Emmanuelle Langlois • Mathieu Lanoue • Roger Lanoue • Rachelle Lanteigne • Emilie Laperrière • Lucie Lapointe • Charles Larochelle • Josée Latendresse • Alex Lauzon • Antoine Lauzon • Charline Lavoie • Danielle Lavoie • Louise Lavoie • Elizabeth Lawless • Denise Leahy • Grégoire Lebel • Marie-Josée Lebel • Andrée Le Blanc • Alain Lecavalier • Hugo Leclair • François Leduc • Maude Lefavre • Lyne Lefebvre • Geneviève Lefevre-Dufour • Anaïs Légaré Morasse • Pascale Lehoux • François Lemay • Louise Lemieux • William Lemieux • Alexis Lemonde-Cornellier • Robert Leroux • Marie-Eve Lessard • Jean-Louis Lévesque • Marie-Jeanne Lévesque • Christine L'Heureux • Francis Livernoche • Luc Loignon • Sonia Lombart • Stéphane Longpre • Victoria Lord • Alain Luneau • Louise Lussier • Georges MacDonald • Christopher Main • Carole Mainville • Nicole Malo • Philippe Mangerel • Tessie Marcaurette • Johanne Marchand • Éliса Marchildon • Serge Marcotte • Suzanne Marcotte • Nicolas Marin • Jessica Martel • Sylvie Martel • Héloïse Masse • Barbara Meilleur • Solange Meilleur • Benoît Melançon • Bruno Ménard • Isabelle Ménard • Éloïse Meunier • Catherine-Amélie Meury • Valérie Michaud • Yvan Michaud • François Millette • Pierre Milot • Claire Minguy • Patrick Monday • Mélissa Mongiat • Eric Montpetit • Shanyн Moore • Caroline Moreau • Roger Morin • Valérie Morin • Damien Morneau • Rosie Morneau • Jan-L Munk • Jade Néron • Emilie Nicolas • Jean-Daniel Nolin • Josette Noreau • Isabelle Normandin • Alexia Oman • Marc-André Ouellette • Alexandra Ouimet • Renée Ouimet • Amélie Panneton • Joelle Papillon • Nicolas Paquet • Marieve Paradis • Bruno Paré • Lise Parent • Lysanne Pariseau • Élise Laurence Pauzé-Guay • Christian Payeur • Marc Bédard Pelchat • Benoit Pelletier • Elisabeth Pelletier • Guylaine Perreault • Sylvain Perron • Yohan Petiot • Etienne Philippart • Véronik Picard • Marie-Andrée Piché • Olivier Pineau • Frederick Plamondon • Mélina Plante • Claude Poirier • Catherine Potvin • Violette Potvin-Reich • Marion Praderes • Isabelle Prince • Michèle Provencher • Hélène Quesnel • Daniel Richard • Suzanne Richard • Josiane Richer • Line Rivard • David Robichaud • Michel Robitaille • Lucie Rochette • Juliet Rogers Huck • Julie Roussin • Julie Roy • Marc-André Roy • Shanie Roy • Lise Saint-Jacques • Rachel Saintus-Hyppolite • Julie Santerre • Maxime Sauriol • Cindy Savard • Danielle Séguin • Philippe Sinou • Patrick Sirois • Sheila Skaïem • Carlos Soldevila • Marie-France Sottile • Robert St-Amour • Catherine St-Arnaud • Julie St-Arnaud Drolet • Elisabeth St-Gelais • Cristiane St-Jean • Maude St-Onge • Yoan St-Onge • Frédérique St-Pierre • Ella Stürzenhofecker • Josée Tardif • María Sol Terraza • Michel-François Tétrault • Elize Thérien • Sylvie Thibodeau • Tasnim Tirkawi • Nathalie Tissières • Chantalle Tremblay • Emmanuelle Tremblay • Marie-Claude Tremblay • Marjolaine Tremblay • Denis Trottier • Claude Trudel • Sylvie Turcotte • Simon-Mathieu Vaillancourt • Manon Vandenbroucke • Noémie Varin-Lachapelle • Simon Venne-Landry • Annie Verreault • Alain Villemur • Francis Villeneuve • Amélie Voghel • Élise Voisine • Emmanuelle Waters • Jacob Yvon-Leroux • Agnès Zacharie • Ainsi que plusieurs donateurs et donatrices anonymes.

# Mécènes et partenaires de fondation

En reconnaissance des personnes et  
organisations qui ont contribué financièrement  
à la naissance de *Nouveau Projet*.

## Mécènes

Donald Alexandre, Caroline Allard, Marie-Christine André, Samuel Archibald, Mario Asselin, Christine B.-Simonnet, Christelle Bapst, Martin Beaulieu, Martin Blanchard, Marc Blanchette, Véronique Boisjoly, Marc-André Boisvert, Francine Bousquet, Sophie Cardinal-Corriveau, Sylvain Carle, Jean-François Chagnon, Christiane Charette, Ryoa Chung, Mira Cliche, Noémie Darveau, Chantal Dauray, François René de Cotret, Simon Desmarais, Sophie Desmarais, Elias Djemil, Stéphane Dompierre, Virginie Dostie-Toupin, Marc-André Dufour, Mircea Duma, Iann Durocher, Marie-Claude Élie-Morin, Miriam Fahmy, Melissa Maya Falkenberg, Alain Farah, Eveline Ferland, Émilie Folie-Boivin, Martin Forgues, Élodie Gagné, Jacques Geoffroy, Louise Geoffroy, Lisa-Marie Gervais, Claude Ghanimé, Michel Olivier Girard, Yan Giroux, Amélie Guay, Pascale Guindon, Pasquale Harrison, David Hébert, Pascal Henrard, Gilles Herman, Hakima Hmamou, Simon Hobeila, Jessica Horstmann, Rachel Hyppolite, Emmanuel Kattan, Marie-Sophie L'Heureux, Martin Labrecque, Dominique Lafond, Simon Lambert, Judith Landry, Julia Langlois, Pascal Larose, Thierry Larrivée, Maryse Latendresse, Hugo Latulippe, Christian Laurence, Alex Lauzon, Thomas Leblanc, Hugo Leclair, Christian Leduc, Sophie-Anne Legendre, René Lemieux, Léon & Clara, Patrice Létourneau, Christian Liboiron, Patrick M. Lozeau, David Lussier, Luc Maclure, Josée Marcotte, Pascal Marion, André Martineau, Julie McClemens, Benoît Melançon, Marie-Soleil Michon, Céline Miron, Magalie Morin, Josée Noiseux, Caroline Paquette, Marie-France Paquette, Blandine Parchemal, Jean-Pierre Paré, Pierre Pariseau-Legault, Aude Perron, Marie-Claude Perron, Geneviève Pettersen, Audrey PM, Karine Poirier, Odile Poliquin, Jean-François Proulx, Steve Proulx, Laurent Rabatel, Émilie Renaud-Roy, François René de Cotret, Antoine Ross Trempe, Étienne Rouleau, Antonine Salina, Eric D Savage, Christian Savard, Monique Savoie, Éric Sévigny, Marie-Claude Sévigny, Christine B.-Simonnet, Klaus Sisson Magnelli, Matthieu Stréliski, Robin Sylvestre, Antoine Tanguay, Patrick Tanguay, Christine Tappolet, Maxime Tremblay, Miguel Tremblay, Rémi Tremblay, Patrick Turmel, Sylvie Van Brabant, Edouard Vo-Quang, Catherine Voyer-Léger, Harold M. White.

## Partenaires

À Hauteur d'homme, Association internationale des études québécoises, Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal, Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal, Chaire de recherche en études québécoises et canadiennes de l'UQAM, CIBL, Dare to Care Records, De Marque, Dumont Designer Conseil, Éditions Alto, Éditions du Septentrion, Éditions Marchand de feuilles, Faculté de philosophie de l'Université Laval, Festival TransAmériques, iXmedia, Mouvement Desjardins, Orchestre Métropolitain, Programme d'études sur le Québec de l'Université McGill.

*Ainsi que les 380 autres donateur-trice-s initiaux-ales.*

## Merci!



**COMPACT**

**COMPACT**

**COMPACT**

**COMPACT**

Un nouvel éclat  
pour des livres  
indémoudables.



Les Éditions du  
**Boréal**

# Lettre ouverte aux gens qui courent

Pleins feux sur les passionné·e·s de jogging  
et leurs accessoires mode improbables.

**CAMILLE GIGUÈRE-CÔTÉ**

**CHERS GENS QUI COURENT,**

Vous, fervent-e-s adeptes de cette activité qui consiste à se dépêcher pour aller nulle part,

Je mets ici cartes sur table. J'ai inopinément rejoint vos rangs, même si je ne m'explique toujours pas comment j'en suis arrivée là. Pourtant, j'avais toujours pris soin d'entretenir la petite voix dans ma tête qui me susurrerait: «Personne n'aime vraiment le jogging, ce n'est qu'une activité collective de déni avec bonus d'endorphines.»

Mais la vie étant ce qu'elle est, un jour tu te couches, réconfortée d'être une personne saine qui ne trippe pas particulièrement sur le fait de frôler la crise de panique en faisant augmenter son rythme cardiaque, et le lendemain tu te réveilles, étrangement énergisée, avec une montre intelligente au poignet et ces questions qui trottent quelque part derrière toi: «Est-ce que la course n'est pas une énième manière de détester la lenteur? Et si oui, pourquoi diable est-ce que c'est aussi grisant?»

Bon, il faut le reconnaître, il s'agit surtout de l'activité la plus concrète qui soit: des pieds, un sol, une sécrétion d'hormones et un solide sentiment d'accomplissement.

Chère communauté de l'anneau (celui de 400 mètres, idéal pour le sprint), si courir te plait autant, c'est sans doute parce que c'est une manière de générer sans cesse de petites victoires—une denrée rare en ces temps troubles. Alors moi aussi, je cours, même si ça implique que mes articulations entrent en guerre avec l'asphalte. Je cours pour me venger ludiquement de toutes les fois où j'ai attrapé un ballon avec ma face, où je n'ai pas été capable de frapper un moineau ou de danser semi-gracieusement. Je me venge de mon père qui m'a un jour dit, tendrement: «T'es la moins bonne joueuse de badminton au monde.» Je cours parce que je veux qu'on me foute la paix avec l'injonction de prendre du temps pour contempler. Je cours parce que c'est parfois la seule manière d'avoir un corps dans cette vie où on est trop souvent dans nos têtes. Et oui, je cours, même si je déteste ces petits moments de honte dans les boutiques spécialisées où on me demande de jogger devant le gars aux mollets musclés et intimidants pour qu'il analyse ma foulée (ça se peut pas que vous aimiez ça, vous autres, rassurez-moi, je vous en prie), ce même vendeur qui essaiera probablement de me convaincre d'acheter des souliers avec des plaques de carbone.

Chère communauté-des-gruoux-protéïnés-qui-goutent-pas-ben-bon, j'ai peur qu'un jour, je rêve qu'on m'écrive «je t'aime» dans les rues, sur la carte de l'application Strava. Je crains le moment où j'achèterai cette fameuse veste d'hydratation que je remplirai de toutes petites bouteilles d'eau et de gels sucrés pour m'attaquer aux 42,2 kilomètres qui me sépareront de mon égo rassasié. Mais j'ai surtout peur du fait que ça ne dure qu'un temps. Après, c'est comme n'importe quoi, comme le vertige de la création, notamment—on peut célébrer autant qu'on veut, absorber toute la moelle de l'effervescence, mais il faudra tout de même inévitablement, cent fois sur le métier apprendre à remettre cet ouvrage: choisir la joie, encore et encore. Faire un pacte avec l'acide lactique: «OK, je te donne mon corps, mais s'il te plait, oublie pas de me renvoyer de la fierté.» Parce que le plus dur sera toujours de se rappeler que les choses peuvent en valoir la peine, même avec un vent de 100 kilomètres à l'heure dans la face. ●

---

Camille Giguère-Côté est comédienne de formation. En 2024, elle a fait paraître *Le show beige* dans la collection *Pièces d'Atelier 10*. Le seul prix littéraire qu'elle ait gagné dans sa vie remonte au primaire.

# Les principes qui guident Sophie Brochu

Leader tant en affaires que dans le milieu communautaire, grande administratrice de sociétés, communicatrice et rassembleuse hors pair, Sophie Brochu navigue dans le monde «corpo» à sa manière.

PROPOS RECUEILLIS PAR **CLARA CHAMPAGNE**

## Concilier rentabilité et bien commun

Je n'ai pas d'appétit pour la recherche du profit maximal, pour l'extraction absolue de la richesse qui s'effectue au détriment d'individus ou d'organisations en situation de faiblesse relative.

Je suis motivée par la recherche du profit *optimal*, celui qui naît de l'équilibre complexe à trouver entre l'intérêt des actionnaires, des salarié-e-s, des client-e-s, de nos fournisseurs et, de plus en plus, des communautés dans lesquelles on est implanté-e-s. Cette posture consolide la licence sociale d'exploitation, un actif précieux pour toute entreprise. Pour moi, le profit, ça se mesure dans la durée.

## Cultiver la confiance

C'est la clé du leadership et de la cohésion sociale. Sans confiance, un gouvernement ne peut faire avancer son programme législatif, une entreprise ne peut prospérer, un gestionnaire ne peut attirer et retenir les talents. Et pourtant, depuis plusieurs années, elle s'érode. Partout. C'est un drame. Comme le disait Sartre, la confiance se gagne à la goutte et se perd au litre.

Beaucoup d'individus se sentent impuissants à changer les choses. Mais en fin de compte, qu'est-ce qu'un gouvernement

ou une entreprise, sinon la somme des personnes qui les constituent? Chacune d'elles peut contribuer à reconstruire le sentiment de confiance qui nous fait cruellement défaut.

## S'entourer de gens différents et plus forts que soi

C'est un conseil qu'on m'a donné quand j'avais 27 ans, et que je n'ai jamais oublié.

Trouver des gens plus forts que soi, c'est facile: il suffit de se connaître, de célébrer ses forces et d'accepter ses faiblesses. Par exemple, moi, je suis une personne d'idées, de développement, de ralliement des troupes autour d'idéaux collectifs tournés vers le futur. Mais je ne suis pas douée pour l'opérationnalisation—très compliquée—de ces aspirations. Alors, toute ma vie, je me suis entourée de collègues qui savaient planifier, réaliser, donner vie à nos idées, et qui avaient aussi des points de vue diversifiés et des expertises complémentaires pour enrichir nos décisions. Au fil des ans, j'ai œuvré avec des coéquipier-ière-s extraordinaires. Les succès qu'on m'attribue sont le fruit d'un travail collectif.



## Redonner à la communauté

Une entreprise n'est pas une île. Elle fait partie intrinsèque de la communauté dans laquelle elle s'inscrit, qui est son terreau. Elle a donc une grande responsabilité à l'égard de cette communauté.

Peu après ma nomination à la tête de Gaz Métro, un homme m'a appelée pour me féliciter d'un projet que nous avions lancé et me dire qu'il était très content du rendement de ses actions de Gaz Métro. Puis, adoptant un ton paternaliste, il a poursuivi en me disant que ce matin-là, toutefois, il était fâché, parce qu'il avait vu que nous avions fait un don significatif à une organisation communautaire du quartier Hochelaga-Maisonneuve, où se trouve le siège social. Il tenait à m'expliquer que mon métier, c'était de gérer le réseau gazier, de mener mon entreprise, de satisfaire les actionnaires et de laisser à ces dernier-ière-s le soin

d'allouer leurs fonds philanthropiques comme ils et elles l'entendent.

Je l'ai remercié pour ses bons mots à l'égard de l'entreprise, et je lui ai suggéré de vendre ses actions. «Car voyez-vous, monsieur, nous allons accroître nos contributions à ce quartier qui nous accueille et qui est l'un des plus pauvres au Canada.» ●

---

**Sophie Brochu** a longtemps dirigé Gaz Métro (devenu Énergir) et a ensuite été présidente et directrice générale d'Hydro-Québec de 2020 à 2023. Elle est la première femme à avoir occupé ce poste prestigieux. Leader de l'effet A, membre de l'Ordre du Canada et officière de l'Ordre national du Québec, elle s'implique activement au sein du milieu communautaire québécois.

Illustration: Marie-Michèle Robitaille

# Anaïs Barbeau-Lavalette

C'est entre ces quatre murs que l'autrice et réalisatrice tisse ses histoires, les chapitres de ses romans comme les scénarios de ses films. Visite d'un véritable petit musée où elle a tout le loisir de poser ses yeux entre deux élans d'inspiration.

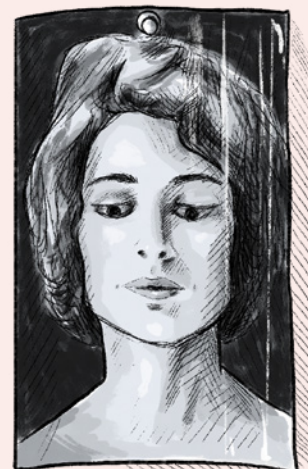
PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE GENEST





### 1 L'œuvre encadrée de Marcel Barbeau

Elle est très précieuse pour moi. Son histoire est belle et j'en parle dans *Femme fleuve*. Dans un salon du livre, une femme est venue me rencontrer et elle m'a montré une photo en me disant : «J'ai une toile de votre grand-père chez moi et le titre derrière, c'est *Petite Anaïs chérie*.» Elle date de 1982, donc je n'avais que trois ans quand il l'a peinte. Après, j'ai revu cette femme-là et elle m'a offert l'œuvre. C'était comme une déclaration d'amour de mon grand-père, mais sur le tard. Il n'était pas très expressif.

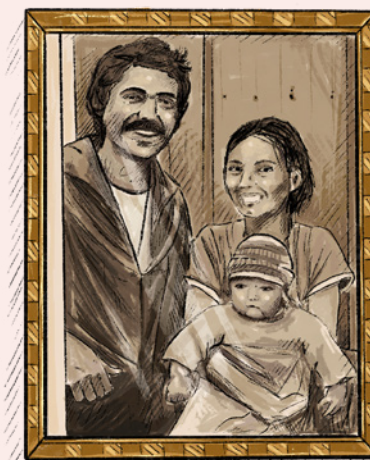


### 2 Les archives de Pauline Julien

Mon prochain long-métrage de fiction portera sur elle. Je vais adapter sa vie au grand écran. J'ai un peu l'impression d'habiter avec Pauline Julien depuis un moment. Des boîtes d'objets qui lui appartenaient ont envahi mon bureau. Sa fille a rempli ma voiture et elle a dit : «Voici le tombeau de Pauline, c'est à toi.» Là-dedans, il y a beaucoup de lettres et de photos inédites. Elles sont hyper précieuses.

### 3 Le trophée du Prix Aldor

C'est une chaise qui danse. Ce prix récompense des créateur-trice-s qui célèbrent le patrimoine immatériel. Mon amoureux Émile Proulx-Cloutier et moi l'avons reçu en 2022 pour notre documentaire scénique *Pas perdus*. Les salles sont toujours pleines, les gens bouleversés. Nous avons besoin de réfléchir à ce que ça veut dire, «nous», aujourd'hui. Je pense que cette pièce parvient, de façon ludique et sensible, à parler du pays, de la mémoire, de ce qui nous lie.



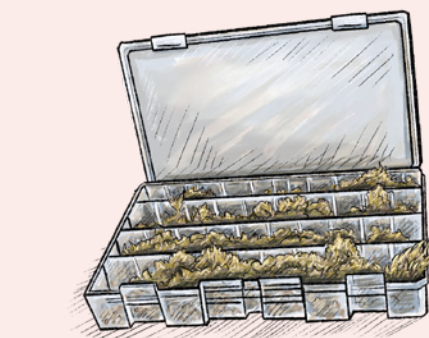
### 5 Le portrait de famille

Elle me fait tellement rire, cette photo-là. Mes parents sont tout jeunes et lumineux, mais moi, j'ai vraiment l'air d'être la cheffe de la mafia italienne. Là-dessus, on est en Grèce. J'ai passé ma première année de vie dans de petits villages grecs parce que mes parents y tournaient des films documentaires.

C'est de lui et d'elle que je tiens mon amour des humains, la curiosité vis-à-vis des personnes qui ne me ressemblent pas, le désir du risque et la sensibilité aux petits miracles ordinaires. On n'était pas riches, mais toutes les maisons qu'on a habitées étaient belles; jamais laides, froides ou sans identité. Un soin y était toujours accordé à la beauté.

Anaïs Barbeau-Lavalette est autrice, cinéaste et militante. Son dernier livre, *Zones sacrifiées*, un ouvrage collectif du mouvement Mères au front, a été publié à l'automne 2024 aux Éditions du Quartz. Son essai « Celle qui marche sur la glace » est paru dans *Nouveau Projet 23*.

Illustrations : Marie-Hélène St-Michel



### 4 La collection de mousses des bois

Les bryophytes, je les adore. Mes prochains écrits s'intitulent *Architectures de la joie*. Il s'agit d'une correspondance avec Steve Gagnon; la mousse des bois nous sert de fil conducteur. On s'est rendu-e-s jusqu'au Japon pour en observer.

Notre correspondance est une réflexion sur la place qu'on accorde à la joie, qui passe par la désobéissance, par la sensualité, par l'attention à l'infiniment petit. La mousse est un prétexte pour parler de la vigilance à l'instant présent. La plupart des gens pensent que c'est de la mauvaise herbe et l'arrachent, mais elle est fascinante: toutes ses variétés sont différentes sous la loupe, et certaines ont des noms d'une poésie incroyable, comme «or des lutins» ou «bonnet d'elfe».

Olivier Choinière  
Alexandre Dostie  
Rachel Graton  
Emmanuelle Jimenez  
Olivier Kemeid  
et Denis Marleau  
Stéphanie Labbé  
Jon Lachlan Stewart

# SAISON

# 2025

-

# 2026

Soleil Launière  
Camille Paré-Poirier  
Micha Raoutenfeld  
Michel Rivard  
François Ruel-Côté

**CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI**



# LES CORRESPONDANCES

Chaque numéro, *Nouveau Projet* reçoit des nouvelles de ses correspondant·e·s aux quatre coins du monde.



Péninsule acadienne, Nouveau-Brunswick

# La maladie mystérieuse

Pour Alain Deneault, les symptômes que présentent de nombreuses personnes de la région ne sont pas étrangers à un mal ancien qui tend à épargner, comme à châtier, toujours les mêmes.

■ **LE DÉCÈS D'ANTONINE MAILLET**, qui a secoué l'Acadie cet hiver, est l'occasion de revoir, c'est-à-dire de défolkloriser, son principal personnage, plus grand qu'elle en réalité, la Sagouine. Défolkloriser, ici, signifie politiser. La Sagouine n'avait pas la langue dans sa poche. Au ras des planchers qu'elle frottait chez les riches, elle avait tout le loisir de suivre les pas des puissant-e-s profitant de ses services. Elle constatait alors n'être point de ceux et celles qui s'abaissaient le plus dans la société pour parvenir à leurs fins. «C'est pas tout le temps de l'ouvrage propre qui font, eux autres non plus.» Ce texte est puissant.

Et visionnaire. Prenons le cas de *son homme*, Gapi. On le découvre, dans la pièce de théâtre datée de 1971, «théoricien du complot», comme on le qualifierait aujourd'hui. En quoi? Il doute que les États-Uniens se soient effectivement rendus sur la Lune. Mais attention! Il serait sottement condescendant d'attribuer cette opinion à une incurie de classe, en se disant: que peut penser de valable un analphabète sur ces questions d'une grande complexité géopolitique et technologique? L'incrédulité du personnage est en réalité un signe paradoxal d'intelligence, celle dont le philosophe français Jacques Rancière dit qu'elle relève du premier principe démocratique. Gapi doute, non pas parce qu'il est stupide, mais parce qu'il ne parvient pas à se résoudre à croire vraisemblable qu'une administration publique mobilise autant de ressources et de moyens pour un projet d'une aussi grande frivolité... À son esprit, c'est donc nécessairement faux. Son seul tort est de n'avoir point lu le neuvième chapitre de la *Poétique* d'Aristote, dans lequel le philosophe grec précise que le vrai peut être invraisemblable. Ajoutons: surtout quand il y va d'actes de grande folie!

C'est à cette sagesse populaire qu'on est rappelé en écoutant les victimes de ce qu'on a fini par appeler ici «la maladie mystérieuse». Ce mal a ainsi été diagnostiqué chez plus de 500 personnes par un médecin résolu à y voir clair, Aliier Marrero. Celui-ci a établi un lien entre des gens qu'il a soignés

souffrant étonnamment des mêmes symptômes: épuisement chronique, étourdissements, tensions cérébrales, sudation, engourdissements, raideurs, douleurs vives... D'aucun-e-s considèrent, parmi ses patient-e-s, qu'est en cause l'usage frénétique au Nouveau-Brunswick de glyphosate, un herbicide puissant longtemps produit exclusivement par la société Monsanto, ainsi que d'autres produits du genre. Les filières des bleuetières et du bois d'œuvre sont particulièrement citées, leurs vaisseaux amiraux étant Oxford Frozen Foods et le conglomérat Irving.

Mais la bonne société ne savoure guère que la plèbe, même sur le point de mourir, la perturbe dans ses activités d'enrichissement. Tout conspire donc à faire mal paraître les «petites gens» que les «bonnes gens» voient comme malfamés, mal engueulés et malades. Qu'y connaissent-ils, ces braves gens, à la médecine et à la toxicité des produits chimiques dont regorge désormais le territoire donnant sur l'Atlantique? L'ex-premier ministre conservateur Blaine Higgs a même refusé un soutien du gouvernement fédéral de cinq millions de dollars pour y voir plus clair. Pourquoi chercher même à entendre raison?

Le gouvernement libéral désormais au pouvoir a accepté de rouvrir le dossier, malgré les atermoiements dont il a toujours fait preuve sur la question du glyphosate. Son engagement se résume pratiquement à prouver que l'industrie a raison de le présenter comme inoffensif. La notion de «principe de précaution», qui consiste à interdire quelque chose sur la base de conséquences probables, est ici complètement refoulée. Le pouvoir préfère risquer de nous faire sombrer tou-te-s dans d'infâmes maladies... ●

Alain Deneault est professeur de philosophie au campus de Shippagan de l'Université de Moncton et auteur de nombreux livres. Son plus récent, *Faire que! L'engagement politique à l'ère de l'inouï*, a été publié par Lux Éditeur en 2024. Son essai «Laisser le choix» et sa correspondance «Une biorégion» sont parus, respectivement, dans *Nouveau Projet 20* et *Nouveau Projet 23*.

Chicoutimi, Québec

# Après la porno

De retour de son périple au Royaume, Catherine Genest nous entretient du potentiel érotique des étoiles de mer.

**UN MATIN DE MARS, J'AI RENDEZ-VOUS** avec Aga Szreder et Rafał Żwirek, qui ont cofondé le Post P\_rn Arts Fest de Varsovie, en Pologne. Un programme de leur cru sera présenté ce soir, dans Chicoutimi-Nord, dans le cadre du Festival Regard.

Les deux sont grand·e·s et leurs cheveux sont d'un blond glacial. En guise de premier pas, Rafał me tend, de ses mains manucurées de blanc, un morceau de tissu fuchsia. «On a un cadeau pour toi.» En le dépliant, je découvre un sac réutilisable orné de la sérigraphie d'une casquette, comme celle que porte Donald Trump, avec l'inscription *Make Post Porn Great Again*. «On l'a mis à jour pour notre voyage au Canada», me dit-il, joueur.

La pornographie est intrinsèquement politique pour ces artistes multidisciplinaires qui se définissent aussi comme travailleur·euse·s du sexe et qui habitent un pays où l'avortement est illégal dans presque tous les cas. «À la première édition du PPAF, il y a quatre ans, des manifestations ont eu lieu», raconte Aga. Son collègue détaille : «Des gens vêtus de toges, en tenues médiévales avec des chapelets autour du cou, ont prié devant les festivalier·ière·s pendant des heures. Ils lançaient du sel sur la bâtisse du cinéma pour tenir le diable à distance.»

La postporno se veut plus éthique, critique, artistique et diversifiée que la pornographie conventionnelle. Parce que les artistes de ce mouvement rejettent souvent les étiquettes, définir ses contours est difficile, et ces questionnements ennuient Aga et Rafał. «À chaque édition, les journalistes de Pologne nous demandent ce qu'est la postporno. *Come on*. Ils pourraient au moins se donner la peine de chercher sur l'internet avant.»

Pourtant, résumer le concept de la postpornographie n'est pas un exercice facile, et peu de gens s'y prêtent, même chez les universitaires qui en font l'objet de leurs recherches. C'est le cas de l'Italienne Rachele Borghi, qui a publié plusieurs articles scientifiques sur le sujet et qui se rabat sur

une définition du collectif Go Fist Foundation : la postporno serait «le seul art qui représente les pratiques sexuelles telles qu'elles existent : avec des fluides, des odeurs, de la sueur, des bruits», celui qui «se charge de montrer "notre" sexualité dépouillée de tout romantisme et qui nous rapproche de notre animalité. C'est une revendication de notre sexualité<sup>1</sup>», une «expérimentation ouverte» à toutes les personnes aux corps, tailles, orientations sexuelles et pronoms différents.

C'est à la nuit tombée que ces phrases se matérialisent devant les yeux des spectateur·trice·s du Festival Regard : acteur·trice·s trans et «genderfluid», femmes qui urinent en plein air, corps nus entrelacés recréant la forme d'étoiles de mer accrochées à des roches, militant·e·s anticolonialistes et antifascistes qui manifestent dans leur plus simple appareil, juché·e·s sur la statue d'un dirigeant génocidaire...

Avec Mélissa Bouchard, directrice de la programmation de Regard, je partage un coup de cœur pour *Lizzy and Seyyah*, de Kristian Petersen : «Je n'ai jamais vu un film comme ça, me dit Mélissa. C'est cru, mais c'est beau, fort et sans filtre, et les deux protagonistes rient tout le long ensemble.» Dans ce court-métrage, une travailleuse du sexe et un homme handicapé vivent quelque chose de fort, d'excitant et de profondément humain. ●

1 «Post-Porn. Corps en relation, corps en résistance», Rachele Borghi, 2013.

Catherine Genest est la cheffe de pupitre numérique de *Nouveau Projet*.

Shawinigan, Québec

# Un lieu étrange à bien des points de vue

Ralph Elawani visite le musée du Premier Ministre Jean Chrétien, à la Cité de l'énergie.

■ **AU MILIEU DES ANNÉES 1980, UNE ÉDITRICE** torontoise proposa à Jean Chrétien d'écrire un livre. Chrétien, à qui l'on avait déjà reproché de n'en avoir jamais ouvert un de sa vie, répondit : « Un politicien qui écrit un livre, c'est parce qu'il veut s'expliquer, et moi, je n'ai rien à expliquer. » Un échange vigoureux s'ensuivit. Le principal intéressé en résumait l'issue, en 2021, dans une syntaxe un peu bancale (et donc très *Canadian*) : « Alors elle a écrit un chèque et j'ai écrit un livre. »

Dans ce bestseller, où l'on apprend entre autres que Pierre Elliott Trudeau lui a confié les « Affaires indiennes », en 1968, trois semaines après qu'il eut affirmé ne pas avoir la moindre idée de ce que serait la politique du gouvernement à cet égard, Jean Chrétien décrit son prédécesseur progressiste-conservateur John Diefenbaker comme « un homme étrange à bien des points de vue » : « Il avait une haute opinion de lui-même, comme il nous l'a montré en préparant ses propres funérailles et son musée. »

On l'aura compris, Jean Chrétien change parfois d'idée. En 2012, quand le musée consacré aux cadeaux diplomatiques reçus par le 20<sup>e</sup> premier ministre du dominion a ouvert ses portes, le plus célèbre fils de Shawinigan notait : « D'habitude, quand on donne son nom à un musée, c'est parce qu'on est mort. Ça me fait un peu drôle. »

« Un peu drôle » est exactement ce que nous fait aussi le portrait, à l'entrée, du couple d'Aline et Jean Chrétien, dont les habits se fondent dans la forêt mauricienne en arrière-plan. Il n'est pas particulièrement courageux d'affirmer que l'œuvre a l'esthétique d'un faire-part. C'est ce qu'elle est, en un sens : elle annonce la mort d'une époque où les sketches du *Bye Bye* s'écrivaient tout seuls, mais où les cadeaux diplomatiques n'avaient pas encore atteint une valeur de 400 millions de dollars. Elle annonce aussi que la collection est celle de gens d'ici, nommément du rejeton d'une famille modeste de 19 enfants—dont seulement neuf survécurent—et de celle qui fut (ses mots, pas les miens) son « rocher de Gibraltar ». Cette même femme qui donna un « OK timide », avant de quitter

ce monde, pour qu'une aile du musée lui soit dédiée. Cela fait du lieu une sorte de Taj Mahal, j'imagine. Remarquez, Jean Chrétien était déjà allé jusqu'à créer un parc national de 5100 kilomètres carrés *on the fly* « pour Aline », après avoir survolé avec elle les îles de Baffin et de Broughton.

D'ailleurs, au dire de l'ex-premier ministre, la majorité des 400 cadeaux présentés au Musée ont été offerts à celle qu'on décrit sur place comme la Jackie Kennedy du Canada, et non à lui : les grègements dorés saoudiens, le vase de François Mitterrand, l'artisanat palestinien, la poupée afghane donnée par Sima Samar, la sculpture de panthère offerte par le Nigéria, les figurines de Silvio Berlusconi ou encore le service de thé présenté par Vladimir Poutine. (On comprend cependant que le *bat* de baseball de George W. Bush fait exception.) « Quand on revenait de voyage, au 24 Sussex, on mettait ça sur la table de pingpong et on marquait d'où ça venait », aurait d'ailleurs dit Chrétien.

Il y a, dans ce catalogue maison de la noblesse du monde, l'image des années Chrétien : cette impression d'un personnage mal dégrossi transposé d'une époque à une autre, au fil de 12 victoires électorales. Le premier ministre qui a attrapé une sculpture inuite pour se défendre contre un intrus en 1995 ; le premier ministre dont la « poignée de main » offerte à un manifestant est devenue le nom d'une bière. Un visage absolument différent de ce qu'était le Canada dans le monde, notamment par rapport à son voisin du sud.

Au fil de la visite, vous entendrez peut-être une espèce de gros rire gras en bruit de fond. Il n'est pas dans les haut-parleurs ou dans le reportage de 55 minutes présenté en continu. Il sera dans votre tête, au moment où vous imaginerez que les balles de golf du scandale des commandites auraient été un bel ajout à la collection. ●

Ralph Elawani est l'auteur du recueil *Tout ce que la police ne sait pas* (Poètes de brousse, 2025). Il a codirigé le livre collectif *X PQ : Traversée du cinéma expérimental québécois* et collaboré à plusieurs ouvrages, dont *Mythologies québécoises* (Nota Bene, 2021) et *Satanic Panic: Pop-Cultural Paranoia in the 1980s* (FAB Press, 2016).

Dans un futur où la montée des eaux a dépeuplé le littoral du Saint-Laurent, quelques légendes subsistent, dont celle des mains de brume qui monteraient du large pour réclamer aux humains ce qu'ils ont pris à la mer.

Mais ce ne sont que des histoires de pêcheurs.

# LES RESSOURCES NATURELLES

CHRISTIANE VADNAIS

Berck-sur-Mer, France

# Les secouristes de la Manche

Les bénévoles de la Société nationale de sauvetage en mer sont depuis quelque temps appelé·e·s à secourir des embarcations d'exilé·e·s qui tentent de rejoindre l'Angleterre depuis la France. Maïté Belmir est allée sur les lieux.

## ■ C'EST UNE BELLE MATINÉE DE PRINTEMPS.

Jean-Marc Lamblin, un homme dans la jeune cinquantaine à l'allure sportive et aux cheveux blonds, arrive dans une camionnette SNSM à la station de Berck-sur-Mer, où nous avons rendez-vous. Nous devions nous rencontrer deux jours plus tôt, mais il a reçu un appel du centre régional opérationnel de surveillance et de sauvetage du Gris-Nez qui lui demandait d'intervenir en mer. Ce jour-là, il a passé cinq heures sur l'eau pour secourir plus de 30 personnes sans vestes de flottaison, dans une embarcation qualifiée de « précaire » par l'association.

Voilà le quotidien de Jean-Marc et de la vingtaine de sauveteur·trice·s bénévoles de cette station de la Côte d'Opale. Ce père de trois enfants, à la tête d'une petite agence de communication, ne compte pas ses heures. Bon nageur, il a toujours été impliqué dans des associations et a décidé de donner de son temps à la SNSM il y a une dizaine d'années. Aujourd'hui, il est le patron des embarcations et doit être présent pour qu'un bateau parte en mer. Quelle que soit l'heure, cela doit se faire en une vingtaine de minutes. Le téléphone est donc allumé 24/7.

Depuis plus de 20 ans, la crise migratoire ne faiblit pas. L'Angleterre est considérée comme une destination d'avenir par ceux et celles qui arrivent d'Afrique, du Moyen-Orient et même d'Asie. Au premier trimestre de 2025, sur la base des données rendues publiques par le ministère britannique de l'Intérieur, InfoMigrants estimait à 6000 le nombre de personnes arrivées en Angleterre de manière irrégulière, à bord des « *small boats* ». Et la mission des sauveteur·trice·s de la SNSM de Berck en subit directement les répercussions. « En temps normal, tu sauves peut-être une ou deux personnes

sur le point de mourir dans l'année. L'an passé, on en a sauvé plusieurs centaines », confie Jean-Marc Lamblin, pour qui être témoin du volume grandissant de rescapé·e·s est particulièrement éprouvant.

« Avant la crise migratoire, on était sollicités d'avril à octobre, ce qui correspond à peu près aux beaux jours; 90 % du temps, c'était en journée. Maintenant, c'est 365 jours par an, de jour comme de nuit », raconte-t-il d'un ton solennel. Il ajoute que désormais, ses collègues et lui sont sur le quai même à Noël et au Nouvel An.

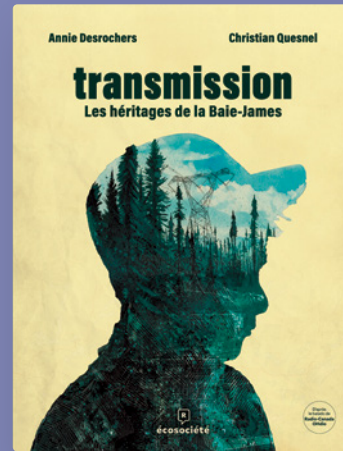
Par ailleurs, les membres de la station doivent posséder des compétences variées, en plus de suivre la formation obligatoire de la SNSM. Ils et elles partent en mer avec une trousse médicale pour accouchement et des toutous pour reconforter les plus jeunes. On estime à 4630 le nombre d'enfants qui auraient traversé la Manche entre avril 2023 et mars 2024, soit 16 % du nombre total des exilé·e·s, selon les données du Migration Observatory de l'Université d'Oxford. « On se retrouve face à des noyades, des hypothermies, des arrêts cardiaques. Sur une embarcation de plusieurs dizaines de personnes, il y a forcément des cas médicaux », précise Jean-Marc.

Sauver des vies est honorable, mais pas sans conséquence. Quand on demande à Jean-Marc Lamblin comment ses camarades et lui font pour surmonter le stress des interventions, il répond : « On apprend à vivre avec. J'ai des traumatismes en moi, car il y a des images qui restent. Quand tu vas sauver 80 individus qui hurlent dans la nuit noire, ça ne s'oublie pas. » ●

Maïté Belmir est journaliste indépendante et chroniqueuse. Elle collabore à plusieurs médias québécois écrits et à la radio de Radio-Canada.



Il y a 50 ans, l'aéroport de Mirabel était inauguré, gâchant des vies et de riches terres agricoles. Un récit en BD de la plus importante expropriation de l'histoire du Québec.



Comment faire la paix avec son passé? Entre démarche intime et bouleversements politiques, entre petite et grande histoire, une plongée au cœur des grands barrages de la Baie-James.



Soigner des patients comme on fabrique des voitures? C'était le pari de la méthode Lean pour sauver le système de santé. Bienvenue dans la société de performance!



Avez-vous déjà hésité à agir pour le climat ou la biodiversité? Quand décide-t-on de franchir le pas? Avec son enthousiasme contagieux, ce livre ne vous fera pas rester en place.

# CULTIVER LES SAVOIRS OUVRIR LES POSSIBLES

Paroisse de Vermilion, Louisiane

# Migrations

Alors que son pays d'adoption s'assombrit, Luce Tremblay-Gaudette trouve une source d'espoir dans le retour en Louisiane des grues blanches, menacées d'extinction.

■ C'EST CE GENRE DE JOURNÉE À LA CHALEUR supportable qui me donne envie de prendre la route. À des kilomètres de l'agitation de La Nouvelle-Orléans et des paysages industriels de Baton Rouge, je sonde les calmes plaines côtières du sud-ouest de la Louisiane. La campagne, pratiquement déserte, est peuplée d'oiseaux. Seule au monde, je conduis au ralenti pour admirer les rapaces perchés à l'orée des rizières et les échassiers qui prennent la pose, leur élégance reflétée dans le miroir du canal étroit qui longe la route. Un couple d'aigrettes neigeuses me toise comme deux *fashionistas* lasses de la vie mondaine. Le ciel bleu, immense et réconfortant, ne se voile que par les rassemblements d'oies blanches et d'oies rieuses qui, sans avertissement, se soulèvent et tournoient comme une joie collective. Je m'arrête longtemps pour observer une colonie de grues du Canada attroupées dans un champ, j'imagine leur vie au nord, je comprends leur décision de revenir ici chaque automne. Sur le sentier ornithologique de la réserve faunique de White Lake, je croise une quadragénaire souriante et son ado timide. «Vous avez de très bonnes chances de voir les grues. Il y en avait une paire là-bas.» Je sais qu'elle ne parle pas des canadiennes, mais des blanches: l'un des plus rares oiseaux de la planète, et le plus grand en Amérique du Nord. Je cours presque, puis les voilà dans mes jumelles: une mère et ses deux petits, trois géants.

En 2011, un programme de réintroduction de cette espèce menacée d'extinction a fait ses débuts dans la région. Une nouvelle qui a fait peu de bruit, après celle, régurgitée en boucle un an plus tôt, de la marée noire de British Petroleum dans le golfe du Mexique. Le même été, comme pour en avoir le cœur net, j'ai décidé d'aller voir de plus près cette Louisiane dont tout le monde parle quand c'est la fête ou

bien la catastrophe. Se trouvait quelque part dans ce voyage l'homme que j'allais marier 11 ans plus tard. En plus d'une belle histoire d'amour, on doit au géant pétrolier le don, en 2002, du camp de chasse et pêche de White Lake à l'État de la Louisiane. Il s'agit d'une immense parcelle de plaines côtières, devenue un refuge pour les grues blanches et des centaines de milliers d'autres oiseaux migrateurs... ceux qui auront évité le désastre écologique causé par cette même compagnie.

Ce contraste déroutant entre l'espoir et la tragédie paraît souvent prendre, aux États-Unis, des proportions spectaculaires. Il nous met au défi, force des choix existentiels. Partir ou rester. Accepter ou haïr. S'abriter derrière les jolies pensées ou laisser la laideur nous envahir. Le bonheur dans ce pays ne saurait se passer d'une bonne dose d'optimisme. Dans le retour de la grue blanche en Louisiane, j'aime voir les efforts combinés d'agences gouvernementales, d'entreprises privées, de scientifiques, d'activistes et de populations locales pour préserver un territoire et donner à la vie sauvage l'espace dont elle a besoin pour survivre.

Il est tentant de se tourner vers les spécialistes de la politique, de la finance, des sciences humaines pour comprendre les divisions et les dérives de l'empire américain. Je préfère prendre la route pour une journée ou pour trois semaines et écouter la sagesse des paysages. En voiture avec mon chien ou en fourgon Sprinter avec mon mari, j'ai eu la chance de traverser le pays d'est en ouest et du sud au nord, de disparaître au creux de forêts nationales, de voir le soleil se coucher sur des déserts de films de science-fiction, d'écouter des heures de bonne musique entre Baton Rouge et Matane, toujours pour revenir chez moi avec la certitude que tout n'est pas perdu. Car dans chaque coin des États-Unis, peu



importe sa couleur électorale, se confirme la volonté de garder intacts ou de restaurer des milieux naturels et de les rendre accessibles à tout le monde. À la grandeur du pays, on trouve des terres publiques à explorer, des lieux à l'abri de l'actualité, où la nature apaise, impressionne, clarifie l'esprit. Des refuges capables de réveiller les rêves que la ville ou l'hiver engourdit.

Dans les campagnes américaines, j'observe la nature comme on admire un guide, apprend à accepter les cycles et les saisons, les peines et le renouveau. Quand je retrouve les pélicans au-dessus d'un canyon en Idaho, les jaseurs d'Amérique au bord d'une rivière en Oregon ou les oies

blanches en Louisiane comme sur la terre de mes ancêtres, je les salue comme des amis, comme s'ils m'avaient comprise. Nous savons les obstacles qu'il faut parfois survoler pour trouver des terres hospitalières, mais aussi longtemps que nous aurons des ailes, nous partirons confiant-e-s vers la prochaine migration. ●

---

**Luce Tremblay-Gaudette** est une artiste pluridisciplinaire canado-américaine. *Les jours Delta*, son premier roman, a été publié cette année par la maison d'édition louisianaise Tintamarre. Sa correspondance « À chaque foyer son gun » est parue dans *Nouveau Projet 23*.

Photo : Luce Tremblay-Gaudette

Aradah, Irak

# Un gagne-pain empoisonné

Dans la province d'Al-Basra, ceux et celles qui font tourner l'industrie pétrolière paient le prix fort, exposé·e·s en permanence aux toxines libérées par des torchères qui ne s'éteignent jamais. Margaux Seigneur et Pauline Gauer sont allées à leur rencontre.

■ **À PROXIMITÉ DE LA VILLE D'ARADAH**, dans le sud de l'Irak, une épaisse fumée noire s'élève et s'accroche au ciel comme une plaie béante qui ne cicatrise jamais. Indifférente au passage du temps, la torchère de la raffinerie d'Ouest Qurna 2 brûle l'excédent de gaz naturel généré par l'extraction du pétrole. Inaltérable, l'opération libère un venin ardent qui saturé l'air et ronge l'horizon. Sous cette chape toxique, à la sortie d'usine du champ pétrolier opéré par le géant russe Lukoil, une marée d'ouvriers en blouse bleue avance en masse, leurs corps épuisés et dévorés par la chaleur des flammes. « Ici, tout appartient au pétrole. C'est lui qui décide de notre vie ou de notre mort. J'ai peur d'aller chez le médecin. Il va sûrement me diagnostiquer un cancer. Je préfère ne pas savoir », souffle Haider Abed d'une voix blanche. Cette maladie, le mécanicien ne la connaît que trop bien. Elle grignote ses proches depuis des années. Au début, c'étaient quelques-uns de ses collègues. Maintenant, ce sont ses deux parents. « Je participe indirectement à la contamination de l'air à cause de mon travail. Mais que puis-je faire ? Il faut bien que je nourrisse ma famille », se désole Haider.

Dans le sud de l'Irak, l'or noir, vital à l'économie nationale, génère près de 90 % des revenus de l'État. Mais cela vient avec un paradoxe cruel : il nourrit la nation tout en asphyxiant ses habitant·e·s. Depuis 2009, l'afflux de compagnies pétrolières étrangères en Irak a catalysé une expansion prodigieuse de la production, qui est passée de deux à quatre millions de barils de pétrole par jour. British Petroleum, ExxonMobil, Eni et Lukoil se sont notamment installées en force dans la province d'Al-Basra, la transformant en un carrefour stratégique pour le secteur mondial de l'énergie. Mais cette croissance vertigineuse s'est accompagnée d'une prolifération anarchique des infrastructures industrielles, au détriment

des populations locales. Bien que la législation nationale impose aux raffineries une distance d'au moins dix kilomètres des zones habitées, dans le sud du pays, certaines villes se trouvent à seulement quelques centaines de mètres des torchères. Ces dernières, faute d'infrastructures adaptées, dégagent des polluants toxiques, en particulier le benzène, classé cancérigène pour l'humain par l'Organisation mondiale de la santé, auquel aucun degré d'exposition n'est considéré comme « sûr ».

Les entreprises pétrolières sont pourtant tenues de participer à des programmes de financement public. Une contradiction assumée : à Bassora, l'hôpital pour enfants a ainsi pu doubler sa capacité d'accueil grâce au soutien du géant pétrolier Eni, qui affiche fièrement son engagement sanitaire à l'entrée du service oncologique, où la médecine nucléaire a récemment fait son apparition.

Bien conscient de la pollution causée par les torchères, mais surtout des pertes économiques qu'elles entraînent, le gouvernement multiplie les promesses. Membre de l'initiative Zéro torchage de la Banque mondiale, l'Irak s'est engagé à mettre fin à cette pratique d'ici 2030. Un objectif sans cesse repoussé, en 2018, puis en 2020, et encore en 2023. Dernièrement le premier ministre a avancé l'échéance à 2027. Un pari que beaucoup jugent irréaliste. En cause : des coûts faramineux pour moderniser les infrastructures et capter les émissions de gaz.

Dans les villes et villages de la région, tou·te·s connaissent, parmi leurs proches et leurs collègues, plusieurs visages qui se sont fanés, subissant les ravages d'une maladie qui semble inéluctable. Tou·te·s ont vu les ventres de femmes vivant alentour s'arrondir pour donner naissance à des enfants souffrant de malformations. En 2018, ils et elles étaient dans les rues de Bassora, dénonçant la déliquescence des services



publics ainsi que le chômage endémique. Aujourd'hui, piégés par la nécessité financière, les ouvriers n'ont pas le luxe de refuser ce qui les condamne : leur salaire est le seul moyen de pourvoir aux besoins de leurs familles et de payer les soins de ceux et celles qui succombent à cette malédiction. «Alors on avance, on monte dans le bus, on rentre chez soi, et demain, on recommence», se résigne Jafar, un employé de la raffinerie pétrolière.

#### **L'impact sanitaire : une épidémie désavouée**

En 2022, la BBC dévoile un rapport confidentiel du ministère de la Santé irakien qui établit un lien direct entre la pollution atmosphérique et une hausse de 20% des cas de cancer à Bassora entre 2015 et 2018. Un autre document, consulté par le média britannique, révèle que la situation est bien plus alarmante : les taux de cancer dans la région seraient en réalité trois fois supérieurs aux chiffres déclarés. Alors



qu'en 2020, le ministère faisait état de 2 339 nouveaux cas, le rapport interne en comptabilise 8 587. Face à ces données accablantes, l'ancien ministre de l'Environnement, Jassem al-Falahi, a reconnu que la pollution liée à l'extraction de l'or noir constituait le facteur principal de l'explosion des cancers dans le sud du pays. Son collègue à l'Électricité, Luay al-Khatteeb, a quant à lui évoqué des opérations non réglementées et des « gaz empoisonnés brûlés dans l'air ».

Trois ans plus tard, pourtant, la position des autorités sanitaires a changé. Du bureau des différents directeurs d'hôpitaux de la région de Bassora à celui du ministère de la Santé, le discours est désormais aligné : il n'existe pas de corrélation entre les industries pétrolières et les cas de cancer à Bassora. « L'augmentation des cas de cancer est un phénomène national, lié à la croissance démographique et aux progrès du diagnostic », martèle Saif al-Badr, porte-parole du ministère de la Santé. Les chiffres officiels placent la province d'Al-Basra en sixième position des gouvernorats les plus touchés par le cancer, un classement qui, aux yeux du gouvernement, ne justifie aucune alerte particulière.

Mais les accusations de manipulation des chiffres perdurent. Pour Mehdi al-Tamimi, directeur du bureau de la Haute Commission indépendante pour les droits de l'homme, il ne fait aucun doute qu'ils sont sous-estimés. « Les données sont publiquement falsifiées, accuse-t-il sans ménagement. Les cas de cancer sont en augmentation et le

gouvernement ferme les yeux. Les autorités sont en partie responsables du désastre qui frappe notre peuple. »

Depuis 2010, Mohammed Mustafa, 28 ans, qui habite Aradah, une ville de 51 000 habitant-e-s à moins d'un kilomètre du champ pétrolier d'Ouest Qurna 2, a perdu 40 membres de sa famille, balayé-e-s un-e à un-e par la maladie. « Au début, on n'a pas fait le lien avec Lukoil. C'était impensable », dit-il tout en fixant la rue. Père de deux enfants, l'exode lui paraît impossible. « Je ne connais pas une famille qui ait été épargnée », révèle Sadiq Howair, résident d'Aradah et professeur à l'école primaire. Au cours des deux dernières années, cet homme d'une cinquantaine d'années a recensé plus de 3 000 nouveaux cas de cancers dans sa ville. À quelques centaines de mètres de là, fichées dans la terre craquelée, des pancartes jaunes estampillées Lukoil indiquent la découverte d'un nouveau gisement de pétrole. ●

**Margaux Seigneur** est journaliste indépendante. Ses reportages sur l'Afghanistan, le Pakistan, l'Ukraine et l'Irak sont parus notamment dans *Le Monde*, *Le Nouvel Obs* et *The Guardian* ainsi que sur Al Jazeera.

**Pauline Gauer** est une photojournaliste française dont le travail témoigne des grandes précarités, des migrations, des luttes féministes et des enjeux de genre. Sa correspondance « Que reste-t-il des jours heureux ? » est parue dans *Nouveau Projet* 27.

**WORLD PRESS PHOTO**

# EXPOSITION 2025

**Du 27 août au 13 octobre  
Marché Bonsecours  
Vieux-Montréal**

Tous les jours et soirs



PARTENAIRES STRATÉGIQUES



FUJIFILM



VIEUX-MONTREAL  
SDC

[wppmtl.ca](http://wppmtl.ca)

© Musuk Noire, Panos Pictures, Bertha Foundation

# MORTS TERRAINS

**L'ESSAI** – L'industrie minière, celle des énergies fossiles et les mégaporcheries partagent un même rapport au monde: celui de l'extractivisme. Pour ralentir les ravages, il faudra repenser notre place dans le vivant.

TEXTE **ÉRIC PINEAULT**

PHOTOS **MÉRIOL LEHMANN**



### Considéré dans ce texte

Le capitalisme et son appel de matière.  
La surconsommation et le gaspillage  
structurel. Le néocolonialisme.  
Les humains et le reste du monde.

### ON DIT DE L'ENDROIT

qu'il offre aux observateurs un large champ de vision sur une topographie vallonnée, monotone et inhabitée. On trouve le lac Brisson—Strange Lake pour les anglophones—sur un large plateau subarctique, à cheval sur les territoires du Québec et du Labrador, où la taïga se transforme graduellement en toundra arbustive. S'entassent, dans une courtepointhe boréale de marais et de bosquets, des épinettes blanches, des sapins, des bouleaux rabougris, des talles de mélèzes et d'aulnes qui se collent aux rives des cours d'eau, des affleurements rocheux couverts de lichens et de mousses, des roches anciennes dénudées, grattées et émoussées par le frottement des glaciers pendant plusieurs millénaires.

Ce paysage morne, froid et rude est l'habitat de multiples espèces nordiques. Le lac est peuplé de truites et d'ombles; l'été, des oies et des canards y séjournent, et on peut y entendre les cris des huards. De multiples oiseaux de proie le fréquentent également (pygargue à tête blanche, aigle royal), ainsi que des orignaux et des lièvres, qui attirent les renards, les loups et, parfois, les ours noirs. La grande harde de caribous de la rivière George traversait historiquement ce territoire lors de sa migration annuelle, en montant vers la toundra du Nord en été et en redescendant vers les forêts boréales en hiver. Aujourd'hui, ils ne sont que

quelques milliers, et leurs passages sont moins fréquents.

Les Naskapis et les Innus fréquentent l'endroit depuis 2000 ans, où ils pêchent et chassent et suivent le caribou. La présence des Inuits est plus récente; ils y sont depuis 800 ans. Sur les rives du lac Brisson, on a trouvé des signes de présence humaine remontant à la retraite des glaciers il y a 8000 ans. Les eaux du lac se jettent dans la rivière George, qui a une valeur écologique inestimable pour ces peuples. Depuis des millénaires, elle permet aux habitants de la toundra de la baie d'Ungava de rejoindre à la rame la forêt boréale au sud, et à ceux de cette forêt de rejoindre les mers arctiques au nord.

Les Blancs sont arrivés plus récemment dans ce territoire, en quête d'âmes à convertir et de ressources à exploiter. Au cours des 50 dernières années, ils ont surtout parcouru le plateau à la recherche des métaux et minéraux dans le sol. Depuis 1979, on sait qu'aux abords du lac Brisson, sous la taïga, la toundra et les milieux humides, se trouve un important gisement de terres rares.

Parce qu'ils sont essentiels à l'électrification, et donc à la transition énergétique, le néodyme, le praséodyme, le dysprosium et le terbium sont considérés comme des matériaux critiques et stratégiques par le gouvernement du Québec. Ce sont aussi des matériaux qui servent à la fabrication de tous les gadgets connectés qui ont envahi notre quotidien. Il y en a, par exemple, dans nos écouteurs, dans nos téléphones intelligents (pour leur fonction de vibration) et dans tous les écrans tactiles qui nous entourent, de la cuisine à l'automobile. Ils sont utilisés dans la fabrication de drones militaires. Bref, ils sont stratégiques autant pour des raisons environnementales que bêtement économiques, assurant le fonctionnement tant d'objets industriels symbolisant la surconsommation que des infrastructures nécessaires à la transition énergétique.

La cimenterie Genest à Saint-Basile-de-Portneuf, à l'ouest de Québec, fabrique des fosses septiques et autres produits de béton comme des tuyaux, des puits de surface et des lampadaires.

Plusieurs entreprises et promoteurs miniers dans le passé ont voulu exploiter le site du lac Brisson. L'endroit est isolé, les conditions climatiques sont difficiles, extraire des terres rares coûte cher et tout y est à construire. Métaux Torngat, qui a soumis un projet pour évaluation environnementale en 2023, espère que cette fois sera la bonne. Sur les 30 ans de durée de vie projetée de la mine, l'entreprise souhaite extraire 195 millions de tonnes de matière. Ce sera une mine à ciel ouvert qui s'étalera sur 3600 hectares, soit l'équivalent de 15 parcs du Mont-Royal.

## L'extractivisme n'entre pas en relation avec la nature en partenaire, mais plutôt à partir d'une position de surplomb, en maître et possesseur légitime, pour arracher.

Il faudra faire de la place pour le trou, évidemment, mais autant, sinon plus, pour accumuler les résidus et déchets d'excavation que l'industrie qualifie de «morts-terrains» et «stériles<sup>1</sup>». Il faudra un aérodrome, quelques bâtiments, garages et baraquements ainsi qu'une usine de traitement primaire pour séparer les minéraux des boues. S'ajoutera à cette empreinte la route de 170 kilomètres qu'il faudra construire pour se rendre à un port en eau profonde sur la côte du Labrador. De là, le minerai sera transporté par bateau jusqu'à Sept-Îles, où une usine d'affinage sera construite. Les éléments épurés des terres rares seront ensuite vendus au plus offrant.

Bien entendu, une mine de cette envergure n'est pas sans conséquence. On s'inquiète de la toxicité des boues résiduelles, de la possibilité qu'elles contiennent des dérivés radioactifs, de l'activité à la mine et du trafic le long de la route, qui dérangeront certainement les caribous de passage dans la région. L'eau du lac Brisson risque d'être contaminée, ce qui pourrait affecter la qualité de la rivière George. Avec la faune et la flore, les premiers à ressentir ces effets seront les Inuits, Naskapis et Innus qui fréquentent encore ce territoire pour la cueillette, la chasse et la pêche.

Arracher à la terre 195 millions de tonnes en 30 ans, soit 6,5 millions de tonnes par an, c'est en fait peu, quand on compare ce chiffre à toute la matière qu'on extrait au Québec pour produire les minéraux métalliques que nous exportons. En 2019—la plus récente année pour laquelle nous avons des chiffres—, l'extraction de métaux représentait 116 millions de tonnes. Le Québec se classe au 15<sup>e</sup> rang mondial des plus importants fournisseurs de métaux de la planète.

En tant que pourvoyeur de matières premières, la colonie s'y connaît depuis la traite des fourrures. Après les peaux de castors, il y a eu, dès le 19<sup>e</sup> siècle, le bois, d'abord extrait massivement pour fabriquer les bateaux de la marine de l'Empire britannique, puis pour assouvir la soif de papier du nouvel empire américain. Après la Deuxième Guerre mondiale, il y a eu les métaux—fer, cuivre, nickel—extraits de l'Abitibi, de Murdochville et de la fosse du Labrador, que les usines de production de masse des Grands Lacs ont transformés en automobiles et appareils ménagers à la base de l'*American way of life*.

Loin des grands centres, à l'écart des paysages naturels qu'on connaît et qu'on apprécie comme touristes, le territoire québécois et son économie sont encore et toujours plus façonnés par l'extraction : métaux, minéraux, diamants et autres pierres précieuses, mais également billes de bois, côtelles de porc, hydroélectricité convertie en aluminium. Une panoplie de produits de base font l'objet d'une extraction de masse et sont ensuite lancés sur les marchés internationaux sans trop de transformation.

Aujourd'hui, la transition énergétique et son appétit pour des minéraux et des métaux comme le nickel, le cuivre, le lithium, le graphite et les fameuses terres rares accentuent de nouveau la pression extractive sur le territoire. Ces projets suscitent des conflits socioécologiques avec de multiples foyers : le projet Miller à Grenville-sur-la-Rouge, le projet de Nouveau Monde Graphite à Manawan et Saint-Michel-des-Saints, le projet Authier à Pikogan et à La Motte, en Abitibi, le désir de Glencore de relancer la mine de cuivre sous le sol de Rouyn-Noranda.

C'est dans ce contexte qu'émerge et circule, au gré des conflits et des oppositions, le mot *extractivisme*. On le mobilise pour nommer plusieurs réalités : parfois, c'est un projet extractif particulier—une mine, un projet forestier, une agro-industrie—, et d'autres fois, c'est tout un modèle économique qu'on dénonce, voire même un mode de vie et un rapport au monde. Car l'extractivisme a des racines profondes dans notre culture et notre société : il est à la fois la condition de possibilité et le résultat d'une économie fondée sur la croissance, la consommation de masse et la mondialisation des échanges. Et il prédomine dans les vastes régions dites «ressources» de notre province.

Le capitalisme avancé est une économie de surconsommation validant la surproduction industrielle avec son lot d'objets jetables, son gaspillage structurel et son obsolescence programmée par le marketing et le design. Tout cela engendre un appel de matière, une économie qui tire le flux extractif de la terre pour nourrir sa croissance.

1 *Mort-terrain*, et sa plus usuelle forme au pluriel *morts-terrains*, est un terme du domaine minier qui désigne la couche superficielle de sol que l'on doit enlever pour atteindre un gisement. Il désigne par extension toutes les formes de vie qui vivent dans et sur ce sol. Quant à *stérile*, il désigne selon l'Inventaire national des rejets de polluants du gouvernement canadien «une roche qui est retirée au cours de l'exploitation minière pour pouvoir accéder aux minerais et qui n'est pas traitée davantage».



Une carrière de calcaire à Saint-Basile-de-Portneuf.

Pour exister, une société humaine doit extraire, transformer et rejeter dans son environnement de la matière, comme les abeilles d'une ruche butinent. De cette matière, la société obtient de la nourriture, des matériaux de fabrication et de construction (bois, béton, métaux, plastique), des sources d'énergie (pétrole, charbon, gaz) et des substances chimiques réactives (potasse, phosphore pour l'agriculture, calcium pour les trottoirs l'hiver). Ainsi, toutes les sociétés ont extrait de la matière de la nature sous différentes formes et à différents niveaux. Le problème de l'extractivisme moderne en est un d'échelle.

Cent-quatre milliards de tonnes : c'est ce qu'on estime être la masse du flux de matière que les sociétés ont extrait de la terre en 2024. On inclut dans ce calcul la biomasse issue des champs, des plantations, des forêts et des eaux, les métaux et leurs stériles, les minéraux non métalliques tels que le sable, le gravier, les phosphates et le calcaire, et évidemment

les énergies fossiles. En 1970, l'extraction mondiale était de 34 milliards de tonnes. Cette croissance ne montre aucun signe de plafonnement. Bien entendu, cette extraction démesurée dépasse les limites planétaires. Cent-quatre milliards de tonnes, c'est trop.

Le Québec fait partie de ces nations qui consomment plus que ce qu'elles extraient : notre extraction globale sur le territoire, toutes matières confondues, était de 242 millions de tonnes en 2019, alors que la consommation de matière de notre économie était de 251 millions de tonnes. Nous exportons du bois et des métaux, mais nous importons massivement des énergies fossiles et certaines matières clés de notre industrie (comme la bauxite, qui sert à faire de l'aluminium), sans oublier la biomasse sous forme de bananes, avocats et meubles dits « suédois » faits de ripe de bois et de colle. Le flux de matière que consomme l'économie québécoise en un an correspond à 30 tonnes par personne, ce qui est l'équivalent de 15 pickups F-150. La moyenne mondiale pour 2019



Une carrière de calcaire près de Joliette.

était de 13 tonnes. Au Canada, le chiffre s'élève à 57 tonnes, ce qui hisse les Canadiens parmi les champions mondiaux de la consommation de matière.

L'extraction reproduit des privilèges et la circulation de la matière renforce les inégalités. Ce qui est arraché à la terre est inégalement approprié : la matière extraite massivement tend à se diriger là où il y a déjà de la richesse accumulée. Autrement dit, la matière s'éloigne de son territoire d'extraction, souvent des pays du Sud ou autres régions éloignées des centres de pouvoir, pour être consommée par ceux qui ont accumulé du capital.

C'est également dans ces « ailleurs » que se concentrent les coûts écologiques et sociaux de l'extraction. De l'intérieur des bureaux modernes et climatisés au centre-ville de Montréal des minières et forestières comme Tornat ou Domtar, avec leur vue sur le mont Royal verdoyant, on est loin des morts-terrains, des tas de stériles et des coupes à blanc de la frontière extractive au Nitassinan. Cette distance n'est pas que géographique—elle est également sociale, voire ontologique.

Le terme *extractivisme* apparaît dans les travaux de chercheurs latino-américains dès les années 1990. Il réfère à une politique économique qui mise sur la croissance des industries extractives comme stratégie de développement. Pour l'Uruguayen Eduardo Gudynas, critique important de cette stratégie, le concept renvoie à une économie qui extrait massivement des ressources naturelles et les exporte sous une forme brute sur les marchés internationaux. En échange, le pays extractiviste reçoit des devises fortes (dollars américains, euros, yuans), qu'il utilisera pour racheter la matière qu'il a extraite sous la forme de téléphones intelligents, d'automobiles ou de palettes de chocolat « belge ».

Comme le soulignent Gudynas et d'autres critiques de cette politique économique, à ce jeu d'échange inégal, l'économie extractive est toujours perdante. Ce commerce agit comme un drain de richesse des économies extractives vers les économies plus développées. C'est un piège qui maintient les premières dans une position de dépendance et qui a tout de néocolonial sauf le nom.

Or, comme le souligne Maristella Svampa, une sociologue argentine, ces pays n'ont guère le choix. Ils ont des dettes externes immenses, et les banques privées et financiers



Un parc de machinerie lourde à Mont-Saint-Hilaire.

internationaux (comme le Fonds monétaire international ou la Banque mondiale) utilisent leur influence auprès des gouvernements de ces pays pour les maintenir dans un rôle de pourvoyeurs de matières brutes pour l'économie mondiale.

De plus, dans les économies capitalistes, l'extraction et le commerce des matières premières sont depuis longtemps sous le contrôle des multinationales d'économies plus puissantes : l'Europe, l'Amérique du Nord, le Japon, la Chine. L'extractivisme, comme modèle de développement, ce n'est pas que miser sur l'exploitation de matières premières vouées à l'exportation sur les marchés mondiaux. C'est aussi céder à ces grandes entreprises multinationales et monopolistiques le contrôle de ses ressources et les bénéfices économiques de leur mise en marché.

Un exemple est la Compagnie de la Baie d'Hudson, la plus vieille entreprise en Amérique du Nord, qui a fait faillite cette année. Elle a été fondée en 1670 dans le but d'arracher la fourrure de la forêt boréale pour le marché des aristocrates européens. Aujourd'hui, ce sont les entreprises comme Vale, Rio Tinto, Domtar, Bunge, Cargill, Shell ou Exxon qui, chacune dans son domaine, contrôlent une part importante de l'extraction et de la circulation de matières premières sur la

Ce qui est arraché à la terre est inégalement approprié : la matière extraite massivement tend à se diriger là où il y a déjà de la richesse accumulée.

planète. Par exemple, l'économie forestière québécoise est dominée par trois grandes multinationales : Domtar, Kruger et West Fraser Timber.

Ce pouvoir, ces entreprises le doivent en grande partie aux investissements colossaux qu'elles ont faits pour établir les infrastructures d'extraction moderne, dont les moyens de transport, d'entreposage et de raffinage de ces matières brutes. Une entreprise comme Glencore n'est pas juste le propriétaire un peu véreux de mines et de fonderies : l'entreprise a une imposante flotte de bateaux, et elle contrôle des ports importants sur tous les continents. Cela lui permet, par exemple, de contrôler 50 % des échanges mondiaux de cuivre, bien que ses mines ne comptent que pour 4 % de l'extraction de cette matière. Glencore poursuit une stratégie d'intégration et de monopolisation sur plusieurs autres marchés, comme ceux du zinc, du nickel, du cobalt et du charbon, et contrôle par le commerce et l'extraction de 25 à 50 % des échanges mondiaux de ces matériaux.

L'objectif stratégique de Glencore (que l'entreprise présente avec enthousiasme et optimisme à ses actionnaires) est le contrôle global du flux des métaux et minéraux nécessaires à l'électrification des économies de demain. Elle se considère comme un acteur stratégique d'une transition énergétique qui nécessitera une expansion sans précédent de l'extraction de certains métaux, dont la demande sera multipliée par deux, trois ou quatre d'ici 2040. Il s'agirait d'un véritable boum minier à venir, d'une manne sous terre, dont elle compte bien profiter.

Lorsqu'on creuse le potager, on peut remarquer une pierre à cause de sa forme ou de sa composition. On la prend. Elle peut remplir de multiples rôles : empêcher un cahier de partir au vent, garder un livre ouvert à la bonne page, tenir une porte ouverte, orner une tablette. *Prendre* est une

des relations économiques les plus fondamentales de l'humanité. Sous la forme de la cueillette, cette action a assuré pendant des millénaires la subsistance des sociétés. Dans la forêt boréale, encore aujourd'hui, nous répétons des gestes anciens en prenant des chanterelles et des tricholomes, des bleuets, des têtes de violon, des baies de sorbier.

Dans ce contexte, prendre implique aussi—comme le sait tout cueilleur—d'en laisser, de limiter sa prise, ne serait-ce que par respect pour les autres vivants qui dépendent eux aussi de ces ressources. De plus, dans la plupart des cultures, quand on prend, on doit rendre : c'est une relation économique fondée sur la réciprocité. On peut rendre par la pensée, par la parole, par les rituels qui marquent la reconnaissance de la relation, le respect, le remerciement. Ce sont des gestes et des idées que nos cultures modernes ont largement oubliés, mais qui sont au cœur des éthiques écologiques des sociétés autochtones et paysannes. Prendre, loin d'être un acte unilatéral, engage le cueilleur dans une nébuleuse de relations écologiques avec d'autres êtres.

Tout comme prendre, extraire implique nécessairement de s'insérer dans une toile complexe de relations écologiques. Le parallèle s'arrête là. L'extraction est une relation économique qui voit le monde comme un ensemble de gisements d'énergie, de biomasse, de minéraux. Elle suppose que ce qu'elle cherche *est là* tout naturellement, qu'il s'agit de dons de la nature enfouis sous des obstacles, englués dans d'autres substances dont il faut les séparer, les arracher, les distiller : sortir le bois de la forêt, les terres rares des stériles, le bitume du sable, la côtelette de la mégapochererie. Qui dit gisement dit également masse plus ou moins grande de matière à extraire, une grandeur qu'on peut mesurer objectivement et qui réduit la nature à des unités homogènes : mètres cubes de bois, barils de pétrole, kilogrammes de concentré de nickel, tonnes de calcaire.





Travail agricole à Saint-Thomas.

L'extractivisme n'entre pas en relation avec la nature en partenaire, mais plutôt à partir d'une position de surplomb, en maître et possesseur légitime, pour arracher. Il est une transformation destructrice : tasser les morts-terrains, éclater les stériles, raser la forêt, épuiser les sols, tout pour arracher la valeur économique à la nature et au vivant. Dans les sociétés modernes, on considère que cette destruction est largement compensée par la valeur économique obtenue et générée par l'activité extractive.

L'extractivisme est un *prendre* unilatéral qui, s'il se déploie lui aussi à la frontière entre nature et société, n'a pas pour condition la création d'une relation réciprocaire entre les êtres. D'un côté, il y a un sujet, qui cherche, qui creuse, qui débusque—c'est l'être actif dans cette relation. De l'autre côté, caché, enfoui, entremêlé dans un chaos sauvage, il y a l'objet de la relation, ce qui est extrait : le bois, la pierre, le métal, le sable, le pétrole, le gaz, le charbon. Pour de telles choses passives, nul besoin de reconnaissance ou de remerciements, encore moins de respect.

Que cherchons-nous à nommer, à pointer du doigt quand nous employons l'expression *extractivisme* ? Certains diront que ce n'est qu'un euphémisme pour éviter d'utiliser un autre *-isme* dont le potentiel critique s'est peut-être émoussé au fil des décennies et qui est devenu aujourd'hui un mot vide, une formule surannée. L'extractivisme n'est peut-être qu'un paravent rhétorique qui cache le véritable coupable, le capitalisme.

D'autres rétorqueront qu'à moins de remonter dans les arbres, les humains n'ont pas d'autre choix que d'extraire, qu'il s'agit là d'une condition matérielle universelle, un

rapport à la nature nécessaire et commun à toutes les sociétés, des Autochtones d'il y a plusieurs siècles ou millénaires aux Québécois modernes, en passant par les colons canadiens-français des années 1930 qui ont tenté d'extraire des terres de roche une maigre pitance.

Mais, bien sûr, on ne peut mettre sur un pied d'égalité l'extraction d'une société comme celle des Innus du début du 20<sup>e</sup> siècle ou d'une société paysanne africaine contemporaine et celle des sociétés industrielles. Leurs métabolismes sociaux, c'est-à-dire la quantité de matière qu'elles extraient, transforment et dissipent, se déploient à des échelles incomensurables. C'est peut-être ce sentiment de démesure—ce sentiment d'injuste part—que tente de saisir le terme *extractivisme*. Et, contrairement au concept de capitalisme, il contient cette idée que nous vivons *de, dans et pour* un système économique reposant sur l'extraction massive de ressources. Dans ce système économique, la richesse et les emplois ont pour contrepartie l'exploitation naturelle, la destruction écologique et la domination coloniale, ici et ailleurs.

Il y a plus. L'extractivisme désigne quelque chose de plus profond, de plus fondamental. L'extractivisme est un rapport au monde qui organise nos relations avec le vivant, l'écologie et plus généralement la nature—une disposition culturelle profonde propre aux sociétés modernes et capitalistes basée sur une philosophie de séparation radicale entre nature et culture qui est inexistante dans plusieurs autres sociétés, dont celles des peuples autochtones.

Qu'on extraie en détruisant tout au passage ou qu'on soit contraint légalement de limiter son empreinte, comme c'est aujourd'hui le cas au Québec, l'extractivisme repose sur une séparation discutable entre nature et société. Même l'extractivisme dit «vert» ou «durable» est paradoxal, parce

## Pour extraire quelque chose de la nature, il faut déjà s'en être extrait, du moins en pensée.

qu'il exacerbe cette séparation en faisant tout pour ériger des barrières étanches autour de l'activité extractive. *Prendre* implique au contraire de maximiser nos liens avec les êtres du milieu qui nous donne. D'une manière ou d'une autre, extraire implique d'exclure les autres êtres du milieu qu'on exploite, qu'il s'agisse d'ours, de caribous ou de ceux qui vivent avec eux depuis des siècles ou millénaires. Pour extraire quelque chose de la nature, il faut déjà s'en être extrait, du moins en pensée.

C'est ici que l'expression minière *mort-terrain* prend tout son sens comme clé interprétative de l'extractivisme. Dès le 19<sup>e</sup> siècle, géologues et ingénieurs s'en servent pour décrire ce qui doit être tassé et arraché à la terre pour mettre à nu un gisement d'intérêt économique. Les morts-terrains sont ce qui s'interpose entre l'homme et la ressource que l'on souhaite extraire. Ils sont, en d'autres mots, une entrave. Le terrain qui recouvre le gisement n'est pas mort parce que voué à être arraché, en détruisant par le fait même les habitats naturels de la myriade d'êtres vivants installés malencontreusement au-dessus de la ressource convoitée. Il est mort parce que, du point de vue de l'activité extractive, il ne contient rien qui ait de la valeur économique. L'extractivisme est donc un rapport au monde qui procède à une inversion ontologique : il reconfigure de manière perverse ce que nous considérons comme étant vivant et mort. Plus qu'une manière de dominer la nature, ne sommes-nous pas ici devant l'expression suprême d'une forme d'aliénation dans le rapport à la nature ?

Un sens que pourrait avoir l'extractivisme serait dès lors cette idéologie qui contribue à produire, renforcer, soutenir, imposer, revendiquer ce type de rapport au monde, à en faire une politique économique, un modèle de développement, une culture, un rapport au territoire et une économie qui multiplie les morts-terrains, de Northvolt au lac Bloom en passant par ce qui reste de la forêt boréale ancienne et des tourbières en Montérégie.

C'est une évidence : il n'y aurait pas de consommation de masse sans extraction de masse et inversement. Les puissances extractivistes ont ainsi un complice silencieux : nous.

Pour nous, les plus nantis, l'extraction est largement invisible. Elle se produit loin de nos villes et de nos campagnes bien rangées. Mais nous acceptons implicitement ses ravages comme une réalité inévitable, un sous-produit de notre vie si confortable.

Combien d'épinettes faudra-t-il encore couper pour encartonner les repas « prêts à cuisiner » qu'on se fait livrer chaque semaine ? Combien de lacs faudra-t-il encore remplir de

résidus toxiques pour extraire les matériaux nécessaires à la fabrication des téléphones intelligents et des véhicules électriques de demain ?

Pour transformer ce rapport extractiviste au monde, il faudrait faire décroître l'économie, défaire l'engrenage de l'accumulation. Mais si le diagnostic est facile à poser, agir sur les causes structurelles de manière efficace est loin d'être évident, surtout dans une culture politique et économique où la croissance est encore vue comme une solution à toutes les contradictions du capitalisme. Les gestes individuels ne sont pas inutiles, mais leurs effets potentiels sont nettement en deçà de l'échelle de changement dont nous avons besoin. À terme, la décroissance planifiée de manière collective et démocratique est le chemin que nous devons trouver.

En attendant une conjoncture favorable à un tel tournant politique, où l'on produirait moins et partagerait plus, une seconde stratégie s'impose : bloquer. Bloquer la prolifération des morts-terrains, ralentir l'expansion de la frontière extractive, s'allier avec ceux qui luttent et résistent. Plusieurs organisations militantes sont engagées dans ce travail dans la province, notamment la Coalition Pour que le Québec ait meilleure mine, Mères au front et Les Soulèvements du Fleuve.

Ces actions sont des conditions nécessaires mais non suffisantes à la fin de l'extractivisme. Ce qui s'impose, c'est de reconcevoir plus fondamentalement notre rapport au monde aliéné. Modernes, nous ne pouvons pas redevenir animistes. Mais si nous souhaitons ramener le métabolisme de nos sociétés à l'intérieur des limites planétaires, nous devons développer une nouvelle culture relationnelle de reconnaissance et d'alliances avec le vivant. L'extractivisme a fait de nous des êtres qui se pensent extérieurs à la nature, des êtres qui produisent et se reproduisent sans relations réciproques avec le reste du monde, des êtres qui vivent parmi les morts-terrains.

Vu de 2025, il semble assez évident que si nous ne changeons pas volontairement ce rapport au monde, la Terre se chargera de le faire pour nous, de manière encore plus violente. ●

---

Éric Pineault est économiste et professeur à l'Institut des sciences de l'environnement de l'Université du Québec à Montréal. Il s'intéresse à l'économie écologique, au capitalisme et aux théories de la décroissance. Son entretien avec Diane Bérard, « La descente énergétique, ou la révolution qui vient », est paru dans *Nouveau Projet* 23.

Originaire de Suisse, mais résidant au Québec depuis plus de 40 ans, Mériel Lehmann est un artiste-chercheur qui travaille principalement en photographie et en art audio. Préoccupé par la crise écologique, il s'intéresse à la remise en question du dualisme occidental entre nature et culture.

# La terre est plate sans université



Découvrez comment  
l'Université de Montréal  
répond aux défis présents  
et futurs.



## L'heure est brave.

Grande campagne philanthropique

Université   
de Montréal  
et du monde.

# DES ILES QUI SORTENT DES CHAMPS

**LE REPORTAGE** – Quelles sont les pistes de solutions envisagées, à l'échelle municipale, pour conserver le territoire québécois, protéger sa biodiversité et rallier les propriétaires privés, tout en permettant à la population de continuer à profiter de ces joyaux ?

**MARTIN PM**

*Dans le Kamouraska, l'une des régions emblématiques de la province, la population s'inquiète pour ses paysages entre fleuve et collines. Face aux claims miniers, à la villégiature ostentatoire et aux projets de carrières, les cabourons, ces petits massifs isolés, survivants de la dernière glaciation qui façonnent le paysage depuis environ 6 000 ans, sont aujourd'hui menacés par l'activité humaine. Or, la plupart de ces collines sont situées sur des terrains privés le long du Saint-Laurent.*



Site d'escalade de la Société d'écologie de la batture du Kamouraska (SEBKA)



Les falaises de la montagne de Saint-André représentent un site de choix pour les amateurs de grimpe depuis le début des années 1980.

Le site est la propriété privée de la famille Morin.



Marie-Ève Morin

Mes parents ont acheté cette terre dans les années 1960.

Ils avaient une petite ferme de subsistance, qui est devenue la ferme laitière que j'ai reprise en 2003. On cultive aussi des céréales.

Ils ont toujours été ouverts. Mon père était très curieux.

Au départ, il amenait les grimpeurs sur la côte avec son tracteur et sa voiture à foin vide.



Puis, ça a pris de l'ampleur dans les années 1990. C'est sûr que ça attirait un flot de personnes sur notre terrain.

En parallèle, dans les années 1980, une « gang de tripeux » a racheté l'ancienne halte routière de la route 132, délaissée depuis le prolongement de l'autoroute 20 dans les années 1970.

Le but de ce groupe, qui est devenu la SEBKA, était de conserver les battures à Saint-André et de faire de l'écointerprétation dans les sentiers pédagogiques d'observation de la faune du marais salé.

Puis, il a ouvert un camping sur le terrain, qui servait entre autres aux grimpeurs.

Charlène Dupasquier, biologiste et guide d'aventure à la SEBKA

Sentier littoral ↗

Un moment donné, à l'escalade, il y avait tellement de grimpeurs! C'était devenu un peu n'importe qui!

C'est mon tour!

Aïe!

Non, à moi!

Tasse-toi!

C'est ma corde!

À partir de ce moment-là, la SEBKA, qui avait déjà développé une expertise en tourisme, a pris le relais.

C'est une vraie relation gagnant-gagnant.

Tony Charest, directeur de la SEBKA et guide de plein air

On gère l'afflux de grimpeurs et de randonneurs, on entretient les sentiers, on applique les règles. La SEBKA a des ententes formelles et informelles avec une dizaine de propriétaires.

Au Kamouraska, en bordure du fleuve, la tenure des terres est presque entièrement privée.

terres privées

MRC Kamouraska

3% du territoire est urbain  
17% est agricole  
75% est sous couvert forestier



La communication, c'est la clé. Certains propriétaires sont dans notre conseil d'administration.

C'est un travail collectif.  
La plupart des propriétaires  
privés veulent protéger  
leurs milieux.

Si nos activités existent,  
c'est grâce à leur volonté  
de partager leur terrain de  
jeu. Mais c'est un défi de  
garder un équilibre.



Trop de grimpeurs, c'est pas le  
fun pour ta journée d'escalade. Et ça  
fait aussi beaucoup de petits pipis, de  
piétinements, et ça multiplie les  
risques pour la faune et la flore.

La SEBKA reçoit entre 20 et  
25 000 visiteurs par année.

La population de toute la  
MRC s'élevait à 21 000  
habitants en 2021.



coucou!

Bienvenue!

Saint-André en  
comptait 658.

On doit veiller à ce que les  
activités se passent en harmonie  
avec le milieu naturel.

En 2025, on veut revenir  
de plus en plus à la mission  
première d'éco-interprétation et  
de plein air écoresponsable.

Les cabourons abritent une flore unique à notre  
latitude, dont des forêts de pins gris « bonzaïs »  
très particuliers et des lichens rares. Puis, on a  
des falaises qui accueillent des faucons pèlerins,  
qui chassent dans les champs et les battures.

On veut que les touristes connectent  
davantage avec les milieux naturels qu'ils  
fréquentent. Ainsi, ils apprendront à les  
aimer et à en prendre soin.

En prenant la relève de la ferme familiale, Marie-Ève Morin poursuit le partenariat avec la SEBKA, laquelle protège en quelque sorte le cabouren de Saint-André de toute autre forme de développement.

Malheureusement, en février 2024, une nouvelle menace est apparue du jour au lendemain.



On n'est jamais mis au courant de quoi que ce soit! Une chance qu'il y a des personnes vigilantes au conseil municipal qui surveillent ces affaires-là.

C'est un peu étrange d'acquérir des claims miniers sur des propriétés privées qui sont occupées par des activités agricoles, touristiques...

... par un milieu de vie!

Au Québec, n'importe qui peut acheter un claim en ligne auprès du ministère des Ressources naturelles et des Forêts pour moins de 100\$.

Les propriétaires privés ne sont pas consultés, car ils ne possèdent que ce qui se trouve en surface...

... pas les ressources sous le sol.

Paradoxalement, il y aurait un regain d'intérêt pour les claims miniers, motivé notamment par la recherche de minéraux stratégiques pour la transition écologique.

Ça fait peur: on est chez nous, on travaille fort, mais d'un seul coup, tout peut s'écrouler parce que des étrangers veulent accéder aux richesses de notre terre—et qu'ils en ont le droit.

En réaction à ces claims, des citoyens et citoyennes se sont alliés à la Société des cabourons du Kamouraska.

Au début des années 1990, il y a eu une première mobilisation contre le projet d'une tour de télécommunication sur le cabouron du Mississippi, à Saint-Germain.

Jacinthe Thiboutot, née dans le Kamouraska. Elle y est revenue à la retraite. Elle est conseillère municipale à Saint-Germain.

Roméo Bouchard et plusieurs autres citoyens ont mené cette lutte en fondant la Société des cabourons (à l'origine « La Corporation des cabourons du Mississippi »).

La Société a levé des fonds auprès de la population et a réussi à racheter le terrain visé par la compagnie de télécommunication.

Un beau mouton d'argent, une fois... deux fois... trois fois...  
Adjugé au groupe de citoyens!

En établissant divers partenariats, notamment en négociant des droits de passage avec des propriétaires privés, la Société a créé et entretenu un sentier qui parcourt le cabouron à partir de Saint-Germain.

Je me suis impliquée bénévolement pendant dix ans pour l'entretien du sentier au sein du Comité de développement de Saint-Germain.

Puis, en avril 2023, Roméo m'a demandé de reprendre la présidence du CA de la Société des cabourons. Je pensais que ça serait tranquille, m'occuper des roches!

Jusqu'à la menace soudaine des claims miniers qui a surgi en décembre 2023.

Entre janvier et avril 2024, ce paysage emblématique a presque été entièrement « claimé » pour l'exploration minière des terres rares.

Même les îles Pèlerins ont été claimées en septembre 2024.

Mais les claims sont loin d'être la seule menace qui pèse sur les cabourons.



Saint-Denis



132

La Pocatière

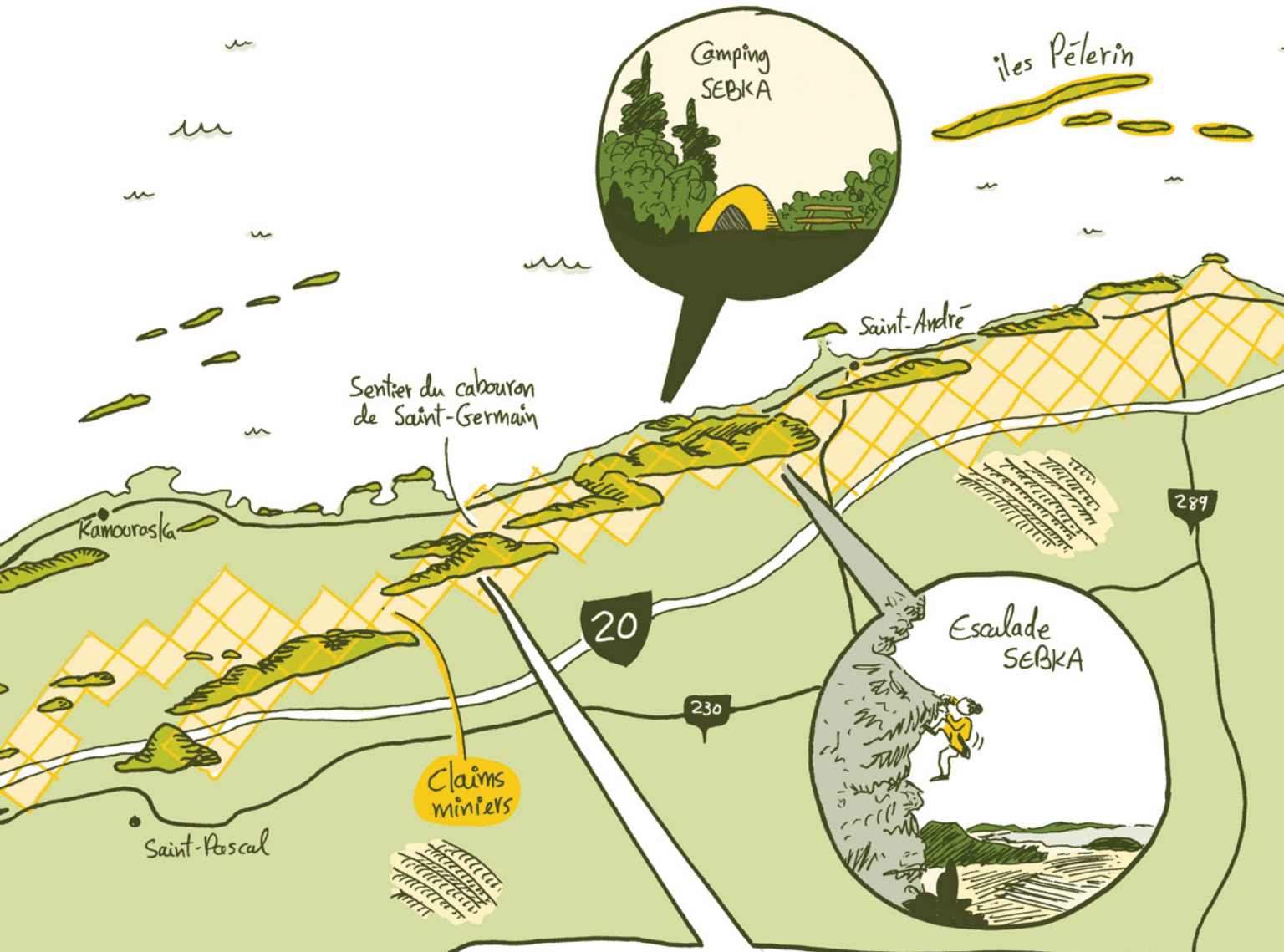


Mont-Carmel

Un agriculteur a même dynamité un passage au milieu de son cabouron pour cesser d'en faire le tour.

287

0 1 2 3 4 5km



En réaction aux claims, on a organisé une grosse mobilisation à l'été 2024.

J'ai été très impressionnée par l'implication de nos membres.



Un soir de février 2025...

Les cabourons, c'est un peu le symbole de la porte des vacances sur la route vers la Gaspésie. Mais c'est plus que ça. Faut leur faire attention.

C'est carrément comme des îles qui sortent des champs.

Microbrasserie Tête d'allumette

Florent, encadreur, résident au Kamouraska depuis 2018

Brigitte, agente de communications pour Tourisme Kamouraska, résidente depuis 2021

Tous les jours, je monte au cabouron avec mon chien. Je vois la vie qui s'y déroule. Quand je fréquente mon p'tit sentier, ça me donne encore plus envie de le protéger!

Miguel, artiste visuel, résident depuis 2005

Il n'y a pas beaucoup de cabourons accessibles par un sentier. Je rêve d'un sentier «transkamouraska», d'un parc régional. Ça serait extraordinaire!

Cet élan citoyen pour la protection des cabourons met de la pression sur les élus. Certains ont pris position. Les fonctionnaires étudient le dossier.

Quelle solution à long terme? Je ne pense pas qu'il n'y en aura qu'une seule.

Dès juin 2024, on avait demandé au gouvernement du Québec de suspendre l'octroi de titres miniers dans notre région.



Catherine Langlois, directrice générale de la MRC de Kamouraska



Puis, en novembre, la Loi sur les mines a été modifiée. Les terres privées qui ne sont pas encore «claimées» seront exclues d'emblée de l'exploration minière.

Sauf que les menaces ne se limitent pas à l'industrie minière. On songe donc à réglementer plus largement, à l'intérieur de notre champ de compétences, les activités qui peuvent être menées sur un cabouron.

Mais ça risque de se compliquer quand on voudra limiter ce que les gens peuvent faire sur leur propriété privée.



C'est chez nous icitte!



Il y a déjà trop de règlements!!

D'autres municipalités ont pris un peu d'avance sur la conservation des milieux naturels en terres privées. C'est le cas dans le Centre-du-Québec.

Environ 40% du territoire y est couvert de forêts, presque entièrement privées.

Un autre 40% est exploité pour l'agriculture, dont les productions laitière, porcine, de céréales, etc.

Et par les cannebergières, qui ont connu une forte croissance.

Le reste est composé de villes, de milieux humides et hydriques.



La région comporte une forte densité de tourbières.

Ce sont des milieux humides où les débris végétaux s'accumulent en se décomposant très lentement.

Les tourbières stockent donc de très grandes quantités de carbone. Et elles renferment une flore et une faune rares et particulières.



Au Centre-du-Québec, les gens travaillent la terre de génération en génération.

Ils y sont attachés.

Donc, il ne faut pas penser conserver le territoire en mettant des cloches de verre partout. Il faut travailler avec les propriétaires.

Andréanne Blais est biologiste et directrice générale du Conseil régional de l'environnement du Centre-du-Québec.



# série absence

**TROU NOIR**  
EDON DESCOLLINES

**PETITS APPAREILS / SMALL APPLIANCES**  
MANOLIS ANTONIOU

**UN-NEVERING**  
THEA PATTERSON

30 SEPT  
— 11 OCT 2025

28 OCT  
— 8 NOV 2025

27 NOV  
— 6 DÉC 2025

PHOTO — FATINE-VIOLETTE SABINI  
DIRECTION ARTISTIQUE — FÉLIX-ANTOINE BOUTIN

graphisme — Manon André

[espacelibre.qc.ca](http://espacelibre.qc.ca)

Québec



Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

Canada



Conseil  
des arts  
et des lettres  
du Québec

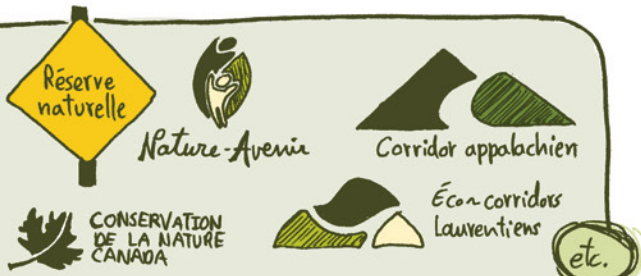


CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Montréal

Ville-Marie  
Montréal

Quand je suis entrée au CRECQ en 2008, mes collègues travaillaient déjà à sensibiliser les propriétaires privés à la conservation volontaire.



La conservation privée, c'est, par exemple, vendre ou donner son terrain à un organisme par un acte notarié qui précise les objectifs de conservation et limite les activités permises à long terme, voire à perpétuité.

Mais j'ai rapidement compris qu'il faudrait passer par l'encadrement de l'aménagement du territoire pour accélérer les choses.



...pour conserver les milieux humides

Au fil des ans, j'ai rédigé des plans de conservation des milieux naturels pour des villes et des MRC, qui ont abouti sur des règlements, par exemple...



...limiter le déboisement dans les corridors écologiques

Merci ben!

...protéger l'habitat de la tortue des bois, une espèce désignée vulnérable au Québec.

On a eu la chance de travailler avec des fonctionnaires qui comprenaient de quoi on parlait et qui, ensuite, sont allés convaincre les élus.

Vers 2018, quand le ministère de l'Environnement a imposé l'adoption de Plans régionaux des milieux humides et hydriques dans chaque MRC, on a pu se baser sur la démarche qu'on avait déjà élaborée pour le Plan de conservation des milieux naturels de la MRC de Nicolet-Yamaska.

Et on a décidé d'aller plus loin que l'exigence du ministère, en incluant les milieux boisés, les friches et les corridors de connectivité.

Parce que si on protège juste les milieux humides et hydriques, les projets de développement vont se faire dans les autres milieux naturels.

On a fait comprendre aux élus qu'il nous fallait une vision d'ensemble pour orienter le développement, sans sacrifier les milieux naturels.



## Résultat?

Sur papier, des objectifs ambitieux dans toute la région :



Ces trois-là proposent carrément de protéger tous leurs milieux naturels encore existants.

MRC ARTHABASKA 40% de son territoire

38% MRC Nicolet-Kamaska

MRC de L'Érable 67%!!



La stratégie des MRC se décline en trois axes :



Ici, on vise à maintenir les fonctions écologiques et la dynamique naturelle des écosystèmes. On devrait même voir une bonification de ces milieux avec leur protection.



Le pourcentage peut paraître faible, mais c'est vraiment difficile à implanter en terres privées.



TOTAL : entre 38 et 67%

On doit plutôt favoriser des activités qui vont maintenir les principales fonctions de l'écosystème d'accueil à long terme. On va peut-être les détériorer un peu, mais pas les mettre en péril.



Le défi est de définir ce qu'est une « utilisation durable » dans un écosystème donné et à l'échelle régionale, en tenant compte des impacts cumulatifs.

Par exemple, admettons que la culture de la canneberge puisse être « durable » dans certains contextes...



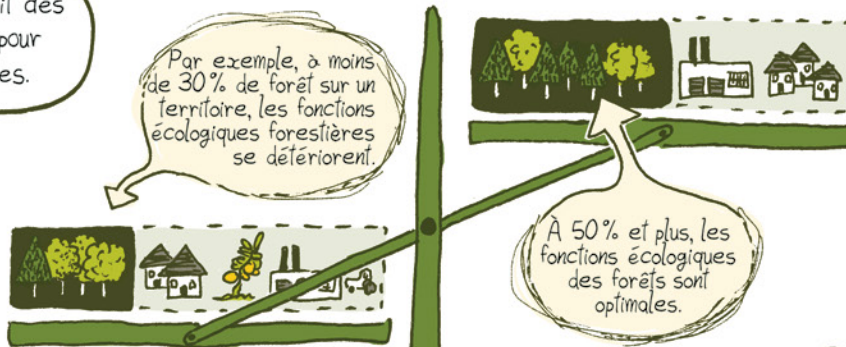
... si l'accumulation de projets de cannebergières commence à affecter les ressources en eau dans le bassin versant, on n'est plus dans une utilisation durable. On nuit aux fonctions écologiques.



Environnement Canada établit des seuils à ne pas dépasser pour conserver les écosystèmes.



Par exemple, à moins de 30% de forêt sur un territoire, les fonctions écologiques forestières se détériorent.



C'est pourquoi nos MRC ont visé un minimum de 40% dans leurs plans.

Maintenant, elles doivent rendre ça concret en adoptant des **règlements** sur le déboisement, la protection des milieux humides et des cours d'eau d'intérêt, etc.

Il y aura aussi de l'**accompagnement** pour les propriétaires privés, qui ont tout intérêt à garder leurs forêts en santé pour maintenir leurs activités sylvicoles.

Et le **financement public** sera en concordance avec la réglementation, pour favoriser les bonnes pratiques.

On parle donc d'un ensemble de mesures.

Retour dans le Kamouraska. Au bureau de la MRC, à Saint-Pascal, février 2025. La directrice générale et son équipe d'aménagistes s'affairent à trouver des solutions pour conserver les cabourons.

« C'est quoi, un cabouron ? » a été la première question à laquelle nous avons du répondre avant d'élaborer un plan.



On a rapidement dépassé le simple critère géologique.

Pour la population, le côté paysager est plus important que la présence de quartzite.

Il y a clairement un effet « chaîne de cabourons », à protéger, dans le paysage régional.

Catherine Langlois, directrice générale

Thibaut Trapé, aménagiste

Yann Franc-Girard, directeur du service de l'aménagement

Notre stratégie pour les conserver se décline en trois axes :

1) limiter le déboisement sur les cabourons



2) empêcher les constructions sur les reliefs trop prononcés



3) renforcer notre règlement sur les carrières.



Pour ça, on doit d'abord présenter notre carte des cabourons aux élus...

Et notre plan pour les inclure dans ces changements réglementaires.



## Objectif: 30 % en 2030

Co-hôte de la COP15 sur la biodiversité en 2022, le Québec s'est engagé à conserver 30 % de ses milieux terrestres et marins et à restaurer 30 % de ses écosystèmes dégradés d'ici 2030. À ce jour, 16,9 % du territoire terrestre et 12,3 % des milieux marins et côtiers sont protégés. Mais dans le sud du Québec, où se concentrent le développement économique et la propriété privée des terres, cette proportion peut descendre sous les 5 %.

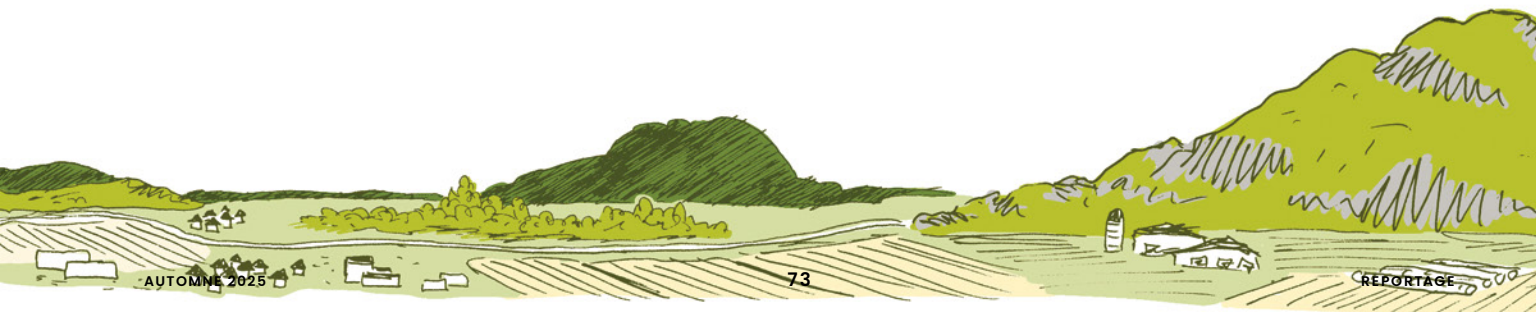
Pour atteindre ses cibles, le gouvernement a adopté, en 2024, un plan d'action assorti d'un financement de 237 millions de dollars, qui vise notamment l'accélération de la conservation dans le sud du Québec par l'acquisition de terres privées. Il a également lancé un appel à projets d'aires protégées en territoire public, dans le cadre duquel les organisations et la population étaient invitées à déposer des propositions avant octobre 2024. Mais celles-ci doivent désormais obtenir l'appui des MRC et des régions concernées.

La stratégie globale du gouvernement, cependant, demeure floue : concrètement, il lui reste à soumettre un plan de mise en œuvre, dans lequel s'inscriront les plans régionaux des milieux humides et hydriques imposés aux MRC, qui visent à protéger les milieux les plus importants. Mais cette démarche, attendue pour 2025, a pris beaucoup de retard et doit encore faire ses preuves face aux lobbys des industries minière et forestière et à la spéculation.

Toute activité humaine a des répercussions sur le territoire. Une carrière sur les dizaines de cabourons du Kamouraska, ce n'est peut-être pas alarmant en soi, pas plus qu'une cannebergère dans le Centre-du-Québec, si elle est établie sur une terre consacrée à l'agriculture depuis des décennies, et en plus en régime bio. Ce sont plutôt la multiplication et la croissance fulgurante des activités d'exploitation qui menacent les fonctions écologiques des milieux naturels sur lesquels elles empiètent. ●

---

**Martin PM** met ses talents de journaliste et d'illustrateur au service de la vulgarisation scientifique, de l'enquête et de l'éducation citoyenne depuis plus de dix ans. En 2024, il a publié *Un sacrifice tout naturel: les ratés de la protection de la biodiversité au Québec* dans la collection *Journalisme*<sup>9</sup>, coéditée par Atelier 10 et La Pastèque, pour lequel il a été finaliste au Prix du livre politique de l'Assemblée nationale et au Prix des Libraires.



**Personne ne s'excusera**  
**Aurélie Lanctôt**

—  
Affranchir la justice féministe  
de la violence de l'État

**28**

Documents



# Documents

La collection de courts essais  
la plus populaire au Québec.

*Mélikah Abdelmoumen, Fanny Britt, Véronique Côté,  
Catherine Dorion, Rafaële Germain, Véronique Grenier, Aurélie  
Lanctôt, Hugo Latulippe, Jonathan Livernois, Francine Pelletier  
et beaucoup d'autres.*

**Abonnez-vous!**



[atelier10.ca/abonnements](https://atelier10.ca/abonnements)

*Les abonné·e·s à Nouveau Projet bénéficient de 15%  
de rabais sur tous les abonnements d'Atelier 10.*

## **Pourquoi s'abonner à nos publications?**

Les recevoir directement  
chez vous, en primeur  
et à prix réduit.

Profiter de rabais substantiels  
sur nos autres abonnements  
ainsi que chez nos partenaires,  
de même que d'invitations  
à des événements réservés  
à nos membres.

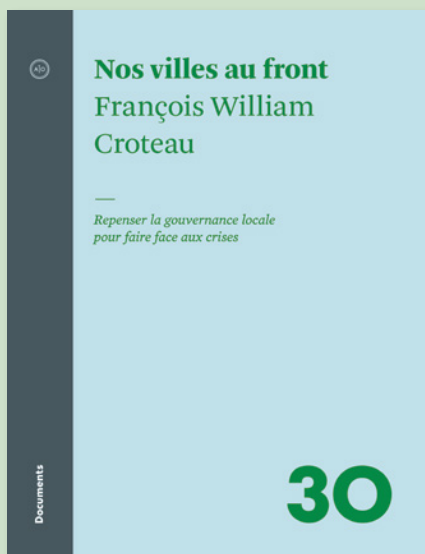
Soutenir du même coup  
une maison d'édition 100%  
québécoise et indépendante,  
à un moment où nous en avons  
besoin plus que jamais.

# DES VILLES DANS LA TEMPÊTE

Les crises qui secouent notre époque se vivent de la manière la plus urgente au cœur de nos villes. À la veille des élections municipales, l'ancien maire de l'arrondissement Rosemont–La Petite–Patrie, à Montréal, démontre dans ***Nos villes au front*** que seule une plus grande autonomie permettrait à nos gouvernements de proximité de tirer parti de l'intelligence collective et de renforcer leur résilience.

Voici un extrait du dernier titre  
de notre collection *Documents*.

FRANÇOIS WILLIAM CROTEAU



**Paru le 15 mai**

« Les problèmes urbains sont des entrelacements complexes de facteurs socioéconomiques, environnementaux et culturels. Il est impératif de cultiver une approche qui appréhende cette complexité et qui la valorise comme une toile de fond sur laquelle les villes doivent peindre leur stratégie d'avenir. »

**9 AOÛT 2024 : LE QUÉBEC EST FRAPPÉ DE PLEIN FOUET** par la tempête tropicale *Debby*, d'une intensité rare. En moins de 24 heures, des pluies diluviennes s'abattent sur une bonne partie du territoire. Plus de 160 millimètres de pluie tombent sur Terrebonne et 163 sur Brossard, mais c'est Lanoraie qui est la plus touchée avec 221 millimètres. Au moins 43 municipalités subissent des inondations. Chelsea, Roxton Pond, Rivière-Rouge et La Macaza déclarent l'état d'urgence locale.

Les rues se transforment en rivières et les cours arrière en marécages. Les égouts débordent, des milliers de sous-sols se remplissent d'eau, et des routes pourtant solides sont emportées par des torrents incontrôlables. En un instant, la vie quotidienne de centaines de milliers de Québécois-es bascule.

Les services municipaux sont immédiatement en alerte maximale. Les travaux publics, les services d'urgence et les services sociocommunautaires sont mobilisés. Mais la violence des éléments dépasse leurs capacités logistiques. Les ressources matérielles comme humaines ne suffisent pas à répondre aux besoins croissants sur le terrain. Les pompier-ère-s doivent parfois recourir à des embarcations de fortune pour évacuer des familles prisonnières de leurs maisons inondées.

Les infrastructures de transport sont durement touchées. [...]

Dans les jours qui suivent, les rues sont envahies par une masse impressionnante de débris. Mobilier brisé, électroménagers hors d'usage, arbres déracinés, tout s'entasse sur les trottoirs et dans les rues. Les équipements nécessaires pour gérer cette marée de débris manquent cruellement. Les conteneurs à déchets, déjà limités en nombre, ne suffisent pas. Les équipes municipales, épuisées par des journées interminables, n'arrivent toujours pas à répondre à l'urgence.

Dans les régions touchées, la vie municipale est suspendue. Les services essentiels ne peuvent plus suivre. Les réparations avancent à pas de tortue. Les villes, déjà dépassées par les besoins immédiats de la population, tentent aussi de venir en aide aux entreprises. Comme dans la région de Sainte-Adèle, où plusieurs auberges et restaurants ont été dévastés en plein cœur de la saison estivale, ou à Saint-Hyacinthe, où de nombreux commerces ont subi des pertes totales, leurs équipements et leurs stocks rendus inutilisables.

Avec des coffres municipaux à sec, plusieurs maires et mairesses tirent le signal d'alarme pour demander une aide d'urgence supplémentaire à Québec, qui se met rapidement en action pour aider les villes, vulnérables et dépourvues des moyens nécessaires pour affronter seules une telle situation.

Pendant des semaines, l'urgence de rétablir les infrastructures éclipe tout le reste. Les points de tension qui pèsent déjà en temps normal sur les systèmes municipaux n'ont pas disparu pour autant. Au contraire, la catastrophe n'a fait qu'exacerber une situation déjà précaire.

La tempête *Debby* a laissé des cicatrices sur le Québec. Mais elle a aussi mis en lumière une question cruciale : comment nos villes, déjà fragilisées, peuvent-elles affronter des événements de cette ampleur sans un renforcement significatif de leur autonomie ?

En 2025, gouverner une municipalité au Québec est un défi plus complexe et exigeant que jamais. La crise climatique, avec ses manifestations de plus en plus fréquentes et intenses, s'entremêle à d'autres problèmes structurels : la crise du logement, qui précarise des milliers de familles ; la crise de l'itinérance, qui exacerbe les inégalités ; et la crise de la Covid-19, dont les répercussions se font encore sentir sur notre système de santé.

Ensemble, ces dérèglements provoquent un stress majeur sur les systèmes municipaux, dans un contexte de manque de ressources financières chronique. Ils réduisent la capacité des villes à maintenir leurs services essentiels et à poursuivre les investissements nécessaires dans des infrastructures déjà vieillissantes. Les



gouvernements les plus proches des citoyen-ne-s manquent cruellement d'outils, de pouvoirs et de moyens pour répondre efficacement à ces défis interconnectés.

Une réalité d'autant plus préoccupante que les événements du 9 août 2024 ne sont pas une simple anomalie, mais le reflet d'une nouvelle normalité qui met à l'épreuve la résilience de nos municipalités et remet en question les frontières mêmes de la gouvernance municipale.

Des catastrophes d'une telle ampleur ne se limitent pas à endommager les infrastructures physiques. Elles ébranlent l'ensemble du tissu urbain, villageois et rural, perturbant la vie quotidienne des citoyen-ne-s et imposant une pression immense sur les individus qui se trouvent au cœur de la gestion municipale: les employé-e-s, les gestionnaires et les élu-e-s, souvent en première ligne.

Ce phénomène induit une nouvelle réalité, préoccupante: celle des démissions en série d'élue-s du secteur municipal, souvent épuisé-e-s par des conditions de travail de plus en plus tendues et un manque chronique de ressources. En 2024, près de 10 % des 8000 personnes élues trois ans plus tôt avaient quitté leur poste. «Les dures semaines vécues en juin dernier lors des incendies de forêt ont entraîné des répercussions non négligeables sur ma santé, et je dois prendre le temps nécessaire pour guérir», avait écrit la mairesse de Chapais, Isabelle Lessard, dans sa lettre de démission remise à l'automne 2023.

## Le visage du leadership municipal québécois a changé, mais le régime ne s'est pas suffisamment adapté.

Cette vague de départs surprend d'autant plus qu'elle coïncide avec l'arrivée d'une nouvelle génération d'élue-s, plus jeune, plus diversifiée et déterminée à revendiquer une plus grande autonomie pour leurs communautés. Une génération plus féminine, aussi. D'après les données du ministère des Affaires municipales et de l'Habitation, en 2021, environ 48 % des conseils municipaux étaient paritaires, contre seulement 22 % en 2005. Geneviève Dubois, réélue mairesse de Nicolet; Julie Bourdon, la première femme nommée à la tête de Granby; Évelyne Beaudin, élue mairesse de Sherbrooke après avoir incarné l'opposition municipale pendant plusieurs années; Catherine Fournier, mairesse de Longueuil à seulement 29 ans; ou encore Catherine Hamé, qui a fait campagne enceinte et qui a accouché cinq jours avant d'être élue mairesse à Sainte-Anne-des-Lacs, symbolisent cette transition vers un leadership local plus inclusif et représentatif.

Elles incarnent surtout, comme Bruno Marchand à Québec et Stéphane Boyer à Laval, cette relève politique qui veut repenser la gouvernance locale et défendre la place des villes dans les décisions provinciales et fédérales. Leur approche plus participative et leur volonté de moderniser les villes dans un contexte de crises climatiques et sociales font d'eux et d'elles des figures importantes du renouveau politique municipal au Québec.

Ainsi, le visage du leadership municipal québécois a changé, mais le régime ne s'est pas suffisamment adapté. Une situation intenable qui devra changer si on veut permettre à ces forces vives de jouer un rôle accru dans le quotidien des citoyen-ne-s et d'agir concrètement dans leurs communautés. ●

---

**François William Croteau** a été maire de l'arrondissement Rosemont-La Petite-Patrie, à Montréal, pendant 12 ans. Il dirige désormais l'Institut de la résilience et de l'innovation urbaine, un organisme à but non lucratif qu'il a créé en 2023.

Illustration: **Paule Thibault**



# Petit traité d'apesanteur

VÉRONIQUE CHAGNON

Le mysticisme pourrait-il nous aider dans un monde qui s'effondre ?

Considéré dans ce texte

*Mysticism*, par Simon Critchley  
(New York Review Books, 2024)

Ainsi que

Julienne de Norwich et autres mystiques catholiques. Le poids de la vie, la souffrance et l'extase. Ce qu'ont en commun Maria Callas, Céline Dion et les cyclistes du Tour de France.

**J'AI PASSÉ QUELQUES** étés, dans ma jeunesse, à tourner sur moi-même dans la piscine hors terre, flottant sur une chambre à air que je calais sous mes aisselles. La derviche de Saint-Paul-d'Abbotsford. Dans cette position, sous le soleil plombant, il me semblait que j'arrivais à moins penser. Dans l'eau, je résistais à la lourdeur. Les étés d'une préadolescente solitaire dans le Québec rural des années 1990 : le hurlement des cigales, les polars lus sous l'arbre au fond de la cour, les nombreux sandwiches à la crème glacée pour ravalier la mélancolie.

Il me semble que je n'ai jamais véritablement appris comment vivre autrement que dans cet état d'engourdissement qui me faisait quitter le présent. Pendant longtemps, mon personnage disait des choses et faisait des

gestes auxquels moi, en retrait quelques centimètres sous la peau, j'assistais. Ces dernières années, j'essaie pourtant de me (re)mettre à habiter tout mon corps et toute ma vie. Cette poussée de croissance intérieure est épuisante et parfois douloureuse. Il y a beaucoup de raisons, dirait-on, de vouloir être en retrait du monde, encore davantage aujourd'hui que lors de mes étés dans la piscine. Mais si je suis ici, et pendant que je suis ici, aussi bien en faire quelque chose de senti.

Tant bien que mal, je m'entraîne à la présence. En ce moment, par exemple, j'observe mes doigts qui tapent sur le clavier. Je vois leur ombre oblique danser au rythme des lettres qui avancent sur la page. J'entends le cliquetis des touches. La lumière de la fin de l'après-midi réchauffe la pièce et, sur

mon bureau, le livre *Mysticism*, du philosophe britannique Simon Critchley, en côtoie un autre intitulé *L'astrologie pour l'âme*, et un autre encore sur le rôle de Pluton et du désir dans l'évolution de notre conscience.

Habiter mon corps et ma vie me fait prendre des détours intéressants.

—

En 1373, au seuil de la mort, Julienne de Norwich a une série de visions qui lui font revivre la Passion du Christ. Alitée, elle passe une douzaine d'heures en transe, soulevée par les secousses de ce qu'elle appellera des «révélation». Le visage du Christ lui apparaît, recouvert de sang séché bordeaux, brun, noir. De la plaie sur son flanc elle voit jaillir du sang frais, rouge, chaud, liquide, abondant—la vie.

Julienne a décrit cet épisode et bien d'autres en détail dans son livre *Revelations of Divine Love*, dont la première version officielle a été publiée en 1670. Après son expérience spirituelle fabuleuse et son rétablissement physique, Julienne est entrée en réclusion et a passé le reste de sa vie à méditer sur le sens de ses visions. Elle a écrit une version longue et une version courte de ses «révélation», dans lesquelles il est question de notre salut, de notre tendance très humaine à nous laisser happer par le poids du monde et de l'amour inconditionnel de Dieu.

Julienne «nous donne une théologie puissante de la rédemption, qui, au bout du compte, n'a aucune place pour le péché, l'enfer ni la damnation éternelle», résume le philosophe Simon Critchley dans *Mysticism*, son plus récent livre, dédié en grande partie à Julienne de Norwich, sa mystique préférée. Avec cet ouvrage plutôt difficile d'approche, mais recelant de petites perles, le réputé professeur à la New School for Social Research de New York cherche à réhabiliter le mysticisme et les mystiques catholiques, qui ont selon lui été écarté-e-s à tort des canons de la philosophie, et s'interroge sur la capacité du mysticisme à soulager les maux de nos âmes modernes.

D'entrée de jeu, précisons que le mysticisme n'est pas une religion, mais

plutôt un courant au sein des religions traditionnelles—une certaine approche ésotérique à la vie. Il s'intéresse au *mystère* au cœur du monde et cherche, par des pratiques dévotionnelles diverses, à entrer en communion avec lui. Et il n'est bien sûr pas exclusif au catholicisme : l'islam a le soufisme, le judaïsme a la kabbale, et les dévot-e-s d'une spiritualité contemporaine empruntant à plusieurs traditions monothéistes ou polythéistes sont nombreux-ses à s'auto-désigner comme des mystiques.

Les personnes dont parle Critchley sont pour leur part des catholiques (surtout des femmes) ayant en majorité vécu à l'époque médiévale, où elles ont été adulées, excommuniées ou encore exécutées pour hérésie.

Ces mystiques ont en commun un mode de vie pieux, des périodes de réclusion, l'observation rigoureuse de rituels anciens comme la méditation, le jeûne et la fétichisation de certains objets ou symboles, et, de manière plus spectaculaire mais non obligatoire, des épisodes d'extase où leur auraient été transmises des visions porteuses d'un message pour l'humanité. Près de nous, Marie de l'Incarnation, figure fondatrice de la Nouvelle-France et pionnière du système d'éducation (et du système d'acculturation des premiers peuples), est considérée comme une mystique—elle affirmait que Dieu en personne l'avait incitée à partir au Canada. Plusieurs figures du mysticisme ont par ailleurs joui d'une popularité étonnante à des époques où les moyens de diffusion des idées étaient pourtant limités. Pour le commun des mortels, leurs récits ouvraient une fenêtre sur le cœur battant de la vie.

«Aucun-e des mystiques médiévaux-ales ne se considérait comme mystique», note cependant Critchley. Ce n'est qu'à posteriori qu'on les a catalogué-e-s comme une sorte à part entière, un regroupement d'êtres un peu disjoints qui voyaient et entendaient des choses étranges. «La création du "mysticisme" marque un changement fondamental dans les attitudes occidentales à l'égard du sacré, qui s'éloignent d'un certain sens du mystère [...] et de la pratique dévotionnelle pour s'attacher à un type

d'expérience en particulier», se désole Critchley. «L'invention du mysticisme va de pair avec le rétrécissement du sacré à ce que l'on appelle désormais allègrement "l'expérience religieuse".»

Alors que le rapport dévotionnel des mystiques avec la vie animait tout d'une force salvatrice (une posture proche de l'animisme, croyance répandue chez les premiers peuples de partout et selon laquelle *tout* a une âme), l'invention du mysticisme a réduit les mystiques à leur penchant le plus spectaculaire : l'expérience extatique, d'apparence paranormale. Pour Critchley, la Réforme protestante du 16<sup>e</sup> siècle a également mené à «un divorce cartésien entre les choses pensantes, comme nous, et leur extension, par exemple les objets de dévotion. Ce dualisme entre sujet et objet, entre esprit et nature, est désormais considéré comme fondateur de ce que les philosophes appellent avec une grande confiance la "modernité"».

En retirant leurs pouvoirs aux symboles et aux objets de dévotion dans l'objectif somme toute louable de dépouiller la religion de ses artifices pour la redonner, en quelque sorte, au peuple, la Réforme a provoqué une scission entre le tangible et l'intangible; encore aujourd'hui, nous cherchons, en Occident, à bâtir un pont au-dessus de ce gouffre psychique.

—

Critchley n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, un penseur spirituel. Connu entre autres pour avoir codirigé la défunte rubrique «The Stone», du *New York Times*, qui invitait des philosophes à réfléchir aux enjeux contemporains, Critchley s'est intéressé, au fil des ans, à des concepts comme l'authenticité et l'identité à travers l'œuvre de David Bowie (*Bowie*, 2014), ou encore au rôle du soccer dans nos sociétés (*What We Think About When We Think About Soccer*, 2017). La question de la religion et de la laïcité fait aussi partie de ses sujets de réflexion, mais, de son propre aveu, ses opinions précédentes sur le sujet «étaient arrogantes, élitistes et profondément dédaigneuses à l'égard des croyances», écrit-il dans *Mysticism*.

# CRÉEZ VOTRE FORFAIT PERSONNALISÉ!

## 29\$ par spectacle

(toutes taxes comprises)



Billetterie → 514 845-7277  
4SOUS.COM

100, Avenue des Pins Est  
Montréal (QC) H2W 1N7



Conseil  
des arts  
de la région  
du Québec



Conseil des arts  
Canada Council  
for the Arts



Montréal

LE DEVOIR



PUBLICITÉ  
sauvage

Grand partenaire



# 4'SOUS

Voilà que le philosophe constate aujourd’hui à regret que « nous habitons un monde de malheur » et sommes pétri-e-s d’un doute permanent qui, s’il a le mérite d’attiser « notre intelligence méfiante », « éteint du même coup notre capacité à aimer ». À notre époque traversée par des crises concomitantes (environnementale, politique, existentielle), le mysticisme pourrait-il nous aider à trouver un peu de salut au cœur du tumulte ? s’interroge-t-il. Qu’est-ce que cela signifierait de rétablir une forme de rapport mystique avec la vie, avec ce qui vit ? Et ne l’avons-nous jamais, au fond, véritablement perdu ? À travers l’œuvre et la vie de Julianne de Norwich et d’autres mystiques catholiques, il tente de décortiquer la posture mystique et réfléchit à ses possibles incarnations aujourd’hui.

Nous sommes, à certains égards, des héritier-ère-s spirituel-le-s mystiques qui s’ignorent. « Les formes d’ascétisme que nous pratiquons sont légion : le yoga chaud, la méditation incessante, le jeûne extrême, diverses formes de détox, l’exercice physique à l’excès et le dévouement compulsif à la routine », écrit par exemple Critchley. Nous continuons en effet d’observer les pratiques des mystiques, simplement ces dernières n’ont plus pour objectif de nous rapprocher du mystère : la fracture entre le subtil et le tangible a eu pour conséquence de nous « remplir de nous-mêmes ». Nous jeunons pour renouveler notre microbiome et nous méditons pour apaiser notre système nerveux ; nous nous auto-flagellons en prenant l’avion pour visiter notre planète en perdition ; nous achetons beaucoup d’objets auxquels nous vouons une dévotion éphémère.

Nous cherchons également, parallèlement, l’expérience extatique—du grec ancien *extatikos*, « hors de soi »—en consommant des psychédéliques ; en multipliant les expériences sexuelles ou les relations fusionnelles ; en passant des heures à faire défiler des images sur nos téléphones (deux et demie par jour la semaine dernière, me dit mon iPhone lors du bilan hebdomadaire), tout en évitant de nous exposer aux médias d’information, que nous jugeons trop anxio-gènes ; en nous soulant, au contraire,

## Nous sommes séduit-e-s par l’idée de quitter nos corps et nos vies banales parce que, sans l’élévation que procurent les moments extatiques, nous sommes écrasé-e-s sous le poids du monde.

de reportages inquiétants bourrés de superlatifs qui ont pour effet de sursaturer notre système nerveux central<sup>1</sup>. Nous nous étourdissons comme des préados dans la piscine un jour d’été. « Sortez-moi de moi », chante Daniel Bélanger. Une amie me racontait récemment que, pour célébrer le début des vacances, elle et son chum ont joué à *beer pong* avec de la vodka avant de tomber dans les biscuits au pot et de finir en surdose sur le plancher de la salle de bain. Il n’y a personne au numéro que vous avez composé. Donnez. Nous. Un. *Break*.

Julianne de Norwich avait un mot pour décrire le fardeau de l’incarnation : la *hevynes*—en vieil anglais, la lourdeur, la pesanteur. Nous sommes séduit-e-s par l’idée de quitter nos corps et nos vies banales parce que, sans l’élévation que procurent les moments extatiques, nous sommes écrasé-e-s sous le poids du monde. Et, là où nous nous voyions jadis relié-e-s à tout par un courant transcendant, nous ne trouvons plus de salut qu’en nous-mêmes.

Dans son documentaire *Le plein potentiel* (2024), la cinéaste québécoise Annie St-Pierre s’intéresse d’ailleurs à notre obsession pour le développement personnel. À travers de nombreuses incursions chez des coachs de vie et des coaché-e-s en tout genre, elle brosse le portrait d’une société où des êtres humains fragilisés aimeraient pouvoir tout contrôler—leurs émotions, l’image qu’ils projettent, la trajectoire de leur vie—sans jamais vraiment y arriver.

Nous sommes des êtres à la fois totalement individualistes et absolument

engourdis à eux-mêmes—nous sommes en général désemparé-e-s devant nos marées les plus intimes et sommes souvent mieux équipé-e-s pour nous en distraire que pour y plonger. Cela nous rend sujet-te-s à la manipulation par des personnages malins qui ont compris que nous attendons notre sauveur-euse.

Le fameux « chamane de QAnon », le conspirationniste américain d’extrême droite Jacob Chansley (qui se présente aussi sous le nom de Jake Angeli), illustre d’ailleurs comment, récupéré à des fins politiques, le mysticisme peut être une arme redoutable : la rhétorique de la rédemption et de la mission divine confiée à certain-e-s « élu-e-s » possède un fort potentiel perturbateur, en période de crises multiples. Jacob Chansley a été condamné à une peine d’un peu plus de trois ans de prison pour son rôle de leader dans l’assaut contre le Capitole des États-Unis le 6 janvier 2021 (il a depuis été pardonné par le président Trump)... mais retenons surtout que des centaines, voire des milliers de personnes ont répondu à son appel à la révolution. Cet épisode n’est pas sans rappeler les excès révolutionnaires de la Réforme brièvement évoqués par Critchley pour illustrer les dangers potentiels de sortir le mysticisme de son cadre religieux. Au 16<sup>e</sup> siècle, soulignait-il, cela a mené à

<sup>1</sup> Des professionnel-le-s en santé mentale de l’American Psychological Association notent même l’émergence de types de stress comme le « *media saturation overload* » (la surcharge reliée à la saturation médiatique), ou encore le « *headline stress disorder* » (le trouble de stress relié aux grands titres), qui laissent à ceux et celles qui en souffrent le sentiment d’être dépassé-e-s, et qui, dans les cas les plus graves, mènent à la dépression.

des insurrections sanglantes issues des courants anabaptistes qui ont inspiré à Martin Luther une réflexion sur la question fondamentale de la laïcité.

Or, s'il n'est pas possible de défier la loi de la gravité bien longtemps, la question demeure, encore et toujours, de trouver comment le poids de nos vies pourrait tenir un peu plus en équilibre sur le fil du monde. Comment pourrions-nous faire en sorte de le porter un peu moins seul-e-s, sans sombrer dans une forme de psychose collective autodestructrice à la QAnon ? C'est ce que propose, au fond, une vision mystique, animiste du monde; si nous sommes « Dieu » et que « Dieu » est toutes choses, tout à coup, nous sommes surtout plutôt que tout entier-ère-s sur nos frêles épaules.

certes un peu simplement, les mérites de la musique punk, de la poésie, de certains paysages à certaines heures du jour. « C'est ce que j'appelle [...] "la joie idiote" : une pure joie folle face à la réalité du monde. Peut-être qu'une telle idiotie peut nous sauver de nous-mêmes et nous empêcher de penser le pire des autres. Peut-être pouvons-nous expérimenter cette jouissance, non pas dans les excitations passagères qui nous entourent et nous envahissent de toutes parts, mais dans la persistance profonde et constante de l'amour. »

Amen. Mais il s'agit aussi, peut-être, de commencer par soigner notre rapport à la présence, à la souffrance et à l'extase. Rien que ça.

les organes, elle hallucine des chœurs dans les rues de Paris, discute avec son amour perdu et fait le récit de sa vie à un journaliste fabulé qui porte le même nom que son médicament. Privée de la transcendance du chant, elle la recrée artificiellement en avalant des cachets.

Étymologiquement et historiquement, une passion n'est pas une chose que l'on cherche à identifier pour s'épanouir dans son travail ou dans sa relation amoureuse; la passion n'a pas grand-chose à voir avec l'idée de jouir de sa vie. Elle est plutôt reliée au « fait de souffrir », au « mouvement violent de l'âme », détaille l'Académie française. Quand Julienne de Norwich revit la Passion du Christ dans ses visions, elle assiste à la marche de Jésus vers la mort alors qu'elle se trouve au seuil de

## Quand nous nous contentons de multiplier les expériences transcendantales et les retraites hors du temps, nous nous servons de la spiritualité comme du reste : un passeport pour quitter indéfiniment la vie concrète.

L'engouement récent pour la spiritualité dans ses déclinaisons contemporaines (tarot, astrologie, cérémonies impliquant des psychédéliques...) est une forme de réponse, de tentative de renouer avec une certaine *élévation* qui, comme on l'a vu, a beaucoup de mal à s'exprimer sainement dans la modernité. Mais quand nous nous contentons de multiplier les expériences transcendantales et les retraites hors du temps, nous nous servons de la spiritualité comme du reste : un passeport pour quitter indéfiniment la vie concrète. Pourtant, c'est bien dans une forme de respiritualisation du monde que s'inscrirait un retour aux fondements du mysticisme. « Un monde mystique, ritualisé, c'est un cosmos de matérialité animée, écrit d'ailleurs Critchley. C'est un parlement de choses vivantes et éclatantes de sens. » Le mysticisme cherche à réhydrater le monde, à intensifier le présent.

Il ne s'agit bien sûr plus aujourd'hui, pour être mystique, de recevoir la visite du Saint-Esprit. Critchley vante,

Là où les mystiques médiévaux-ales touchaient à la grâce par la prière, celle que l'on surnommait La Divina, Maria Callas, y accédait pour sa part par l'opéra. « Quand je chante, je me sens surélevée de tout », la voit-on répondre, dans le documentaire *Maria by Callas* (Tom Volf, 2017), à un journaliste français qui lui demande pourquoi elle chante, si cela exige tant de sacrifices. Par malheur, un jour, l'expérience extatique a cessé. La scène d'ouverture de la récente fiction biographique de Pablo Larraín *Maria* (avec Angelina Jolie dans le rôle-titre) nous la montre, dans les jours précédant sa mort, en 1977, en train de brûler ses costumes au centre de sa cour. Par ce rituel, elle tente (dirait-on) de se libérer du poids de la cantatrice qu'elle a été, mais que son corps lui dérobe peu à peu. Callas n'est (presque) plus en mesure de chanter<sup>2</sup> : elle doit affronter la pesanteur ordinaire. Drogée au Mandrax (la version européenne du Quaalude), un sédatif hautement addictif qui lui ronge

la sienne. Citant l'autrice américaine Annie Dillard, Critchley rappelle qu'il y a, au cœur du mysticisme comme de l'écriture, une tentative d'immolation : « Il n'est pas possible de s'y adonner au retour d'une sortie de ski ou de la banque. C'est tout ou rien. »

Quand Maria Callas entre au conservatoire à 13 ans et travaille sans relâche sur sa voix, elle sacrifie le reste (une relation amoureuse stable, une famille, sa santé...); en bonne mystique moderne, elle consent, en quelque sorte, à sa propre disparition.

Il est difficile de ne pas faire le rapprochement entre La Divina et la diva de Charlemagne, Céline Dion. Dans le documentaire-événement *I Am: Céline Dion*, sorti en 2024 après une longue absence de la chanteuse sur la scène publique, on la voit vêtue d'un pyjama

<sup>2</sup> Les raisons de ce déclin demeurent nébuleuses à ce jour. En 2010, des chercheurs italiens ont avancé qu'elle aurait pu souffrir de dermatomyosite, une maladie dégénérative qui affecte les muscles.

de luxe à imprimé tropical, assise sur une chaise longue à l'ombre au bord de sa piscine bleu ciel. Les yeux mi-clos, les mains jointes, le visage affecté, elle écoute chanter Maria Callas. Le documentaire raconte le calvaire traversé par Céline, atteinte du syndrome de la personne raide. Comme Callas avant elle, Céline perd sa voix. Elle présente à la caméra un collier ayant appartenu à la diva *assoluta*. «J'espère—je sais—qu'elle va me donner de la force.» On la voit errer dans son manoir à la recherche de sa santé, de son identité, de son public. Elle raconte la manière dont elle a poussé son corps au-delà de ses limites, elle aussi gavée de médicaments pour pouvoir continuer à apparaître sur scène alors que la maladie aurait dû la forcer au repos.

**Si c'est par la dévotion  
qu'on peut faire atterrir  
le divin au cœur de la  
pesanteur de la vie,  
il s'agit de trouver ce  
qui mérite la nôtre.**

Les destins de Callas et Dion révèlent en quelque sorte la face sombre de notre fascination pour la performance de l'extase, née de ce que Critchley appelle «l'invention» du mysticisme. À partir du moment où, dans l'imaginaire collectif, les mystiques sont devenu·e·s des gens exceptionnels qui font advenir des choses extraordinaires auxquelles nous, les autres, ne pouvons accéder qu'à travers eux, nous avons embrassé l'idée que le spectacle devait continuer à tout prix.

À l'origine, le mysticisme constitue pourtant un ensemble de pratiques et de rituels rigoureux qui ont le potentiel de rapprocher chaque être humain de l'amour divin, de lui faire voir sa propre divinité et celle de toute chose; il n'a rien à voir avec une prédisposition ni avec un don particulier ni avec le privilège d'être *élu·e*.

Depuis qu'il a vu la série *Tour de France: Unchained* sur Netflix, mon beau-fils s'amuse à imiter, avec un assez bon sens comique, le directeur de l'équipe Groupama-FDJ et ancien coureur cycliste Marc Madiot, qui passe son temps à faire des sermons sur l'utilité de la souffrance. Si bien qu'un jour, mon chum est rentré de la librairie avec un beau livre du photographe sportif Kristof Ramon: *The Art of Suffering* (2024). On y voit des dizaines de photos de coureurs cyclistes écorchés, détremés, cherchant leur air dans une montée boueuse, ou encore explosés au fil d'arrivée. Sur la couverture, une photo du Belge Wout van Aert étalé sur les pavés mouillés à la fin d'une course, bouche ouverte, yeux fermés... Vidé. Extatique.

Entre les sportif·ve·s de haut niveau, la maladie presque mortelle de Julienne de Norwich, la déchéance physique et psychique de Maria Callas et le syndrome affligeant Céline Dion, l'inextricabilité de la souffrance et de la grâce est un motif récurrent dans l'imaginaire collectif. Dans un entretien au média français Brut, l'écrivaine prolifique Amélie Nothomb détaille sa routine d'écriture militaire, qui exige qu'elle se lève chaque matin à 4h pour noircir, à la main, des dizaines de pages. Qu'il grêle, qu'il tonne, qu'un·e de ses proches soit décédé·e la veille, peu importe, elle écrit. «Aucune circonstance n'autorise la dérogation», assène-t-elle tout en concédant qu'écrire autant de mots à la main chaque jour «dégrade le corps». Pour y arriver sans se bousiller le bras, elle doit se muscler l'épaule droite en étirant un gant de vaisselle à répétition.

Quelque chose dans le geste répété, dans l'entraînement, dans le dépassement de soi place la souffrance comme le seuil à franchir pour accéder à l'*au-delà*—dans le cas des artistes, à une œuvre forte; dans le cas des sportif·ve·s, à la victoire; dans le cas des mystiques, à Dieu. Et dans notre cas à nous, simples mortel·le·s, à une sorte d'état de grâce qui nous aiderait à mettre un pied devant l'autre en y trouvant une forme de sens. La grâce n'a, dans les faits, pas grand-chose à voir avec l'expérience extatique en soi (cette dernière est ponctuelle, voire exceptionnelle); il ne s'agit

pas tellement d'échapper au poids inhérent à l'expérience humaine, mais peut-être, plutôt, de laisser notre dévotion à quelque chose de plus grand que nous transformer notre rapport à ce qui est et sera toujours fondamentalement *difficile*. Et, si c'est par la dévotion qu'on peut faire atterrir le divin au cœur de la pesanteur de la vie, il s'agit de trouver ce qui mérite la nôtre.

*Tout* est divin pour peu qu'on entre en dévotion, ne cessent de nous répéter les mystiques de toutes les manières possibles—comme l'ont fait, avant et après eux et elles, des centaines d'autres guides spirituel·le·s de tous les horizons. «Le mysticisme est plus qu'une affaire de sensations inhabituelles, note Critchley. [II] constitue essentiellement de nouvelles façons de savoir et d'aimer fondées sur des états de conscience dans lesquels Dieu devient présent dans nos actes intérieurs, non pas comme un objet à saisir, mais comme le centre immédiat et transformateur de la vie.»

L'idée est peut-être d'essayer de demeurer dans une forme de relation constante avec l'amour et l'élévation malgré le poids du monde. Malgré le fait que, parfois, un président fasciste est réélu par 77,3 millions de personnes. Malgré le fait que, souvent, c'est la pesanteur qui gagne.

Plus que leur voix ou leurs cuisses ou leur talent exceptionnels, c'est généralement la dévotion soutenue dans le temps qui transforme la vie des mystiques. Dans *The Art of Suffering*, sur une double page, le champion slovène Tadej Pogacar apparait genou et coude ensanglantés, souriant sur son vélo à 50 kilomètres d'une victoire qui n'est alors pas encore survenue ni garantie. Qu'est-ce qui, dans nos vies, mérite encore qu'on s'y dévoue de la même manière, et parfois même avec le sourire? ●

---

Véronique Chagnon est journaliste et éditrice. Elle a été rédactrice en chef adjointe de *Nouveau Projet* et a dirigé les sections Politique, Actualités et Culture du quotidien *Le Devoir*. Son essai *Au revers du monde* a été publié dans la collection *Documents d'Atelier* 10.

Illustration : Sara Prune

SAISON

# Théâtre



25

# Denise-Pelletier

26

## Rhinocéros



24 septembre – 18 octobre 2025

## Candide



11 novembre – 6 décembre 2025

## Agamemnon in the Ring

Une guerre  
de Troie  
contre trois



3 – 21 février 2026

## Dracula

Un nouveau règne  
du mal



17 mars – 14 avril 2026



PROGRAMMATION  
COMPLÈTE

## Réservez dès maintenant !

BILLETTERIE  
514 253-8974

PARTENAIRE  
DE SAISON



Conseil  
des arts  
et des lettres  
du Québec

Canada



Conseil des arts  
Canada Council  
for the Arts



CONSEIL  
DES ARTS  
DE MONTRÉAL

Montréal

# L'urgence et la patience

JULIEN LEFORT-FAVREAU

Que nous dit Naomi Klein sur le trouble politique de notre époque ?

## Considéré dans ce texte

*Doppelganger: A Trip into the Mirror World* (Knopf Canada, 2023)  
*The Shock Doctrine: The Rise of Disaster Capitalism* (Knopf Canada, 2007)  
*No Logo: Taking Aim at the Brand Bullies* (Knopf Canada, 2000)

## Ainsi que

La confusion d'identités. Les schémas du capitalisme.  
 La pulsion de mort. Le calme comme stratégie de résistance.

■ EN 2011, NAOMI KLEIN surprend une conversation dans les toilettes publiques d'un bâtiment de Manhattan, à proximité de Wall Street. Deux jeunes filles prétendent que Klein ne comprendrait pas les revendications du mouvement Occupy et qu'elle aurait publiquement désapprouvé une manifestation. «Je pense que vous voulez parler de Naomi Wolf», leur dit-elle en sortant de sa cabine.

*Doppelganger* s'ouvre sur cet imbroglio qui révèle bien davantage qu'une simple confusion fondée sur un prénom ou une couleur de cheveux. À ce moment, Wolf, une écrivaine et journaliste américaine, ne faisait déjà pas l'unanimité. Son interprétation du mouvement Occupy Wall Street avait déplu aux militant·e·s, et son livre *The End of America*, qui détaillait les dix étapes menant au fascisme, flirtait déjà avec le complotisme. Sans surprise, la pandémie de Covid-19 n'a fait qu'accentuer cette tendance, et, sur les réseaux sociaux, Wolf n'a eu de cesse d'«établir des ponts entre les faits et ses fantasmes<sup>1</sup>», comme l'écrit Klein, promouvant des hypothèses sans fondement sur divers sujets, de l'affaire

Dominique Strauss-Kahn à Daech en passant par les prétendus dangers de la 5G... Et le brouillage entre les deux Naomi s'est intensifié, défiant toute logique, considérant l'écart entre les idées politiques de l'une et de l'autre.

*Doppelganger* est un livre singulier dans le parcours de Naomi Klein. Jusque-là, on avait pu la classer parmi les essayistes de style *big ideas* (à chaque livre, sa thèse facilement identifiable), mais ici, elle adopte une approche beaucoup plus libre, créant une courtepoinette d'idées hétérogènes. Partant de la confusion grotesque entre Wolf et elle-même, Klein en profite pour décoder le «chaos intellectuel et idéologique de l'ère Covid» en plongeant au cœur de la notion de *doppelganger*, qui désigne un miroir inversé, un jumeau diabolique, un double maléfique, à la fois étranger et familier. Que révèle cette curieuse histoire de confusion d'identités ?

Si les enquêtes de Klein la mènent habituellement sur le terrain concret de la dévastation capitaliste, des usines des Philippines aux sables bitumineux de Fort McMurray en passant par Bagdad, cette fois, c'est devant Twitter ou Fox News qu'elle cherche à comprendre

notre époque boueuse, là où la réalité se présente la tête à l'envers. Car pour comprendre son *doppelganger*, elle doit se familiariser avec toute cette soupe constituée des discours d'extrême droite, du courant antivax, du Convoi de la liberté, de Joe Rogan ou encore de Steve Bannon. Tous ces récits forment ce qu'elle appelle le «monde miroir».

Sur ce «terrain», Naomi constate d'abord une normalisation de la dissociation entre les mots et la réalité, un monde où tout le monde ment tout le temps. Cette distorsion de la réalité, on peut certes l'attribuer à la politique spectacle de Donald Trump, que l'essayiste Abraham Josephine Riesman compare à la *néokayfabe*. Jusqu'aux années 1980, la *kayfabe* a désigné un principe qui vise à faire croire au public de la lutte professionnelle que les combats ne sont pas arrangés. La *néokayfabe* repose maintenant sur un équilibre précaire de demi-vérités et de mensonges patents, mis en scène dans un spectacle flamboyant. Il devient difficile de distinguer

1. Les citations sont reproduites à partir des traductions des livres de Klein, publiés en français chez Actes Sud.

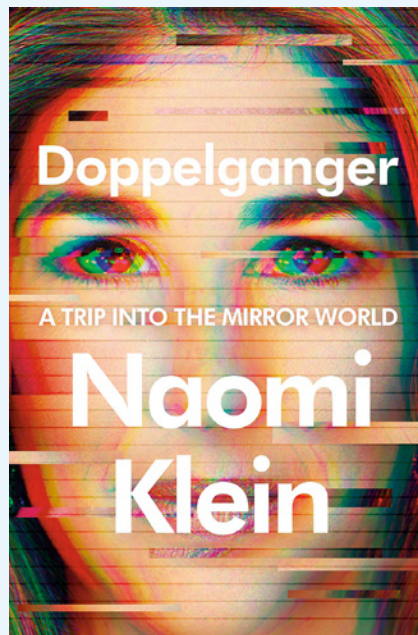
la réalité de la fiction, et, comme le soutient Riesman, qui a signé la biographie du célèbre promoteur de lutte Vince McMahon, les *fans* «peuvent devenir des obsédés délirants qui s’amusent à se disputer ou des cyniques complets qui s’empiffrent de sensations fortes, sans se soucier de la vérité». Riesman voit le trumpisme comme un dérivé *néokayfabe*, un monde de miroirs déformants dont il est impossible de se sortir. C’est cet univers de mensonges clinquants que *Doppelganger* observe avec circonspection.

Plutôt que de pointer en direction d’un seul coupable-ennemi dans cette confusion entre réalité et fantasme, Klein cherche à comprendre là où la gauche n’arrive pas à intervenir adéquatement dans ce contexte sociopolitique. Car le concept de *doppelganger* indique également tous les chemins non empruntés, les avenues non explorées, et, par conséquent, la manière dont il est possible pour quiconque de basculer de l’autre côté du miroir. Même Naomi Wolf était initialement une essayiste féministe réputée. (Klein l’avait d’ailleurs interviewée pour le journal étudiant de l’Université de Toronto!)

Cette réversibilité des identités politiques est l’occasion pour Klein de nous montrer leur précarité. Sinon, comment comprendre cette voisine que Klein tente de convaincre de voter NPD lors des élections fédérales de 2021, qui lui répond qu’après avoir été «orange» toute sa vie, elle a décidé de soutenir Maxime Bernier? Comment envisager le mouvement antivax sans reconnaître que la méfiance à l’égard des compagnies pharmaceutiques est légitime, et que le manque de transparence des gouvernements suscite la crainte? Que certains complots sont réels? Comment condamner les fantasmes de pureté de la droite—rejeeter l’autre, écarter la différence—sans interroger la tendance progressiste qui se réjouit de voir la parole de ses adversaires politiques censurée? Nos identités sont aussi composées de leur double réversible<sup>2</sup>. Mais ce qui distingue Klein de Wolf, c’est la volonté de la première

de schématiser les mécanismes du capitalisme et des croyances, plutôt que des complots.

*Doppelganger* marque à la fois une brisure et une continuité dans l’arc de l’œuvre de Klein. Rupture, je l’ai dit, sur le plan du style—digressif—et de la méthode, plus essayistique. En effet, *Doppelganger* n’adopte pas une démonstration aussi organisée que celle de ses



précédents ouvrages. Mais il contient aussi les clés de lecture de l’ensemble de la bibliographie de l’auteurice, notamment lorsqu’elle évoque «le calme comme résistance aux chocs».

Dans *The Shock Doctrine*, paru en 2007 dans la foulée de l’ouragan Katrina qui avait dévasté La Nouvelle-Orléans deux ans plus tôt, Klein s’est penchée sur la tendance qu’a le capitalisme moderne à tirer avantage des crises pour étendre son contrôle tout en mettant à mal (pour le dire poliment) les valeurs démocratiques. Elle soutient que chaque désastre, que ce soit le 11 septembre 2001, la chute de l’Empire soviétique ou le tsunami au Sri Lanka, est une occasion de privatiser les infrastructures publiques et d’implanter de radicales mesures d’austérité. Chaque

fois, l’histoire semble se répéter: le pouvoir en place profite de l’inertie et de la terreur de la population pour opérer des changements radicaux dans l’économie et favoriser l’enrichissement des grandes entreprises. Cette stratégie du choc, qui s’inspire des enseignements de Milton Friedman, prône une déréglementation absolue des marchés et une intervention minimale—idéalement nulle—de l’État dans l’économie.

Cet impérialisme économique avance main dans la main avec la répression (parfois sanglante) du droit syndical, des libertés individuelles et collectives, bref, de tout ce qui pourrait entraver la bonne marche du capitalisme. Le capitalisme du désastre ne se limite donc pas à une seule forme d’impérialisme: la destruction du tissu social est aussi, et Klein l’a montré éloquentement, un impérialisme *culturel*. En effet, l’invasion de l’Irak, menée sous des prétextes belliqueux et justifiée par la supposée volonté d’aider le peuple irakien à se reconstruire économiquement (alors que ce sont plutôt les allié-e-s de l’administration Bush qui se sont enrichi-e-s au passage), a révélé avant tout une volonté des Américain-e-s d’étendre leur influence culturelle. Détruire la culture, oblitérer les singularités locales pour reconstruire, sur de nouvelles bases, celles de l’impérialisme américain; faire subir à une population une série de chocs pour faire table rase du passé, pour que la mémoire culturelle n’entrave pas la liquidation de tout ce qui est public, de tout ce qui est lié à l’histoire et aux besoins des communautés. Cette stratégie révèle une volonté de puissance: ravager l’environnement, anéantir la culture, exécuter les opposant-e-s politiques, autant de pulsions profondément destructrices.

L’écrivain John Berger aurait confié à Klein que la lecture de *The Shock Doctrine* lui aurait amené du calme, plutôt que de la colère. C’est une des

L’écrivain John Berger aurait confié à Klein que la lecture de *The Shock Doctrine* lui aurait amené du calme, plutôt que de la colère. C’est une des

2. Le travail de Sarah Schulman est d’ailleurs utile pour aller plus loin dans cette réflexion, notamment *Conflict is Not Abuse* (2016) et *The Fantasy and Necessity of Solidarity* (2025).

continuités du travail de Klein que *Doppelganger* réaffirme avec force: le calme est une forme de résistance. Devant les chocs qui ébranlent les identités, devant les crises qui bouleversent nos schèmes de compréhension du monde, la fureur et la rage sont légitimes, mais ne permettent pas toujours d'établir des stratégies efficaces pour lutter. L'information ne doit pas mettre en état de choc; elle ne doit pas provoquer la stupeur. C'est d'ailleurs l'une des modalités du «monde miroir» que de bombarder d'informations confuses de telle manière que les spectateur-trice-s sont à la fois indigné-e-s et paralysé-e-s.

*Doppelganger* s'inscrit aussi dans l'œuvre de Klein en mesurant le rétrécissement de la liberté d'expression sous l'effet de l'action des entreprises. Déjà, dans *No Logo*, publié en 2000, l'autrice soumettait l'hypothèse d'un lien constitutif entre la privatisation du langage (le droit d'utiliser ou pas certaines images ou certains mots protégés par la propriété intellectuelle) et une privatisation plus large de l'espace public. Elle voyait là, à juste titre, un rétrécissement de la liberté d'expression, bien avant que ce débat ne déraile complètement. Si *No Logo* peut s'avérer utile pour recadrer celui-ci, c'est qu'il nous rappelle que la liberté d'expression n'est menacée ni par les *wokes* ni par les complotistes (même les plus extrêmes), mais bien par les formes de censures économique et juridique qui limitent les discours critiques; qu'il s'agisse de poursuites-bâillons, ou, tout simplement, d'une expropriation symbolique du langage et de notre capacité à en faire usage dans l'espace public.

Vingt-cinq ans plus tard, *Doppelganger* montre que la «déprivatisation» de l'internet est une condition nécessaire à la démocratie: les entreprises d'hier privatisaient l'espace public, les GAFAM d'aujourd'hui s'approprient les outils numériques et empêchent leur potentiel usage pour le bien commun. C'est une autre forme de détournement de la liberté d'expression. Et comme on le voit aux États-Unis, ce mélange de propriété privée des moyens de communication

**Le concept de *doppelganger* indique également tous les chemins non empruntés, les avenues non explorées, et, par conséquent, la manière dont il est possible pour quiconque de basculer de l'autre côté du miroir.**

et de technologies de surveillance est le terreau sur lequel pousse le fascisme.

*No Logo* s'intéressait à l'omniprésence de la publicité et du marketing, à l'uniformisation de la culture et aux mutations qu'elles provoquent dans le monde du travail. Plus les grandes entreprises investissent dans leur image de marque, moins elles ont de capitaux disponibles pour les infrastructures de production—Nike en est l'exemple paradigmatique. Ces entreprises sont graduellement délocalisées vers le Sud global, ce qui accentue le déséquilibre économique Nord-Sud, tout en appauvrissant les travailleur-euse-s manufacturier-ère-s de l'Amérique du Nord et de l'Europe. En termes marxistes: le marketing fétichise la marchandise pour mieux occulter ses conditions de production. En somme, avec cet ouvrage, Klein a rendu visible le coût réel de la nouvelle itération d'un capitalisme qui vend un style de vie plutôt que des objets de consommation.

*No Logo* ne résiste cependant pas parfaitement à l'épreuve du temps. L'accélération des changements climatiques nous rend nostalgiques d'une époque où la crainte de l'envahissement par la publicité était à ce point prégnante. Le consumérisme de 2025 fait bien davantage que creuser les inégalités sociales; il relève désormais d'une profonde pulsion de mort qui met en péril l'aventure humaine sur la Terre. De plus, Klein était loin de se douter en 1999 que l'ALÉNA serait relégué aux oubliettes de l'histoire, non par une vaste résistance anticapitaliste, comme elle l'exhortait alors, mais par un despote mal éclairé. L'histoire prend parfois des détours surprenants.

La critique de la mondialisation qu'offrait Klein était certainement novatrice pour le grand public auquel elle s'adressait. Le tour de force de cet ouvrage réside dans le télescopage qu'il propose entre les enjeux locaux (l'envahissement des campus par la publicité, la récupération de l'art par le *branding*) et internationaux (l'exploitation scandaleuse de travailleur-euse-s dans le Sud global). Klein montrait que le capitalisme avancé menace, certes, d'uniformiser la culture, mais plus encore, qu'il n'est possible qu'à condition de bafouer les droits et libertés des travailleur-euse-s délocalisé-e-s. Le monde miroir de *Doppelganger* confirme les pires craintes à l'égard de la mondialisation: le complotisme voyage partout sur terre à la vitesse de l'éclair, alors que les solidarités sont sans cesse fragilisées par des dynamiques globales. Une uniformisation dystopique, en quelque sorte.

Comme *The Shock Doctrine* et *No Logo*, *Doppelganger* réitère l'urgence de s'organiser et l'importance de la stratégie. Devant l'imminence des bouleversements liés à la crise climatique et la montée du fascisme, les changements sociaux doivent venir de la base, d'une organisation militante. C'est d'ailleurs un apport net de la pensée de Klein que de ne pas mettre dos à dos les «grandes causes» et les luttes liées à des enjeux identitaires locaux. La tension entre l'échelle locale et l'internationalisme contemporain est une préoccupation constante pour elle, tout comme elle l'est pour de nombreux-ses penseur-euse-s anticapitalistes comme

Pierre Dardot, Christian Laval, Kristin Ross, ou encore Erik Olin Wright. Comment penser l'organisation politique, comment orchestrer des solidarités au-delà des frontières nationales ?

Cette tension irrigue la forme même de toute son œuvre, qui alterne entre exemples internationaux et canadiens. *Doppelganger*, par exemple, s'attarde au vortex mondial du «diagonalisme», cette nouvelle coalition de droite populiste où le nouvel âge rencontre l'antivax, et où la méfiance envers le pouvoir autorise le racisme et l'eugénisme. Mais le livre s'ancre également dans l'histoire coloniale du Canada et dans sa vie politique contemporaine. Il cartographie le capitalisme jusque dans les dimensions les plus locales, voire dans les recoins les plus intimes de l'existence de Klein.

**Le trumpisme est une version extrême de la stratégie du choc. Il faut, face à ce spectacle disgracieux et inquiétant, savoir en quelque sorte jouer avec le temps.**

*Doppelganger* est une puissante figuration des résultats de la destruction de la sphère publique organisée par le néolibéralisme. Ce n'est pas un hasard si Klein a prêté l'oreille aux délires circulant sur les plateformes, aux formes de surveillance qu'elles renforcent, au rétrécissement de la liberté d'expression qu'elles engendrent. Ces phénomènes sapent la puissance d'agir des citoyen·ne·s, d'où l'urgence—et c'est bien le fil continu du travail de Klein—d'une mobilisation «large», faite de nouvelles solidarités.

Avec *Doppelganger*, Klein ne joue pas le jeu des supposé·e·s «conservateur·trice·s de gauche» qui déplorent la fragmentation des luttes progressistes. Son argument est plus habile, et surtout, plus

stratégique. Elle plaide plutôt pour un *détachement de soi* afin de créer des mouvements politiques efficaces : «il est temps de mettre nos douleurs personnelles et nos individualités de côté, de s'ouvrir à tous les types de liens et de parentés possibles, et de tendre la main à tous ceux qui partagent avec nous le désir de combattre les forces d'annihilation et d'extermination et leurs fantasmes de pureté et de perfection».

Il s'agit, dit-elle, d'«émousser les arêtes de nos identités, aussi justifiées puissent être ces défenses», afin d'atteindre une forme d'universalisme. Pas un universalisme abstrait qui fait fi des différences au nom de la conservation d'un monde ancien, mais plutôt une union devant les nouvelles oligarchies (une forme de populisme vert, qui n'est pas sans rappeler le travail de Bernie Sanders et d'Alexandria Ocasio-Cortez aux États-Unis). Et pour cela, il est nécessaire de rester attaché·e·s à «nos expériences et nos dettes historiques», tout en travaillant à construire de nouvelles structures plus justes. Le déni de la réalité du «monde miroir» est aussi celui de la plasticité des identités, mais plus encore, de la mutabilité du monde. Les systèmes actuels, ceux qui ne font qu'engendrer de la destruction, sont eux aussi réversibles, comme les identités.

Si Klein nous lègue déjà quelque chose, c'est une politique du temps fondée sur l'urgence et la patience, pour reprendre les mots de l'écrivain belge Jean-Philippe Toussaint. Le trumpisme est une version extrême de la stratégie du choc : chaque jour, les mesures absurdes se multiplient et nous sidèrent, telle une Méduse clownesque. Il faut, face à ce spectacle disgracieux et inquiétant, savoir en quelque sorte jouer avec le temps. Le calme s'impose. Et ce calme est, d'une certaine manière, imposé par le rythme même des livres de Klein, extrêmement longs et richement étayés, comme de patients exercices de lucidité, loin de la précipitation de certains essais qui ne s'autorisent ni le développement ni la digression.

L'œuvre de Klein est toute entière traversée de configurations temporelles

complexes. Dans l'introduction de *The Shock Doctrine*, intitulée en français «Éloge de la table rase. Trois décennies à défaire et à refaire le monde», elle cite en exergue la Genèse : «La terre se pervertit au regard de Dieu et elle se remplit de violence. Dieu vit la terre : elle était pervertie, car toute chair avait une conduite perverse sur la terre. Dieu dit à Noé : La fin de toute chair est arrivée, je l'ai décidée, car la terre est pleine de violence à cause des hommes et je vais les faire disparaître de la terre.» Klein en appelle, dans plusieurs interventions publiques, à «un exode du sionisme», mobilisant un autre récit biblique, celui de la sortie du peuple hébreu d'Égypte, pour invoquer la fin d'une autre forme de colonialisme. L'impérialisme néolibéral, le colonialisme, l'extractivisme, le complotisme : autant d'idéologies qui se nourrissent d'une cosmologie de la destruction et du commencement, de l'exploitation infinie du sol et des êtres. On trouve chez Klein une véritable vision du futur, le désir de nommer des utopies concrètes, des projets de société qui s'appuient sur la mémoire militante et culturelle que le capitalisme cherche à détruire avec autant de vigueur que les écosystèmes.

Klein conclut *Doppelganger* sur un fantasme de reconstruction : «Le vertige nous envahit quand le monde que nous pensions connaître ne tient plus. Celui que nous connaissons s'effondre. Ça n'a pas d'importance. C'était un édifice qui ne tenait que par le déni et le désaveu, le refus de voir et de savoir, les miroirs et les ombres. Il devait s'effondrer. Maintenant, dans les décombres, nous pouvons bâtir quelque chose de plus fiable, de plus digne de notre confiance, de plus apte à supporter les chocs à venir.» Et pour bâtir ce nouveau monde, il faudra urgemment user de patience. ●

---

Julien Lefort-Favreau est professeur de littérature et d'études culturelles au Département d'études françaises de l'Université Queen's. Son essai «Crises dans les universités ontariennes» est paru dans *Nouveau Projet* 27.

# De la tension de l'information retenue

CLARA CHAMPAGNE

Comment les archives de Joan Didion changent-elles  
les histoires que nous nous sommes racontées à son sujet ?

## Considéré dans ce texte

*Notes to John*, par Joan Didion (Knopf, 2025)

Les *Joan Didion and John Gregory Dunne papers* à la New York Public Library

## Ainsi que

Le piège du « je ». La publication posthume. La préférence  
pour les grands traits. Le dévoilement et le contrôle.

**■ AU DÉBUT DE L'UNE** de ses œuvres les plus célèbres, *The White Album* (1979), Joan Didion inclut un extrait d'une évaluation psychiatrique dont elle a fait l'objet au cours de l'été 1968. Dans le même livre, elle confesse qu'elle est allée à Hawaï avec son mari « au lieu d'obtenir un divorce ». Didion écrit qu'elle se divulgue ainsi : « [...] non pas comme révélation gratuite, mais parce que je veux que vous sachiez, en me lisant, précisément qui je suis, où je suis, et que j'ai en tête ».

Ces passages contiennent exactement ce qui rend la lecture de Didion à la fois passionnante et déroutante : l'idée

que son écriture nous permet de saisir précisément qui elle est. Ainsi, nous, ses fidèles *fans*, avons la vive impression de la connaître. Nous savons, par exemple, qu'elle était une « fille native » de Sacramento, en Californie, une descendante de pionniers du 19<sup>e</sup> siècle qui ont voyagé vers l'Ouest avec la célèbre expédition Donner. Nous savons qu'elle a rédigé sa première histoire à l'âge de cinq ans et qu'elle a appris à écrire en tapant à la dactylo des passages d'œuvres de Hemingway. Qu'elle commençait ses journées avec un Coca-Cola et des amandes salées. Qu'elle dégageait une certaine aura californienne,

immortalisée par les photographies de Julian Wasser où elle pose devant sa Corvette Stingray jaune banane, cigarette à la main. Qu'elle gardait une liste de choses à apporter pour chaque voyage de travail, qui incluait du bourbon et une jetée en mohair. Qu'elle recevait aisément des dizaines d'amis célèbres et qu'elle utilisait des cocottes en fonte orange. Qu'elle a vécu en Californie, puis à New York, avec son mari et collègue, John Gregory Dunne, dont la mort en 2003 a été (tragiquement, impensablement) suivie de celle de leur fille

<sup>1</sup> Toutes les traductions sont de l'autrice.

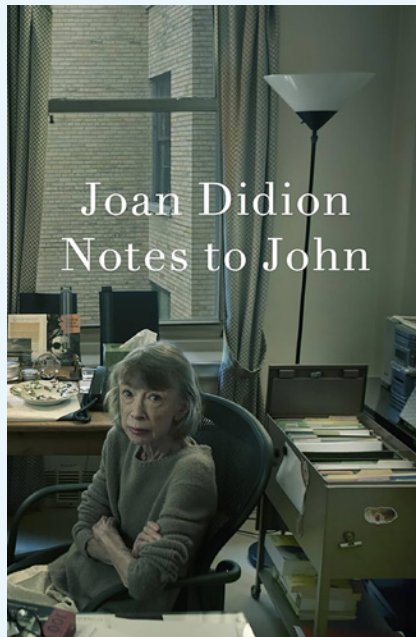
adoptive, Quintana Roo. Nous savons qu'elle craignait les serpents.

En tant que figure de proue du Nouveau journalisme des années 1960, on se souvient de Didion la journaliste pour son approche subjectiviste totalement assumée, sa perspective et sa voix si claires. Avant le Nouveau journalisme, il était rare, en lettres américaines, que le «je» du narrateur corresponde à la personne de l'écrivain, mis à part dans la poésie confessionnelle du milieu du 20<sup>e</sup> siècle (Anne Sexton, Sylvia Plath, Robert Lowell) et, quelques années plus tard, dans la poésie de la New York School (Frank O'Hara, Kenneth Koch, John Ashbery). Ce qu'avaient en commun tous ces mouvements, c'était cette idée—puissante, déroutante, controversée—de reconnaître la présence inéluctable de l'auteur dans son texte et la frontière poreuse entre la vie et l'écriture.

Didion semble se dévoiler à ses lecteurs dans un esprit de transparence et de générosité totales, mais elle leur cède peu. Des déclarations qui choquent par leur caractère intime sont en fait creuses. Que savons-nous vraiment, si nous apprenons qu'elle a fait l'objet d'une évaluation psychiatrique, mais ignorons toutes les causes, les circonstances et les répercussions de cet événement? L'œuvre de Didion est animée par cette tension entre le dévoilement de soi et le contrôle—une stratégie narrative délibérée, qu'elle a d'ailleurs empruntée à Hemingway et qu'elle était dans «*Last Words*», son essai sur lui: «Le pouvoir du paragraphe qui offre l'illusion mais non le fait de la spécificité découle précisément de ce type d'omission délibérée, de la tension de l'information retenue.» Son «je» est un piège: il nous séduit en nous faisant penser qu'il est la porte d'entrée vers son intériorité, mais la vraie Joan Didion, celle qui a soigneusement créé la narratrice que nous aimons tant, reste insaisissable.

Le rapport psychiatrique de 1968 n'est pas dans l'une des 336 boîtes de la

collection d'archives de Didion et Dunne à la New York Public Library, que les chercheurs peuvent consulter depuis le 26 mars 2025. Mais des dizaines de milliers d'autres artefacts y sont: de son certificat de naissance au programme de son service funéraire, en passant par ses agendas, lettres, photos de famille, documents financiers, coupures de presse et dossiers de travail, les archives de Didion sont le dépôt des innombrables traces qu'a laissées sa vie.



Certaines de ses notes privées ont été publiées en avril sous le titre *Notes to John*. Ce recueil est de nature particulièrement intime: il contient des missives qu'elle a adressées à son mari lorsqu'elle était en psychothérapie, au début des années 2000. Elle voulait notamment gérer son anxiété face à l'état de leur fille, qui souffrait d'alcoolisme et de troubles de santé mentale, une situation que l'écrivaine a soigneusement évité de détailler dans ses livres autobiographiques *The Year of Magical Thinking* et *Blue Nights*. Avec *Notes to John*, on découvre plusieurs éléments choquants de la vie de Didion. On apprend par exemple que son amoureux de 1957 à 1963, Noel E. Parmentel Jr., était violent avec elle. On apprend qu'à différents moments de sa vie, elle a

réalisé qu'elle n'appréciait pas particulièrement sa fille. On apprend qu'elle a eu un cancer dans les années 1990, un secret qu'elle n'a partagé qu'avec son mari pendant cinq ans.

La décision de ses fiduciaires (son agente littéraire, Lynn Nesbit, et les éditrices Shelley Wanger et Sharon DeLano) de publier ces notes dans l'état dans lequel elles les ont trouvées a été accueillie avec un mélange de fébrilité et d'inconfort de la part de ses lecteurs et de ses proches—dont certains, comme son neveu Griffin Dunne, ignoraient l'existence de ce projet de livre. En entrevue pour le *New York Times*, elles ont justifié leur choix en soutenant que l'ouvrage permettrait de mieux connaître Didion, qui aurait souvent été incomprise et «tellement plus vulnérable» que ce que pensent plusieurs.

L'objectif est louable. Mais cette décision demeure pour le moins étrange, lorsque l'on connaît l'opinion de Didion sur la publication posthume. Dans «*Last Words*», elle a dénoncé la parution de livres inachevés de Hemingway, qu'elle voyait comme la «création systématique d'un produit commercialisable, d'un ensemble séparé d'œuvres qui sont différentes dans leur nature et qui tendent en fait à obscurcir l'ensemble des œuvres publiées par Hemingway de son vivant». Dans une lettre de novembre 1998, Didion a dit à un ami que l'essai «s'était pratiquement écrit par lui-même» tellement elle était indignée par la situation. Ses notes révèlent qu'elle souhaitait explorer un certain aspect de la publication posthume: «Le sentiment que l'un considère l'autre comme une mine à exploiter, une banque illimitée d'histoires à transformer en émissions de télévision, etc., etc. tk tk tk<sup>2</sup>.»

La parution de *Notes to John* suscite la controverse, mais elle n'est que la dimension publique d'un déversement

<sup>2</sup> En anglais, «tk» est une marque d'édition signifiant «to come» et signale donc un trou à remplir dans le texte.

intime plus large qui a lieu avec l'ouverture des archives de Didion. Tout à coup, les histoires qu'on se répète sur celle qui a si habilement tissé le narratif officiel de sa vie s'effiloquent.

Il y a un paradoxe dans ces archives : elles représentent une perte de contrôle pour Didion, mais confirment justement l'importance qu'elle accordait à celui-ci. Des lettres envoyées par son père à sa mère à l'été 1941, lorsque Didion avait six ans, mentionnent que la jeune Joan «essaie si fort de cacher ses sentiments» et «déteste montrer ses faiblesses». Trente ans plus tard, pratiquement tous les contrats d'édition standards, y compris pour des articles de magazine, étaient modifiés afin de lui octroyer un droit de veto sur le contenu et le format de ses textes. Lorsqu'elle a été invitée à enseigner à Berkeley en 1975, elle a proposé de mener un séminaire sur «la compulsion d'ordonner l'expérience en tant que facteur déterminant» de la vie de l'écrivain. En conversation avec le romancier Richard Stern dans les années 1980, elle a déclaré que le contrôle était «très important» pour elle. Roger MacKinnon, le psychiatre de *Notes to John*, abondait dans le même sens : «C'est la chose que vous avez le plus peur de perdre. Vous ne comprenez pas comment vivre sans contrôle.»

**Didion semble se dévoiler à ses lecteurs dans un esprit de transparence et de générosité totales, mais elle leur cède peu.**

Sans surprise, ce besoin a moulé les relations—souvent compliquées—entre Didion et ceux qui l'aidaient à publier. On en trouve un exemple dans une lettre du 19 mai 1970 à ses éditeurs chez *Life* détaillant avec ferveur ses objections à leur travail d'édition : «Il m'a fallu beaucoup de temps pour trouver un style qui

exprime précisément ce que je veux dire et, parce que ce que je dis est important pour moi, le style l'est aussi. Le style dépend entièrement de l'utilisation d'un mot plutôt qu'un autre, du rythme des phrases et de la ponctuation particulière qui indique ce rythme.» Une posture réitérée plus succinctement 35 ans plus tard, dans une lettre à une autre éditrice : «Je ne me fais pas réécrire. Publiez-le comme je l'ai écrit ou ne le publiez pas.»

Didion et Dunne étaient bien conscients que leur vie privée pourrait être rendue publique par l'ouverture d'une telle collection. Dès janvier 1970, la bibliothèque Bancroft de l'Université de Californie à Berkeley, l'alma mater de Didion, tentait d'établir une entente avec eux pour acquérir leurs archives, et dans une lettre du 19 septembre 1984 envoyée par Dunne à leur fille, il disait craindre le jour où une lettre qu'il avait écrite à sa femme 20 ans plus tôt, dans laquelle il confiait s'ennuyer de lui faire l'amour, «se retrouvera dans l'une de ces bibliothèques universitaires qui demandent toujours à maman et à moi notre correspondance». (La lettre en question est dans la boîte 243, chemise 9.)

Il faut se rendre à l'évidence : l'existence même de ces archives, c'est-à-dire le fait que Didion ne les ait pas détruites, suggère qu'elle acceptait que ce déferlement de révélations intimes ait lieu. Faut-il en déduire qu'elle vivait bien pour autant avec cette perte de contrôle ? Qu'elle acceptait qu'on connaisse toutes les dates de ses traitements en fertilité et en oncologie, qu'on apprenne que son père lui envoyait des lettres évoquant ses idées suicidaires alors qu'elle n'avait que 21 ans, qu'elle n'aimait pas que Quintana l'appelle «*Mom*», qu'elle a contribué à la campagne de George W. Bush, qu'elle considérait qu'elle mentait constamment, «si la définition de mentir inclut les petits mensonges, les mensonges sociaux, les mensonges destinés à faciliter une situation ou à faire en sorte que quelqu'un se sente mieux»; acceptait, aussi, qu'on sache qu'un soir de 1971, sur le boulevard San Vicente à Los Angeles, celui

qu'elle décrivait comme son «protecteur», John, l'a frappée ?

Pour qui connaît la biographie de Didion, un trou se profile dans ce bilan torrentiel de sa vie. Parmentel était son premier grand amour, son mentor, son ami pendant 20 ans, la personne qu'elle décrit, dans son essai de 1967 «*Goodbye to All That*», comme étant «plus proche [d'elle] que n'importe quelle autre», un homme à qui elle a dédié un livre et avec qui elle a certainement échangé des dizaines ou des centaines de fois. Pourtant, dans sa collection de milliers de lettres, il n'y a de lui qu'un vieux télégramme et une coupure de presse. On sait que leur amitié s'est terminée lorsque Parmentel, outré que Didion se soit inspirée de lui pour le personnage charmant mais cruel de Warren Bogart dans *A Book of Common Prayer*, a intenté une poursuite contre son ancienne protégée. Il est toutefois impossible de comprendre exactement pourquoi seul Parmentel semble avoir été effacé—ou protégé—du bilan, qui inclut pourtant plusieurs autres antagonistes, plusieurs autres poursuites, plusieurs autres vérités compliquées. Cachée parmi ses centaines de notes de cuisine, quelque part entre sa recette de gombo et un brouillon d'essai inachevé, il y a une note de John : «Non—tu n'as pas appris à cuisiner par toi-même en 1964-65, c'est Noel qui t'a appris à cuisiner. Ne lui enlève pas ça aussi.»

La Didion des archives est contrôlante, oui, mais elle est aussi brillante, méticuleuse, inspirée, attentionnée, dévouée à sa famille, capable d'entretenir des correspondances soutenues avec des dizaines d'amis. Elle encourage l'écriture de ses contemporains, essaie sans succès de coudre un manteau, collectionne des coupures de presse portant sur ses amies d'enfance, veille à donner les médicaments requis à son bouvier des Flandres, remet en question son idéologie politique, organise, comme toute mère, les détails du quotidien familial. Elle a l'esprit vif et le mot juste, et elle est drôle : en voyage au Québec en 1955, sur du papier portant l'entête du Château Frontenac, elle

raconte à sa mère qu'elle est peu impressionnée par les « collines » de notre forêt boréale : « pas ce que j'appellerais à couper le souffle ». Elle aime l'autodérision : une photo d'elle donne l'impression « qu'il s'agit d'une mariée qui n'est plus tout à fait dans la fleur de l'âge », blague-t-elle dans une lettre de 1967. Elle est anxieuse. Elle est complexe. Pourquoi cela surprend-il autant ?

Il y a un autre passage célèbre dans *The White Album*, celui que ses lecteurs connaissent par cœur : « Nous nous racontons des histoires afin de vivre. » Dans cette phrase, Didion ne célèbre pas le pouvoir des histoires ; elle le dénonce. Elle le fera plusieurs autres fois, notamment en 1991, dans « *Sentimental Journeys* », un essai qui critique la « préférence pour les grands traits, pour la déformation et l'aplatissement des caractères ». De son premier à son dernier livre, sans exception, Didion a exploré nos illusions, notre sentimentalisme incessant, la façon dont notre soif pour des récits simples pervertit notre compréhension du monde et des autres.

**De son premier à son dernier livre, Didion a exploré nos illusions, notre sentimentalisme incessant, la façon dont notre soif pour des récits simples pervertit notre compréhension du monde et des autres.**

Didion devait savoir que les écrivains, comme figures publiques, n'y échappent pas, que leurs caractères sont aussi aplatis, qu'ils deviennent, comme Hemingway, des mines à exploiter, des banques illimitées d'histoires à transformer. Acceptait-elle qu'en écrivant sur elle-même, elle jouait le jeu, cédait au sentimentalisme, nourrissait le personnage de Joan Didion, cette figure qui n'était pas exactement elle ?

Alors que Quintana rédigeait un essai à l'université, dans les années 1980, elle a demandé conseil à sa mère, qui a consigné la conversation dans ses dossiers :

« J'essaie de lui expliquer que raconter le récit d'une vie lui donne nécessairement une forme qu'elle ne possède pas intrinsèquement, que ça la falsifie. J'essaie de lui expliquer que c'est un fait de l'écriture et que nous l'acceptons tous. » Mais le doute s'infiltré, comme il le fait si souvent dans l'œuvre de Didion. Ce « fait de l'écriture », note-t-elle, « je ne suis plus sûre de l'accepter. » ●

Clara Champagne est rédactrice en chef adjointe de *Nouveau Projet*. Elle rédige une thèse de doctorat sur le journalisme littéraire de Joan Didion.

41e

3 — 12.10.2025

**Festival**  
3 — 12.10.2025  
**international**  
**de la poésie**  
3 — 12.10.2025  
**de Trois-**  
**Rivières**  
3 — 12.10.2025

FIPTR.COM

3 — 12.10.2025

# NOS RECOMMANDATIONS

Une sélection de critiques culturelles parues sur notre site web au cours des derniers mois.

Nos articles numériques sont réservés aux membres.  
Abonnez-vous pour en profiter! [atelier10.ca/abonnements](http://atelier10.ca/abonnements)

## LIVRES

### **Uncommon People: Britpop and Beyond in 20 Songs** Miranda Sawyer

(John Murray Press)

J'ai découvert Blur et Miranda Sawyer à peu près en même temps, en 1991. J'avais 18 ans. Le groupe avait lancé son premier album, tandis que la jeune journaliste écrivait dans les magazines britanniques auxquels je m'abreuvais. L'un comme l'autre ont marqué mes années 1990: le premier avec sa musique, les paroles de ses chansons, son look, son arrogance joyeuse; la seconde avec ses articles que je lisais et relisais, essayant d'absorber leur cadence et leur structure pour arriver à en écrire des semblables. En 1999, Sawyer a publié dans l'*Observer* un long portrait du groupe—le prétexte était le lancement de l'album *13*, marqué par la rupture entre le chanteur Damon Albarn et Justine Frischmann (de Suede puis Elastica), mais aussi par l'imminence de celle entre Albarn et le guitariste Graham Coxon. J'ai lu le texte étendu sur l'herbe d'un parc londonien, par un jour radieux de printemps—plus tard je comprendrais que mes années 1990 s'étaient terminées autour de ce moment, mais je ne le savais pas encore. On perçoit rarement la fin des époques, sur le coup.

Dans *Uncommon People*, Miranda Sawyer s'attarde à 20 chansons marquantes de la scène britannique des années 1990: leurs artistes, leurs créations, leurs conséquences. L'étiquette britpop était douteuse à l'époque (jamais aucun groupe ne s'en est réclamé—Frischmann racontera plus tard avoir lu le terme pour la première fois dans le *NME* et avoir ressenti «*this horrible feeling that it was gonna catch on*»), et elle l'est encore aujourd'hui, comme Sawyer est la première à le reconnaître. De toute façon, ce qui reste, ce sont des chansons, pas des inventions journalistiques ou des rivalités tribales, et *Uncommon People* nous offre une plongée dans plusieurs des perles pop de cette période: de «*Girls and Boys*» des susmentionnés Blur à «*Setting Sun*» des Chemical Brothers, en passant par des pièces de Suede, Elastica, The Verve et autres artistes marquants—incluant bien sûr le «*Common People*» de Pulp, qui a inspiré le titre du livre.

Ces 20 textes en disent beaucoup sur la musique qui a façonné cette décennie. Mais ce qu'on en retient peut-être surtout, c'est la plongée douce-amère dans ce que c'était que d'avoir 20 ans durant les années 1990 (et un peu n'importe

quand, sans doute): la soif d'expériences et de substances psychoactives, l'obsession pour les *bands* et les subtilités vestimentaires, l'amour et ses aléas, le sexe, l'ambition, la musique qui semble plus importante que tout.

À la toute fin de la décennie, en juin 1999, deux amis âgés eux aussi de 20 ans lanceront une plateforme numérique de partage de fichiers. Napster et les changements de mœurs qu'il provoquera allaient donner à l'industrie musicale un dur coup qui, s'il ne s'est pas tout à fait avéré mortel, l'a transformée de manière fondamentale. Les choses ne seraient plus jamais les mêmes par la suite. Mais bien sûr nous ne le savions pas encore, à l'époque. - NL

### **La blancheur aveuglante**

Deni Ellis Bécharde (Écosociété)

C'est à un exercice périlleux que se prête Deni Ellis Bécharde dans cet essai: celui de nommer le racisme que les adultes ont tenté de semer en lui, dans son cœur d'enfant, quelque part dans le fin fond de la Virginie des années 1980. Lire cet ouvrage, en tant que personne blanche, c'est être confrontée aux faux pas blessants, mais répétés à outrance, sans penser à mal. C'est se dire, finalement,

qu'il y a encore des progrès à faire—collectivement, certes, mais aussi sur le plan individuel. C'est pour des idées comme celles-là, différentes et déstabilisantes, que les livres existent. – CG

### Marie comme toi

Marie-Ève Comtois (Le Quartanier)

On entre dans le quotidien de Marie à petits pas, sans se méfier: un poste d'agente administrative au CHUM, la pandémie qui court dans les corridors, un appartement en haut d'une tour où l'attend un chat gris et doux. Puis, au fil des pages, se fauflent l'isolement, les hommes à qui on ne peut pas se fier, les angoisses et l'alcool. Mais la vie de Marie n'est pas étroite. Dans les belles phrases nettes de ce récit en vers, d'une fraîcheur triste qui pince et apaise en même temps, sans cesse elle cherche des bouts de lumière. Candides et bouleversants. – AP

### Hexa

Gabrielle Filteau-Chiba (XYZ)

Le Québec, dans un futur pas si lointain, s'est transformé en une société dystopique ultracontrôlante, qui, au motif de protéger la vie et la sécurité des quelques dernier-ère-s citoyen-ne-s, est désormais dirigée par un État totalitaire omniprésent. Conséquence des excès des générations précédentes, la vie a peu à peu disparu de la surface de la Terre: les anciennes forêts ne sont que brulis, les femmes qui peuvent encore enfanter sont rares. Mais Sandrine est l'une d'elles, et trouvera bientôt le moyen de prendre le bois pour rejoindre une communauté de planteuses d'arbres clandestines. De cette sororité naitront le goût de la liberté, de la révolte, et le

désir de tout risquer pour celui et celle qu'elle aime. – MB

### Patronyme

Vanessa Springora (Grasset)

Alors qu'elle se rend sur le plateau d'une émission littéraire pour parler de son mégasuccès *Le consentement* (œuvre coup de poing dans laquelle elle dénonce les abus répétés de Gabriel Matzneff alors qu'elle était mineure), Vanessa Springora reçoit un appel de la police lui apprenant que son père vient de mourir. En vidant l'appartement de ce dernier, elle tombe sur des photos de son grand-père arborant des signes nazis. S'ensuit une quête obsessionnelle pour découvrir ses origines, les secrets que porte son nom. Malgré quelques longueurs, ce récit confirme le grand talent d'écrivaine de Springora avec une exploration de l'un des pans les plus sombres de l'histoire. – MAS

### Fausse

Blanche Gionet-Lavigne

(L'instant même)

Qu'est-ce que l'art et qu'est-ce qu'un-e artiste? Voilà d'immenses questions auxquelles s'attaque l'autrice-héroïne, avec une heureuse humilité, tout au long de cette pièce de théâtre documentaire. Ce spectacle épouse la forme trépidante d'une enquête autour d'un tableau dont elle a hérité, concernant sa provenance, son authenticité... et sa valeur. Nourrie tant dans ses investigations que dans ses réflexions par divers-es intervenant-e-s, de sa belle-sœur professeure au collégial à l'ancien détective et désormais expert en la matière Alain Lacoursière, Blanche Gionet-Lavigne marie admirablement—malgré un épilogue un peu

lourd—humour, candeur et mise en abyme métadiscursive à un suspense mené dans les règles de l'art. – SP

### Jusqu'à la corde

Marc Ribot (Lenka lente)

*Jusqu'à la corde* part dans tous les sens. Dans une critique conventionnelle, cette remarque annoncerait un reproche. Mais la trajectoire de Marc Ribot est à l'image de ce livre: imprévisible, campée à gauche, empreinte de free jazz et de liberté. Son itinéraire, après tout, est celui d'un adolescent de Newark qui a appris la guitare avec Frantz Casseus, père de la guitare classique haïtienne, avant de signer certaines des pistes les plus iconiques du répertoire de Tom Waits. Cela, sans oublier ses collaborations avec—entre autres—John Zorn, les Lounge Lizards, Caetano Veloso, McCoy Tyner, Norah Jones, les Black Keys et Alain Bashung. Dans ce recueil, où l'on perçoit ponctuellement l'effort de la traduction, les meilleurs textes rendent hommage à d'autres artistes (le regretté Robert Quine en tête). À son clavier d'ordinateur, Ribot s'affaire à la même chose que derrière une guitare: proposer une impression du monde affûtée et parfois saturée d'*overdrive*. – RE

### Tiens ta langue

Matthew Tétreault (La Peuplade)

Richard est un Métis du Manitoba, il habite Sainte-Anne-des-Chênes et gagne sa vie en vidant des fosses septiques. On tombe sur lui un lendemain de veille où, après avoir mal dormi dans son camion, il apprend que son grand-oncle Alfred est entré d'urgence à l'hôpital. S'ensuit un roman sinueux et vif qui voit Richard négocier un présent embrouillé tout en



revisitant l'histoire de sa famille, pleine de mythologies faites maison et de violences coloniales. – AP

**Un roman au four**

**Marie-Sissi Labrèche** (Leméac)

J'ai eu, en lisant ce livre très médiatisé (à fort juste titre), l'impression que l'auteur avait su mettre de l'ordre dans le chaos du quotidien, dans ces pensées qui s'entremêlent et s'entrechoquent à n'en plus finir. Le hamster tourne, dans la tête de Marie-Sissi, à une vitesse folle, mais elle parvient à dompter la bête à grands coups de phrases longues, essoufflantes et virtuoses. En osant écrire ces choses que tout le monde se refuse à dire tout haut, elle nous ramène à nos parts d'ombre. – CG

**Merveilleux**

**Cookie Kalkair** (Steinkis)

À la suite d'un accident vasculaire cérébral, le père de l'auteur est frappé d'aphasie. Il est désormais presque incapable de lire, d'écrire et surtout de parler. Les phrases pourtant complètes et sensées qui se forment dans sa tête ne sont plus traduites que par une poignée de mots, les seuls à sa disposition. Alors que la vie les a depuis longtemps éloignés, Cookie décide d'accompagner son père dans sa rémission et sa réadaptation, et, étrangement, il saura faire de ce drame le début d'une nouvelle histoire de famille recomposée. Ce huitième album du prolifique bédéiste révèle son talent impressionnant pour jouer avec les plans, les regards, le rythme, au service d'un récit profondément humain et touchant. Simplement merveilleux. – MB

**When the Going Was Good**

**Graydon Carter avec James Fox**

(Penguin)

Lorsque l'Ontarien Graydon Carter a pris les rênes de *Vanity Fair*, en 1992, le monde du magazine traversait une belle époque où les salaires annuels atteignaient les six (ou sept) chiffres, les allocations de dépenses ne s'épuisaient vraisemblablement jamais et tout laissait croire en la solidité du modèle d'affaires des médias, qui reposait sur les poches profondes des annonceurs. En tant que rédacteur en chef, il a côtoyé les élites de Hollywood, Wall Street, Silicon Valley et Buckingham Palace et mené ce magazine (fondé en 1913) à travers la crise économique de 2008 et jusqu'à l'ère numérique. C'est, nul besoin de le dire, un parcours assez singulier, qui justifie largement l'exercice de l'autobiographie. Celle de Carter a au minimum une valeur historique pour sa description des dessous d'une industrie qui ne sera peut-être plus jamais pareille. Mais il est à son plus fascinant avant et après ses années à *Vanity Fair*, lorsqu'il était d'abord journaliste chez *Time* et *Life* et ensuite fondateur de *Spy*, un magazine satirique se moquant de la classe ultrariche qu'il allait bientôt rejoindre. En 2019, Carter a cofondé Air Mail, une infolettre hebdomadaire qui a anticipé le boom de Substack. C'est la leçon la plus importante de son livre : quelle que soit l'époque, il y a moyen de mettre en œuvre des projets intéressants qui sont le reflet et le catalyseur du monde qu'on habite et de celui qu'on veut—pour autant qu'on soit assez visionnaire. – CC

**Cher journal; une mutation**

**Pénélope Deraïche-Dallaire**

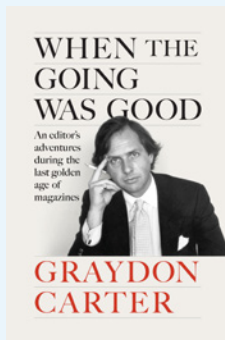
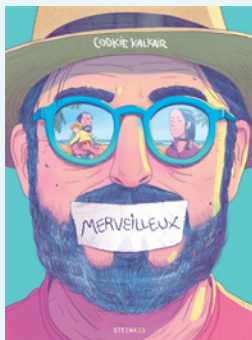
(Hurlantes éditrices)

Telle une Mrs. Dalloway contemporaine, la narratrice de cette autofiction nous entraîne dans le labyrinthe de sa psyché, où se bousculent émotions, réflexions, sensations et pulsions. La jeune femme tente d'échapper aux implacables dictats sociaux, mais cela ne se fait pas sans heurts ni déconvenues. Son retour à la terre, par exemple, s'avère moins idyllique qu'elle l'escomptait. Écrite en fragments empreints d'élan, de contradictions et de peurs (des agressions et des féminicides, notamment), cette œuvre est de celles que l'on revisite, chaque lecture permettant de prêter plus de sens aux mots... et peut-être aussi, un peu, à l'existence humaine. – SP

**La mère des larves**

**Maude Jarry** (Ta Mère)

J'ai appris à 17 ans que j'avais un kyste ovarien de la grosseur d'un ballon de football; le premier roman de Maude Jarry était donc fait pour me rentrer dedans de façon viscérale. Sarah, la trentaine, navigue entre un système de santé qui ne reconnaît pas ses douleurs et un entourage qui accueille mal sa décision de ne pas avoir d'enfant. Que les petites natures soient prévenues : ici, les parasites s'infiltrent, les larves se font un nid. Mais les créatures qui assaillent le corps offrent aussi des cadeaux insoupçonnés—autant d'occasions de solidarité et de reprise de contrôle sur sa santé reproductive. Caustique, vif, le livre brasse autant qu'il guérit. – AP



## MUSIQUE

**Basia's Palace****Basia Bulat** (Secret City Records)

Presque 18 ans jour pour jour après le lancement de son premier disque, la lumineuse musicienne Basia Bulat vient de livrer son septième disque de chansons originales—*The Garden* reprenait en 2022 de ses morceaux en version orchestre à cordes. Ontarienne de naissance et maintenant Montréalaise endurcie, Bulat nous fait entrer dans son palais intime, à la fois solide et fragile. On sent ici et là les bienfaits qui viennent avec le fait de prendre de l'âge et d'avoir une famille. Bulat trace donc une ligne vers le futur pour ses enfants, mais regarde aussi derrière en évoquant son héritage polonais sur «Disco Polo». Celle qui nous a fait découvrir l'auto-harpe s'éloigne du folk «guitaristique» et mélange des boîtes à rythmes dansants et des envolées de violons—arrangées par Drew Jurecka (Jill Barber). La musicienne, qui parle un excellent français, offre aussi une version de la pièce «Baby» dans la langue de Molière, ce qui ne manquera pas de nous flatter dans le sens du poil. Bulat mérite de briller davantage ici-bas. - PP

**Jungle givrée****Razalaz** (Dièse Onze Records)

Dans ce deuxième album paru en 2022, Olivier Salazar (alias Razalaz) propose une collection de pièces dynamiques et éclectiques. Au fil de son univers musical, le claviériste-vibraphoniste nous dévoile ses talents d'arrangeur: Salazar organise la rencontre d'un quatuor à cuivres avec un quatuor à cordes pour offrir des textures riches sur une trame de fond funk-jazz. Transitions surprenantes, mélodies

accrocheuses, passages émouvants; tout y est. On reconnaît les influences de Vulfpeck, Electro Deluxe et même Earth, Wind & Fire sur les 11 morceaux qui composent l'album. Chaque pièce est un voyage en soi, en référence aux voyages rocambolesques que l'artiste raconte en concert. À écouter en savourant une bonne crème glacée napolitaine. - AL

**A Requiem****Penelope Trappes**

(One Little Independent Records)

Dans un présent étouffé par le théâtre de la politique masculine, une autre force, plus ancienne et plus libre, s'élève: celle des sorcières, résistantes et insoumises. C'est cette puissance créative qui a inspiré l'artiste britannique Penelope Trappes dans l'écriture de son cinquième album intitulé *A Requiem*. La grande prêtresse à la voix vulnérable nous livre un titre intime, sombre et dépouillé. Un sanctuaire musical aux touches expérimentales, où la mémoire, le deuil et la solitude sont explorés d'un point de vue personnel et collectif. Une œuvre puissante et complexe, à la croisée du rite expiatoire et de l'expérience méditative. - JFP

**Ravaru****High Klassified** (Courage Holdings)

L'artiste sort admirablement de sa zone de confort avec ce tout premier album, qui arrive près de 15 ans après ses débuts sur la foisonnante scène des *beatmakers* québécois. Sans délaisser sa signature caractéristique, qui oscille entre trap sombre, ambient texturé et musique de jeux vidéos japonais, le fier Lavallois

(à l'origine de l'expression consacrée «Laval ou rien») offre une collection de chansons aux horizons musicaux rafraichissants qui flirtent avec le R&B («Lifestyle», «Mixed Feelings») et le nu-disco (charmante «Besoin d'amour»). Le summum de cette réjouissante exploration s'intitule «Rouge blanc», une percutante collaboration avec Hubert Lenoir qui mélange rock et rap avec audace. - OBM

**Est-ce que quelqu'un me voit ?****Stéphanie Boulay** (Simone Records)

On l'a connue au printemps de 2012, quand les carrés en feutrine rouge étaient épinglés aux vestes de jean et qu'elle venait de remporter Les Francouvertes avec sa sœur en chantant «Mappemonde». Dans ce métier, il y a les étoiles filantes, et il y a celles qui se greffent durablement aux constellations, comme Stéphanie Boulay. Autrice d'exception, elle touche à l'universel en contant ses romances décevantes ou toxiques, en mettant des mots sur des expériences encore marginalisées: celles d'être une femme d'une trentaine d'années sans enfant, ou une célibataire à demi endurcie. Si vous avez aimé la lettre ouverte qu'elle a récemment publiée ce printemps sur le site web de *Nouveau Projet*, vous allez adorer son deuxième album solo. Et peut-être même pleurer en l'écoutant. - CG



## ÉCRANS



Gracieuseté de Maison4tiers

### Deux femmes en or Chloé Robichaud

Vidéo sur demande

Deux femmes accrochées à la fenêtre de leur condo, coincées dans un lieu visiblement trop étroit, l'air grave, comme deux scapulaires des temps modernes. C'est l'image qui m'est restée du film *Deux femmes en or*, version revue et corrigée de Catherine Léger et Chloé Robichaud. Bien qu'il s'agisse d'une adaptation du film culte de Claude Fournier, de 1970, on est loin ici de la comédie burlesque de l'époque.

La scénariste Catherine Léger, qui en avait fait précédemment une pièce de théâtre, a repris les grands paramètres de l'original—mêmes deux voisines vivant côte à côte, la brune (Florence) et la blonde (Violette), même mari sexuellement absent pour Florence et copieusement infidèle pour Violette—tout en se distanciant, Dieu merci, du ton grivois du film d'origine. Mises en scène par Chloé Robichaud, les deux femmes d'aujourd'hui sont plus reconnaissables, plus sérieuses et plus tristes. Celles imaginées par Claude Fournier n'avaient d'autres problèmes que celui d'avoir un mari sexuellement insatisfaisant alors que la Violette de 2025 est un peu zombie depuis la naissance de son premier enfant et que Florence, elle, est en arrêt de travail pour cause de dépression.

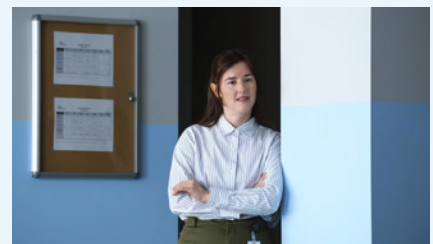
Le film de Léger et Robichaud est beaucoup plus complexe que le précédent. Plus sombre, aussi. Un demi-siècle plus tard, la vie de Florence et de Violette n'est pas jojo; on les sent appesanties par les exigences du couple et de la maternité. Les femmes sont censées tout avoir maintenant (boulot, conjoint, enfant) et, pourtant, quelque chose ne tourne pas rond. Comme si, après tout le chemin parcouru, les marathoniennes du nouveau statut de la femme arrivaient en bout de piste épuisées, désorientées, incapables de jouir de la vie qu'elles se sont donnée. On fait quoi, maintenant? semblent dire les protagonistes. Et pourquoi pas une partie de pattes en l'air?

Prenant une autre page du texte de Claude Fournier, les personnages joués par Laurence Leboeuf et Karine Gonthier-Hyndman chercheront, eux aussi, à s'éclater avec le premier venu: l'exterminateur, le laveur de planchers, le plombier... C'est ici, à mon avis, que le film s'enlise. L'exploration effrontée de la sexualité n'est pas ce qui pose problème. Les femmes se sont décomplexées sexuellement depuis 50 ans; on pouvait très bien les montrer creusant ce sillon pour tenter de freiner leurs malaises ou, encore, mieux se comprendre. Mais il aurait fallu le faire différemment, plus en lien avec le désarroi que vivent les Florence et les Violette

d'aujourd'hui, plutôt que de reprendre le festival de baise qui a fait la réputation du film d'origine. Tombant tout à coup dans la caricature, le film souffre ici d'une rupture de ton.

Pour la partie de fesses, on aurait souhaité que le scénario s'inspire davantage de films comme *Babygirl*, par exemple, qui explore l'adultère sadomaso d'une PDG féministe d'une grande entreprise, une pratique totalement en porte-à-faux avec le reste de sa vie. La vie n'est pas simple pour les femmes de notre époque. Le «progrès» ne se vit pas toujours en droite ligne, mais plutôt en dents de scie. C'est le message de *Babygirl* tout comme des *Deux femmes en or*.

Heureusement, le film de Léger et Robichaud retrouve ce filon sitôt la gymnastique sexuelle terminée. Vers la fin du film, on voit Florence qui, le vague à l'âme, chante, seule, devant son immeuble, la magnifique chanson de Louise Forestier: «Pourquoi chanter». C'est l'autre image forte que je retiens de ce film. «Pourquoi chanter quand il y a tant à faire?» dit la chanson. C'est à la fois un condensé poétique de la trame narrative et sa conclusion. Une façon de dire que les femmes cherchent toujours leur épanouissement sans encore le trouver. - FP



### Empathie Florence Longpré

Crave

Par son titre, cette série établit d'entrée de jeu son penchant idéaliste. Impossible de réellement se mettre dans la peau d'un meurtrier, de ressentir ce qu'une mère éprouvait lorsqu'elle a enfermé ses enfants dans un frigo. *Empathie*, en revanche, nous dit qu'on se doit d'essayer. C'est ce que font, avec une simplicité désarmante, les employé-e-s

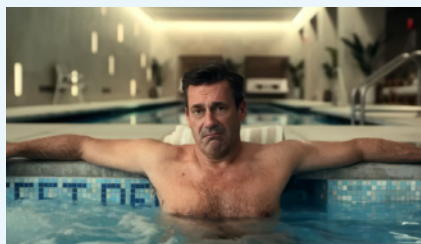
de l'institut de psychiatrie légale où se déroule l'action. À la tête de cette équipe se trouve l'imparfaite Suzanne, une psychiatre au passé trouble incarnée avec une justesse époustouflante par Florence Longpré, qui signe aussi les scénarios. Certaines séquences surréalistes et certains montages mélodramatiques sont de trop. La série est à son meilleur lorsqu'elle enfile les scènes de conversation simples, presque naturalistes, qui, ensemble, forment un plaidoyer convaincant et bouleversant en faveur de la compassion radicale. Et lorsqu'elle est à son meilleur, elle peut difficilement être surpassée. - CC



**Güeros**  
Alonso Ruizpalacios  
Netflix

Un adolescent et deux jeunes hommes désœuvrés partent à la recherche d'un rockeur en fin de vie dans les dédales de la ville de Mexico, sur fond de grève étudiante. Sans cesse à contrecourant—de la grève qui bat son plein, mais dont

ils demeurent en marge, de Mexico qui les trompe et les balade pour mieux les perdre, de leurs propres angoisses qui les tiennent enfermés—le trio, bientôt rejoint par la lumineuse Anna, nous entraîne dans un *road movie* surréaliste magnifié par une direction photo en noir et blanc. Un film d'auteur sur lequel je ne serais jamais tombée si je n'avais pas moi-même croisé la route d'un club de cinéma latinoaméricain, qui propose des projections thématiques de grande qualité à Montréal. *Güeros* clôturait leur cycle mexicain, soutenu par le consulat du Mexique à Montréal pour la production de sous-titres en français. - MB



**Your Friends & Neighbors**  
Jonathan Tropper  
Apple TV+

Plutôt que de réécouter *Mad Men* une troisième fois, j'ai jeté mon dévolu sur cette nouvelle série mettant en vedette *Don Draper* Jon Hamm. Fidèle à son *casting* de grand tourmenté séduisant, mais moralement discutable, l'acteur campe

une fois de plus un homme très riche au bord de la déchéance. Autant dire que j'ai eu l'impression de retrouver un vieil ami. Le ton de *Your Friends & Neighbors* est toutefois très différent; il s'agit d'une comédie noire dans l'air du temps, d'une satire contemporaine de l'univers des ultrariches, dans la même veine que *White Lotus* et *Triangle of Sadness*. - CG

**Collaborateur-trice-s**

- AL** Amélie Labrosse, coordonnatrice de production
- AP** Amélie Panneton, collaboratrice
- CC** Clara Champagne, rédactrice en chef adjointe
- CG** Catherine Genest, cheffe de pupitre numérique
- FP** Francine Pelletier, collaboratrice
- JFP** Jean-François Proulx, directeur artistique
- MAS** Marc-Antoine Sinibaldi, coordonnateur aux communications
- MB** Maud Brougère, secrétaire de rédaction
- NL** Nicolas Langelier, rédacteur en chef
- OBM** Olivier Boisvert-Magnen, collaborateur
- PP** Philippe Papineau, collaborateur
- RE** Ralph Elawani, collaborateur
- SP** Sophie Pouliot, collaboratrice

**THÉÂTRE**

**DÉCOUVREZ LA NOUVELLE SAISON 2025-2026**

**AUX ÉCURIES**



THÉÂTRE  
AUX  
ÉCURIES

**BILLETTS: AUXECURIES.COM**


HIPPOCAMPE (SATELLITE THÉÂTRE) / JAMAIS DIRE JAMAIS (L'ANNIVERSAIRE) / HIT! (THÉÂTRE I.N.K.)  
DEHORS ! (THÉÂTRE I.N.K.) / VOUS ÊTES ICI / YOU ARE HERE 2025 (LA SERRE - ARTS VIVANTS)  
WŌCH (PRODUCTIONS MENUENTAKUAN) / RÉALITÉS PARALLÈLES (THÉÂTRE DE LA PIRE ESPÈCE)  
CROYEZ-VOUS AUX FÉES ? (LES TABLES TOURNANTES) / DÉRIVE DE NUIT (SYSTÈME KANGOUROU)

# LE SHOW BEIGE

Camille Giguère-Côté

On n'est jamais à l'abri  
d'une bonne journée.

40

Pièces 



# Pièces

Les meilleur·e·s dramaturges de  
la scène québécoise, quatre fois par an.

*François Archambault, Olivier Arteau, Christine Beaulieu,  
Fanny Britt, Alexia Bürger, Catherine Chabot,  
Evelyne de la Chenelière, Olivier Choinière, Véronique Côté,  
Rébecca Déraspe, Philippe Ducros, Dominique Leclerc,  
Anne-Marie Olivier et beaucoup d'autres.*

**Abonnez-vous!**



[atelier10.ca/abonnements](https://atelier10.ca/abonnements)

*Les abonné·e·s à Nouveau Projet bénéficient de 15%  
de rabais sur tous les abonnements d'Atelier 10.*

## Pourquoi s'abonner à nos publications?

Les recevoir directement  
chez vous, en primeur  
et à prix réduit.

Profiter de rabais substantiels  
sur nos autres abonnements  
ainsi que chez nos partenaires,  
de même que d'invitations  
à des événements réservés  
à nos membres.

Soutenir du même coup  
une maison d'édition 100%  
québécoise et indépendante,  
à un moment où nous en avons  
besoin plus que jamais.



**mission  
inclusion**

# L'INCLUSION : AU CŒUR DE NOTRE IMPLICATION SOCIALE

**PARTOUT AU QUÉBEC**



**Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, Mission inclusion est fière de soutenir des initiatives innovantes pour lutter contre la pauvreté et l'exclusion sociale. Parmi elles, le **Café-Jeunesse de Chicoutimi** accueille et accompagne des jeunes adultes dans leur prise en charge individuelle et collective.**

De Chicoutimi à Dolbeau-Mistassini, en passant par Montréal et Kuujuaq, Mission inclusion veille à ce que personne ne soit laissé pour compte.



**DONNEZ**

**1 877 288-7383  
missioninclusion.ca**



# Les guides du Québec nouveau

A wide-angle landscape photograph of Saguenay-Lac-Saint-Jean. The foreground is dominated by dark, smooth, rounded rocks scattered across a rocky shore. The water is calm and reflects the light. In the middle ground, a person is standing on a large rock in the water. The background shows rolling hills and mountains under a clear sky.

# II SAGUENAY- LAC-SAINT-JEAN

Nancy Guignard

Écoutez le vivre



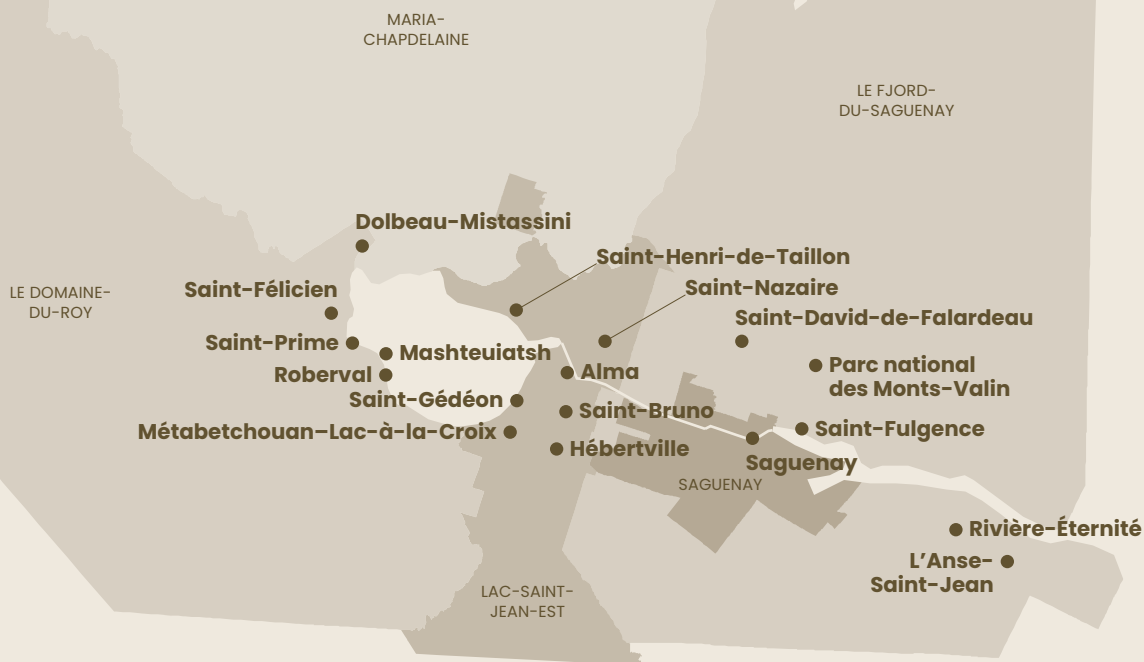
Planifiez  
votre séjour  
dès maintenant!  
[saguenaylacsaintjean.ca](http://saguenaylacsaintjean.ca)

saguenay  
Lac Saint Jean

# SAGUENAY- LAC-SAINT-JEAN

Avec son vaste territoire traversé par un fjord et recouvert à 63% de forêt, le Saguenay-Lac-Saint-Jean appelle à une symbiose avec la nature.

Sise à la croisée des Laurentides et des monts Valin, la région se démarque par ses grands espaces, certes, mais il ne faudrait pas non plus sous-estimer l'attrait de ses villes. Que vous tiriez des plans de randonnée ou de virée gastronomique, les gens de la place vous accueilleront avec chaleur.





# Une forêt comme une page blanche

À Chicoutimi, un centre d'art actuel a acquis une forêt de 150 acres où les laboratoires de création se multiplient.

GABRIEL BEAUCHEMIN

— DEPUIS 2021, LE CENTRE BANG PROPOSE UN ESPACE d'expérimentation aux artistes en résidence, une terre forestière située à Saint-Nazaire de la taille d'environ 85 terrains de football (ou quatre fois le parc Jarry), à 45 minutes de voiture de sa galerie du centre-ville de Chicoutimi. Ce nouveau terrain de jeu s'inscrit dans le vaste projet Kilomètres cubes (KM3), une initiative au long cours cherchant à insérer la forêt au cœur des démarches du centre.

«Si on se projette dans cinq ans, on voudrait y construire un bâtiment d'accueil et cinq petites cabines autonomes pour héberger des artistes», résume Patrick Moisan, directeur général du centre Bang.

Offrir ce territoire de création lui permettra de se démarquer des centres d'art des grandes villes tout en répondant à un appétit bien réel pour ce type de milieu. Et comme cette parcelle de terre est également reliée à plus de 1000 acres de terres publiques intramunicipales, c'est au total l'équivalent de deux fois la superficie du parc du Mont-Royal qui s'offre comme zone d'expérimentation.

«Les artistes nous parlent du monde qui les entoure, et ce monde vit des changements, des bouleversements qui invitent à parler du vivant, de l'extérieur», poursuit-il.

Tout au long de l'année 2022, dans l'objectif d'amorcer une véritable réflexion collective, le centre Bang a rassemblé de nombreux partenaires, des professionnel-le-s des milieux agricole et forestier tout comme des écoles, des entreprises et des associations du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ce volet interdisciplinaire est particulièrement important dans l'approche du centre Bang, souligne Moisan.

«On débarque dans une communauté, un petit village dans le secteur nord de la MRC qui est dévitalisé, qui n'a aucune activité culturelle, où il n'y a même pas d'épicerie. Je n'avais pas envie d'acheter tout simplement un terrain et d'y envoyer nos artistes.»

## Former la relève

Les projets développés sur cette parcelle de terre profitent aussi aux jeunes de la région. Le poète Charles Sagalane y donne des ateliers d'écriture à des élèves de la troisième année du primaire à la cinquième année du secondaire. Ces activités

sont réalisées en partenariat avec le Centre de services scolaire du Lac-Saint-Jean et le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

«Souvent, le rapport à l'écriture, à l'école, c'est un peu de se faire taper sur les doigts parce qu'on fait trop de fautes et qu'on a de la misère à trouver des idées, explique Sagalane. Je voulais donc amener les élèves dans un mode ludique, où l'écriture est plus libre.»

Une vingtaine d'ateliers différents sont offerts, qui varient en fonction des saisons, de la température et de l'intérêt des participant-e-s.

«Lorsqu'il ne fait vraiment pas beau, une bonne partie de la journée est passée à construire un abri à la manière de l'auteur Henry David Thoreau, et après les jeunes doivent écrire une lettre à leurs parents pour leur dire qu'ils et elles refont leur vie dans les bois», poursuit Sagalane, le sourire aux lèvres. Depuis les deux dernières années, une trentaine de groupes scolaires ont fait l'expérience de ces activités permettant une réconciliation avec l'écriture.

«Et cette réconciliation, elle est double, souligne Charles Sagalane. Il y a ceux et celles qui adorent chasser, trapper, faire de la cueillette, faire plein d'activités en forêt, et qui ne penseraient jamais à lier ça à l'écriture. Et il y a, moins souvent, ceux qui lisent, qui sont plus près de l'écrit, plus près de la culture, et qui n'auraient jamais pensé qu'on puisse lire et écrire en nature.»

## Reproduire la forêt pour mieux la comprendre

Le centre d'artistes de Chicoutimi a également entrepris de reconstituer de façon virtuelle le terrain de Saint-Nazaire. La première étape de cette initiative s'est déroulée en février 2025 et a rassemblé des artistes et des universitaires, de même que des membres du Centre de géomatique du Québec et du centre de recherche en numérique Co<sup>lab</sup>.

Toutefois, le directeur général ne s'en cache pas, cette aventure comprend son lot de défis.

«Créer le jumeau numérique d'un environnement vivant, c'est d'une complexité incroyable. Il pleut, il vente, il y a des feuilles qui tombent dans l'espace, des changements de saison.»

Si ces représentations virtuelles sont généralement développées dans des cadres scientifiques, celle que souhaite réaliser le centre Bang sera d'abord marquée par une sensibilité artistique, teintée par la subjectivité des créateur·trice·s qui vont participer au projet, comme Mériol Lehmann<sup>1</sup>, un artiste-chercheur spécialisé en photographie, art sonore et arts médiatiques qui est impliqué dans KM3 depuis les débuts. Pour traduire cette forêt, tout est permis : intelligence artificielle, modélisation 3D, immersion sensorielle, usage des sons, des textures, des odeurs, etc.

Au-delà de l'exploration technologique, ce double aura également une valeur sociale : il permettra de rapprocher la forêt des gens qui ne peuvent pas y avoir accès pour de multiples raisons.

«Par exemple, un travailleur retraité de la foresterie qui est dans un centre de personnes âgées et qui ne peut plus se déplacer, suggère Lehmann. Le jumeau numérique pourrait lui permettre de vivre une expérience de la forêt et de profiter de ses effets bénéfiques en matière de santé mentale.»

Dans le contexte des changements climatiques et de l'effondrement de la biodiversité, ces données pourraient également favoriser le développement d'outils prédictifs, ce qui permettrait notamment de développer des solutions d'aménagement adaptées à l'évolution des écosystèmes.

### Art et transition socioécologique

Si KM3 se révèle être un endroit unique d'expérimentation où l'art et la science se rencontrent, il porte également en lui le potentiel de transformer plus largement notre rapport au territoire, souligne Lehmann.

«La majeure partie du Québec, c'est de la forêt, mais les domaines forestiers auxquels les Québécois ont accès sont

complètement civilisés, des parcs de la Sépaq, des parcs municipaux, des lieux qui ne sont pas sauvages.»

Justement, l'équipe du centre Bang chérit le souhait de maintenir inaltérée la plus grande partie possible de sa forêt. Actuellement, sur le site de KM3, aucun aménagement n'est fixe. Deux tentes de prospecteurs, un tipi et une minimaison sur roues font office d'espaces intérieurs pour les artistes. En février dernier, le centre a toutefois obtenu un financement de 50 000 dollars du gouvernement du Québec pour la réalisation d'une première résidence rigide, actuellement en construction.

«Nous avons ciblé les lieux à préserver à tout prix, comme les milieux humides ou les zones de mise bas de la faune. De plus, nos bâtiments seront construits de manière durable avec la plus petite empreinte au sol possible», précise Moisan.

Enfin, selon Lehmann, le regard des artistes qui investissent cette terre forestière est complémentaire à celui des scientifiques sur la question des changements climatiques.

«La particularité des artistes, c'est qu'ils et elles s'adressent non pas à notre intellect, mais à l'esthétique, aux sens. Et ça favorise un passage à l'action parce que ça nous touche émotivement plutôt qu'intellectuellement. Ça peut éventuellement nous amener à prendre conscience du fait que le monde autour de nous a changé. Et le sentiment de perte peut nous amener à poser des gestes.» •

1 Lehmann a contribué les photos accompagnant l'essai «Morts terrains», page 48.

**Gabriel Beauchemin** est journaliste, spécialisé dans les questions entourant les changements climatiques. Il est candidat à la maîtrise en études politiques appliquées, à l'Université de Sherbrooke.

Photo : Nancy Guignard

## D'autres initiatives locales pour la transition

### Sensibiliser aux réalités environnementales

Porté par le Conseil régional de l'environnement et du développement durable du Saguenay-Lac-Saint-Jean, le programme «Pour une ERE solidaire» est offert gratuitement dans les écoles primaires de la région. Les objectifs sont notamment de sensibiliser et d'informer les élèves de la maternelle à la sixième année quant aux réalités environnementales actuelles et de promouvoir des habitudes de vie écoresponsables. Plus de 20 000 jeunes de la région qui ont été rejoint·e·s au cours de la dernière année.

### Un changement imaginé et déployé localement

Le Grand Dialogue pour la transition socio-écologique du Saguenay-Lac-Saint-Jean est une initiative citoyenne rassemblant des acteur·trice·s du terrain et du domaine de la recherche. Après avoir consulté plus de 10 000 personnes provenant de tous les horizons sur une période de deux ans et demi, l'équipe du Grand Dialogue en est maintenant à l'étape de synthétiser les propositions récoltées, avec des journées de consolidation prévues en 2025.

Pour davantage de détails, visitez [granddialogue-slsj.com](http://granddialogue-slsj.com).



Photo : Annie Perron

Université du Québec à Chicoutimi

# ÉTUDIÉ

DANS UN MILIEU INSPIRANT



Des arts au génie, en passant par la santé et le jeu vidéo, l'UQAC offre une grande variété de programmes d'études dans un milieu de vie en perpétuelle effervescence.

Ton  
avenir  
est  
**ici**

UQAC

# Marie-Andrée Gill en aînée

La poète innue réfléchit déjà à son legs.

TEXTE **FRÉDÉRIK LAVOIE**  
PHOTO **NANCY GUIGNARD**

————— **MARIE-ANDRÉE GILL EST NÉE À MASHTEUATSH** en 1986. Il faudrait une grande imagination comptable pour lui délivrer aujourd’hui une carte de l’âge d’or. Pourtant, dès la publication de son second recueil, *Frayer*, en 2015, elle a commencé à apparaître comme une aînée en devenir; c’est-à-dire comme l’une de celles qui sauraient porter jusqu’à d’autres générations ce qu’elle s’est réapproprié de sa culture innue. Elle qui ne «fai[t] qu’essayer de ressembler à cette vieille eau dont [elle est] l’enfant», comme elle l’imageait dans ce livre.

La sagesse de Marie-Andrée tient peut-être précisément à ce qu’elle ne cherche pas dans les savoirs et les pratiques autochtones une pureté originelle perdue. Elle accepte de «frayer/à même la cicatrice» de l’histoire coloniale, qui l’a dépossédée de sa culture ancestrale avant même sa naissance, pour mieux redonner une place et un sens à cet héritage, dans l’hybridité inévitable de sa vie innue et québécoise.

Car Marie-Andrée est cette femme qui, oui, va «dormir dans le bois, dans une tente, mais habillée en Gore-Tex et avec des skis norvégiens». Ou, comme elle l’écrit dans son dernier recueil, *Uashtenam*<sup>u</sup>, publié cet été, cette femme qui toujours aimerait rêver comme quand elle dort «à l’endroit des portages», dans «les traces des campements anciens lovant la sécheresse du lichen», mais qui se retrouve plus souvent dans sa chambre à faire «un rêve de centre d’achats infini».

Dans le documentaire *Je m’appelle humain* (2020) de Kim O’Bomsawin, qui retrace le parcours de Joséphine Bacon, on voit Marie-Andrée transporter son aînée sur son dos, marchant dans le Nutshimit, dans les pas des ancien-ne-s.

La filiation entre les deux poètes innues ne fait aucun doute. «Marie-Andrée et moi, nous avons la même colère», m’a d’ailleurs confié Joséphine il y a quelques années. «Une colère tranquille.»

«La colère est légitime, mais on n’est pas obligé de nourrir la bête», explique Marie-Andrée, en référence tant au génocide culturel subi par les premiers peuples qu’à la catastrophe écologique actuelle et à Donald Trump 2.0. «Elle peut être là, et nous faire nous demander: qu’est-ce que je peux faire de beau, moi, dans mon monde, mes relations, en ce moment?»

«La réalité, elle est parfaite telle qu’elle est, parce qu’elle est là», ose même Marie-Andrée, pour qui les aphorismes, aussi quétains puissent-ils paraître sur une tasse à café, détiennent un réel pouvoir de nommer des vérités.

Avec le temps, elle réalise de plus en plus que son rapport au monde est loin d’être étranger à ses origines. «Il y a beaucoup de personnes qui reprochent aux Premières Nations de ne pas s’investir dans la lutte climatique. On dit: “Pourquoi vous ne faites rien? Vous êtes censés être les défenseurs de la nature. Sortez donc dans les rues!” Oui, les



peuples autochtones sont naturellement les gardiens [du territoire]. Mais ils sont vraiment dans le laisser-aller, parce que la croyance, c'est que la nature est tellement grande, qu'on n'est tellement rien, qu'on n'a tellement de contrôle sur rien, que l'équilibre reviendra de lui-même, dans deux ans ou dans 50 000 ans. Cette vieille sagesse-là, même pour les gens qui n'ont pas vécu dans le bois, elle est encore présente.»

Si elle cherche à «déserrer une partie du mode de vie qui nous est imposé aujourd'hui, en ralentissant», Marie-Andrée n'est pas prête pour autant à renoncer au monde. Et surtout pas à la prochaine génération, celle de ses trois garçons.

«Ce que je veux transmettre (comme aînée lol), c'est peut-être la transmission elle-même», m'écrit-elle dans un message envoyé quelques jours après notre visioconférence entre Petit-Saguenay et Bombay. «J'aimerais être simplement un reflet, un miroir, pour que les autres puissent y voir leur propre pouvoir, leur propre immensité, leur propre potentialité dans le monde.» •

---

**Frédéric Lavoie** est journaliste indépendant et chargé de cours en journalisme. Il est notamment l'auteur d'*Avant l'après* (La Peuplade, 2018), lauréat du Prix du Gouverneur général en 2018, et de *Troubler les eaux* (La Peuplade, 2023), finaliste au Prix des libraires en 2024. Il vit à Montréal et à Bombay.

4 SEPTEMBRE AU 22 OCTOBRE  
THÉÂTRE DU PALAIS MUNICIPAL

# FJORD

Un voyage entre réel et imaginaire

NOUVEL  
ATTRAIT  
TOURISTIQUE

une production de

**DIFFUSION  
SAGUENAY**

une création de

**MATIÈRS**

en collaboration avec

**STUDIO  
ÉLÉMENT**

Saguenay

Parc  
Fjord de Saguenay

Parcs  
Saguenay

Canada

Québec  
Centre d'impul-  
sion de production SOEC

Tourisme  
Québec

1 300 000  
SPECTATEURS!

DÉCOUVREZ  
L'HISTOIRE  
DU SAGUENAY-  
LAC-SAINT-JEAN!



## LA FABULEUSE

### HISTOIRE D'UN ROYAUME

UNE PRODUCTION DE **DIFFUSION SAGUENAY**

À SAGUENAY  
TOUT L'ÉTÉ!

SURVEILLEZ  
LES DATES  
DE LA 39<sup>e</sup>  
ÉDITION!

[fabuleuse.com](http://fabuleuse.com)

# Les meilleurs endroits pour découvrir le Saguenay-Lac-Saint-Jean

TEXTE **MÉGAN OUELLET-LAMONTAGNE**

PHOTOS **NANCY GUIGNARD**

## FAIRE EN VILLE

### Les festivals

En mars, la ville de Saguenay s'anime pour accueillir des cinéastes et des cinéphiles de partout dans le monde. L'incontournable et réputé **Festival Regard** (Festival international du court métrage au Saguenay) en sera à sa 31<sup>e</sup> édition en 2026 et demeure une expérience marquante pour chaque visiteur-euse. On y voit des courts-métrages en masse (en moyenne 200 films de 50 pays chaque année), on y rencontre des gens bien, on y fait la fête, bref: on y vit des affaires.

En été, le festival d'arts et de musique **La Noce** est le rendez-vous culturel à ne pas manquer. Né de l'idée d'offrir un festival évoquant la cérémonie matrimoniale, le thème de chaque édition s'inspire des matériaux des anniversaires de mariage (coton, cuir, cire, laine, etc.); on y célèbre d'ailleurs de vraies et de fausses noces. La programmation musicale est excellente: ces dernières années, on a pu notamment y entendre Les Louanges, Gab Bouchard, Elisapie, Les Trois Accords, Patrick Watson et Ariane Roy.

Le Saguenay-Lac-Saint-Jean a également un **Festival international des arts de la marionnette**. Fondé en 1989, c'est le seul évènement majeur en théâtre à se dérouler en région. On y propose près de 200 représentations de spectacles nationaux et internationaux en salle et à l'extérieur. La programmation s'adresse autant aux adultes qu'aux enfants.

**Festival Regard** — à plusieurs endroits à Saguenay / en mars

**Festival La Noce** — à la Pulperie de Chicoutimi, 300, rue Dubuc / en juillet

**Festival international des arts de la marionnette** — au centre-ville de Jonquière et aux alentours / en juillet



Auberge du Jardin

## DORMIR

### Entre Saguenay et le fleuve

L'**Auberge du Jardin**, qui est dotée d'un café-resto approvisionné par une ferme biologique de L'Anse-Saint-Jean, est charmante, bien décorée et accueillante. Vous pouvez aussi y louer une maison ancestrale de trois chambres. C'est un endroit parfait où se poser pour des vacances, une retraite créative ou un séjour de télétravail.

Situé à Rivière-Éternité, à mi-chemin entre le pittoresque village de L'Anse-Saint-Jean et le centre urbain de Saguenay, **Champ Libre** propose un hébergement autonome confortable et original dans des silos à grains convertis. C'est une initiative qui vise à encourager un tourisme régénérateur laissant peu de traces environnementales, mais ayant un effet positif durable pour le développement économique local.

L'**Auberge des Battures** est un arrêt bien connu des touristes pour une expérience champêtre. Entre la forêt et le fjord, la fine cuisine du restaurant de l'hôtel se marie à merveille avec la vue panoramique sur la baie des Ha! Ha!

**Auberge du Jardin** — 71, rue Dumas, Petit-Saguenay

**Champ Libre** — 17, sentier du Lac-à-l'Écluse, Rivière-Éternité

**Auberge des Battures** — 6295, boulevard de la Grande-Baie Sud, Saguenay

## BOIRE ET MANGER AU LAC

## De la bière et du fromage

En visite au Lac, on ne boude pas son plaisir: on ne peut pas passer à côté d'une petite virée dans les nombreuses microbrasseries et fromageries du coin. **La Microbrasserie du Lac Saint-Jean**, **La Chouape** (qui produit ses propres céréales) et **Bercée Microbrasserie** proposent toutes trois une offre alimentaire et une carte de bières brassées localement. Côté fromage, la compétition est forte, et chaque famille a évidemment sa fromagerie préférée. N'osant pas me prononcer, j'ai demandé à mes parents, qui font dire que la **Fromagerie Lehmann**, «c'est le top». Mais pourquoi ne pas vous faire votre propre idée et visiter aussi la **Fromagerie Boulangerie Médard**, la **Fromagerie Perron** et la **Fromagerie St-Laurent** ?

*Microbrasserie du Lac Saint-Jean* — 120, rue de la Plage, Saint-Gédéon

*La Chouape* — 1134, boulevard du Sacré-Cœur, Saint-Félicien

*Bercée Microbrasserie* — 150, route d'Hébertville, Hébertville

*Fromagerie Lehmann* — 291, rang Saint-Isidore, Hébertville

*Fromagerie Boulangerie Médard* — 10, chemin De Quen, Saint-Gédéon

*Fromagerie Perron* — 598, rue Principale, Saint-Prime

*Fromagerie St-Laurent* — 735, 6<sup>e</sup> Rang Nord, Saint-Bruno

## Mettre du pain sur la table

La carboneutralité est au cœur de la production de la **Boulangerie Farine**, ce qui fait la fierté des gens de la région. En plus d'être délicieux, son pain est issu à 100 % d'une culture régionale et certifiée biologique.

*Boulangerie Farine* — 458, rue Collard, Alma

## Quelques incontournables

Après une journée à la plage ou sur la **Véloroute des Bleuets** (le circuit cyclable de 256 kilomètres qui fait le tour du lac Saint-Jean), **La Frite mexicaine** est un arrêt estival amusant. Cette cantine rassasiera tous les *cravings* les plus gourmands, du trio de fajitas à la poutine aux nachos, dans un décor complètement—mais complètement—kitch. L'excellente buvette **Ananas mon Amour**, qui ne prend pas de réservations, propose également une carte d'inspiration mexicaine et une sélection de vins nature et de cocktails. Les œnophiles peuvent aussi y acheter des bouteilles issues de cuvées locales. **Le Draveur**, pour les 18 ans et plus, est un classique gourmand du Lac et l'option idéale pour de la bouffe réconfortante inspirée de la «cuisine» des anciens camps de bucherons.

*Véloroute des Bleuets* — 1692, avenue du Pont Nord, Alma

*La Frite mexicaine* — 2, route Saint-André, Métabetchouan-Lac-à-la-Croix

*Ananas mon Amour* — 487, rue Sacré-Cœur Ouest, Alma

*Le Draveur* — 169, avenue Roberval, Roberval



Fromagerie Boulangerie Médard

## FAIRE EN VILLE

## Arrêts magasinage

**Homies** est le *skateshop* régional du Sag-Lac. La sélection de vêtements et d'équipements de ses deux boutiques y est superbe, et les gens qui y travaillent sont des pros dans leur domaine. Vous avez perdu une sandale? Votre *snow* a besoin d'un peu d'amour? Vous y serez en bonnes mains.

*Homies* — 1697, boulevard Talbot (Chicoutimi); 200, avenue du Pont Sud (Alma)

Si vous êtes en vacances dans la région, je vous souhaite d'avoir assez de temps pour lire, venir à bout de votre roman, et devoir vous rendre chez **Les Bouquinistes** ou à la **Librairie Marie-Laura** pour faire le plein.

*Les Bouquinistes* — 392, rue Racine Est, Saguenay (Chicoutimi)

*Librairie Marie-Laura* — 2324, rue Saint-Dominique, Saguenay (Jonquière)

## BOIRE ET MANGER EN VILLE

## Au centre-ville de Chicoutimi

Le soleil se lève sur Chicoutimi et avec lui le besoin imminent de caféine. Le **Café Mathéo** est un local lumineux et charmant proposant lunch, vin et café de spécialité torréfié à Saguenay par Arvida Roasting. Le **Café Cambio** est un repère chaleureux qui fait figure de référence dans la région en matière de commerce équitable. Ses plats réconfortants (deux œufs bacon, chili, soupes, etc.) sauront plaire à tous-tes, incluant les végétarien·ne·s et végétalien·ne·s.

**Café Mathéo** — 367, rue Racine Est

**Café Cambio** — 414, rue Racine Est

Besoin d'un *snack* rapide pour prendre la route ou envie d'un piquenique au **Vieux-Port de Chicoutimi**, sur les berges de la rivière Saguenay? Arrêt obligatoire à la **Charcuterie de la Gare** pour faire préparer des sandwichs (les meilleurs). La cuisine du marché du **Bistro D** est une autre bonne option pour un lunch; vous pouvez entre autres vous y procurer le mythique cassoulet de monsieur Pachon (une fierté régionale) et des charcuteries maison, ou encore profiter du menu à l'ardoise, qui varie selon l'inspiration. Quelques pas plus loin, **Bons Délices** satisfait les dents sucrées avec ses chocolats et crèmes glacées.

**Vieux-Port de Chicoutimi** — 4700, promenade du Carnaval-Souvenir

**Charcuterie de la Gare** — 412, boulevard du Saguenay Est, suite 103

**Bistro D** — 375, rue Racine Est

**Bons Délices** — 244, rue Lafontaine

Ouvert depuis 2023 au cœur du centre-ville, le **Verre Lime** s'est rapidement imposé comme un incontournable pour bien boire, bien manger et être bien reçu·e. La carte propose des plats à partager composés de produits du terroir disponibles en saison et une fine sélection de vins et de cocktails. Conseil d'amie: pensez à réserver. Si l'envie de tacos vous prend, direction le **María María Buvette mexicaine**, qui allie des classiques mexicains avec des produits locaux de la Ferme Tournesol et des Paysans du Fjord. Pour un souper en famille sans se casser la tête, le restaurant **Chez Georges** est une institution locale; il n'y a rien comme un bon *spag* après une journée de plein air. Du côté de la gastronomie inspirée de l'Hexagone, le restaurant **La Cuisine**, fondé en 1994, propose un menu de saison terre et mer (omble chevalier, magret de canard, carré d'agneau...) qui ne déçoit jamais.

**Verre Lime** — 367-A, rue Racine Est

**María María Buvette mexicaine** — 449, rue Racine Est

**Chez Georges** — 433, rue Racine Est

**La Cuisine** — 387, rue Racine Est



Café Mathéo



Vieux-Port de Chicoutimi

## De l'autre côté du pont

De précieux·ses ami·e·s sont retourné·e·s s'installer en région il y a quelques années avec un projet en tête: mettre sur pied «une petite ferme à échelle humaine qui bricole plein de grands projets». Une visite au kiosque de **La Bricole** (ouvert de juillet à octobre) à Saint-Fulgence vous permettra de faire le plein de légumes frais et de produits du canard. Vous y ferez également la rencontre de Franco, le chien le plus smatte du coin. Et tant qu'à avoir traversé le pont, un petit arrêt à la microbrasserie **Le Saint-Fût** remplira la glacière.

**La Bricole** — 22, rang Saint-Joseph, Saint-Fulgence

**Le Saint-Fût** — 253-A, rue du Saguenay, Saint-Fulgence



## FAIRE EN NATURE

## Jouer dehors

Le plein air est de toute évidence l'une des raisons principales pour lesquelles les gens se déplacent au Saguenay-Lac-Saint-Jean. L'offre d'activités en nature y est grande. En été, le **parc national des Monts-Valin** a les plus hauts sommets de la région accessibles aux randonneur·euse·s en quête de paysages d'une beauté sauvage absolue. Le kayak de mer dans le fjord du Saguenay est un coup de cœur assuré. C'est une des nombreuses activités proposées au **Parc Aventures Cap Jaseux**, où une via ferrata et un parcours d'hébertisme aérien adapté à toute la famille permettent également de profiter du spectacle majestueux du fjord.

En hiver, il y en a pour tous les goûts au parc national des Monts-Valin: randonnée en raquettes sur le circuit panoramique de **la vallée des Fantômes**, journée de ski sur les pistes du **Valinouët**, moment de détente à **L'Éternel Spa**... Pour une journée en montagne, les adeptes de ski et de planche vous recommanderont assurément le **mont Édouard**. Les installations y sont conviviales, les conditions optimales (lorsque mère Nature le veut bien) et le décor magnifique. **Pêche Aventures Saguenay** loue des cabanes chauffées pour la pêche blanche, une expérience hivernale singulière à vivre au moins une fois.

**Parc national des Monts-Valin** — 360, rang Saint-Louis, Saint-Fulgence

**Parc Aventures Cap Jaseux** — 250, chemin de la Pointe-aux-Pins, Saint-Fulgence

**Vallée des Fantômes** — dans le parc national des Monts-Valin

**Valinouët** — 181, route du Valinouët, Saint-David-de-Falardeau

**L'Éternel Spa** — 160, rue du Massif, Saint-David-de-Falardeau

**Mont Édouard** — 67, rue Dallaire, L'Anse-Saint-Jean

**Pêche Aventures Saguenay** — 821, route de l'Anse-à-Benjamin, Saguenay (La Baie)

## Célébrer les cultures

Le **Grand rassemblement des Premières Nations** se déroulant à Mashteuiatsh en juillet vous donnera l'occasion de vous imprégner d'une culture millénaire riche. Mets traditionnels, danse, artisanat et compétitions sportives sont au programme sur les rives du Pekuakami (lac Saint-Jean).

**Grand rassemblement des Premières Nations** — au centre Amishkuisht, 77, rue Uapakalu, Mashteuiatsh, et au site de transmission culturelle ilnu Uashassihstsh, 1514, rue Ouiatchouan, Mashteuiatsh

## Plein air urbain


Au Saguenay-Lac-Saint-Jean, même en ville, on bénéficie de la proximité de la nature. Le **parc de la Rivière-du-Moulin** est un parc urbain de 290 hectares situé en plein cœur de la ville de Saguenay. Il est traversé par une magnifique rivière, et on peut y louer des embarcations. C'est l'endroit idéal pour aller prendre l'air à pied, en patins, en raquettes, en pédalo...

Un autre classique de la région: l'ascension du **sentier Eucher**, à La Baie. Le parcours monte au sommet des caps, offrant une vue panoramique sur la baie des Ha! Ha! Il se fait en aller-retour et se divise en plusieurs tronçons de longueurs et de difficultés différentes. C'est donc une activité accessible pour tou-te-s les randonneur·euse·s. On termine par une poutine aux pépites de fromages frites à la **Cantine Boivin**.

**Parc de la Rivière-du-Moulin** — 1577, rue des Roitelets, Saguenay (Chicoutimi)

**Sentier Eucher** — 672-752, route de l'Anse-à-Benjamin, Saguenay (La Baie)

**Cantine Boivin** — 1113, rue Victoria, Saguenay (La Baie)



**Protéger la nature  
est essentiel  
pour lutter contre  
les grandes crises  
de notre époque.**

La nature est notre meilleure alliée pour faire face aux grandes crises de la biodiversité et du climat.

Mais pour la protéger, **il faut plus que des politiques.**

Ça prend **DU TERRAIN.  
DES DONNÉES.  
DE LA CONNAISSANCE.  
DES LIENS ENTRE TOUS LES ACTEURS.**

Avec le projet Nature alliée, nous menons des initiatives de conservation où scientifiques, partenaires autochtones et communautés locales repensent ensemble la manière de protéger ce qui compte : **le vivant.**

Des alliances qui changent la donne.

[www.nature-alliee.org](http://www.nature-alliee.org)

© JC Lemay



 **Nature  
alliée**

Un projet de la **SNAP Québec**  
et de **Nature Québec.**

## Les cinq incontournables de Sébastien Pilote

Sébastien Pilote est un cinéaste originaire de Saint-Ambroise, entre Saguenay et le lac Saint-Jean. Il a cofondé le Festival Regard et est connu entre autres pour ses films *Maria Chapdelaine* (2021) et *La disparition des lucioles* (2018). Amoureux de sa région, il y a tourné tous ses films.

**Planète Claire.** Ce magasin nommé pour la chanson des B-52's, qui a été longtemps à Montréal et qui est maintenant situé sur Racine à Chicoutimi, est mon disquaire préféré. Le propriétaire, Martin, fait un travail exceptionnel pour dénicher et évaluer l'état des vinyles usagés. Il vend aussi beaucoup de neuf.

403, local B, rue Racine Est, Saguenay (Chicoutimi)

**Le Centre d'Expérimentation Musicale.** Le CEM est une salle de spectacle, mais aussi de résidence et de recherche en création, tant en musique contemporaine qu'électroacoustique ou encore jazz. J'y ai vu des *shows* incroyables! Au CEM, j'ai parfois l'impression d'être à Tokyo ou New York. C'est pourtant dans Chicoutimi-Nord.

37, rue Rhains, Saguenay (Chicoutimi)

**Le Festival des musiques de création.** Ce festival, qui a lieu en mai, est certainement un des meilleurs événements du Saguenay. Au fil des ans, j'y ai vu et entendu des artistes comme le trio jazz australien The Necks, l'artiste multidisciplinaire Michael Snow, le mythique groupe punk hollandais The Ex et le quatuor à cordes italien Noûs. Ça décoiffe les oreilles.

37, rue Rhains, Saguenay (Chicoutimi) / en mai

**Librairie Point de suspension au centre Bang.** Cette librairie est une mine d'or. On y trouve des beaux livres traitant d'art contemporain, des livres d'artistes et de la microédition, de la littérature québécoise et étrangère, des essais, des livres sur la philosophie de l'art et le cinéma, des recueils de poésie, des bandes dessinées...

132, rue Racine Est, Saguenay (Chicoutimi)

**Les Jardins de Sophie et le Saint-Sapin.** Mes maraicher-ère-s. Située dans l'Anse-à-Benjamin, sur le bord du fjord, la terre des adorables Sophie et François me nourrit depuis plusieurs années. En été, il ne faut surtout pas manquer leur restaurant, le Saint-Sapin, le secret le mieux gardé en ville, où le chef Jean-Paul Sabbagh travaille merveilleusement bien les produits locaux.

515, chemin de l'Anse-à-Pelletier, Saint-Fulgence



## DORMIR

### Au Lac-Saint-Jean

Le camping du **parc national de la Pointe-Taillon** a une plage sablonneuse vaste et sauvage. Le parc offre plusieurs emplacements, accessibles à vélo, à pied ou par voie nautique.

**L'Auberge des Îles** est le seul centre de villégiature quatre saisons sur les rives du lac Saint-Jean. Vous pourrez y pratiquer une foule d'activités sur place ou à proximité, comme le kayak, le *paddleboard* et le golf en été, ou encore le ski de fond et la motoneige en hiver. Les chambres offrent en grande majorité une vue saisissante sur le lac. La plage privée, la piscine, les jeux d'eau et la salle de jeux plairont tant aux petit-e-s qu'aux grand-e-s.

Pour une expérience en symbiose avec la nature, le camping et écohébergement **Assi-Nipi** est une nouvelle entreprise de tourisme régénératif au cœur de la communauté ilnue de Mashteuiatsh. En plus d'espaces de campement intimes au bord du lac, on y retrouve des prêts-à-camper variés d'inspiration ilnue et des tentes suspendues—une offre unique dans la région.

**Parc national de la Pointe-Taillon** — 835, 3<sup>e</sup> Rang Ouest, Saint-Henri-de-Taillon

**Auberge des Îles** — 250, rang des Îles, Saint-Gédéon

**Camping et écohébergement Assi-Nipi** — 2202, rue Ouiatchouan, Mashteuiatsh

**Mélan Ouellet-Lamontagne** est cheffe des stratégies et contenus numériques chez Pamplemousse Média. Originaire de Chicoutimi, elle est établie à Montréal depuis dix ans.



# La Caisse d'économie solidaire est l'institution financière des entreprises collectives partout au Québec.

Nous mettons en commun l'épargne de nos membres, particuliers et organisations, pour investir dans le développement d'une société plus juste, solidaire et viable.

**Joignez le mouvement!**



**Desjardins**

Caisse d'économie solidaire

# Dans leurs mots

UNE SÉLECTION DE **STÉFANIE TREMBLAY**

Le Saguenay redevenait un arrière-pays inatteignable, un royaume isolé, uniquement visité par les brise-glaces de la garde-côtière canadienne qui ouvraient, dans la banquise épaisse du fjord, des sillons étroits, aussitôt refermés, pour les cargos de bauxite et d'alumine. C'était un hiver nostalgique, un hiver comme on en rêvait depuis qu'on entendait parler de réchauffement climatique : un hiver de fin du monde.

**Mathieu Villeneuve**, *Borealium tremens* (2017)

*Le four s'ouvre et déroule son imposant tapis d'odeurs, Sylvie verse de l'eau dans le trou d'un gros pâté, la tourtière est un désordre de viandes, porc, bœuf, original si on est chanceuses, avec des cubes de patates, sel, poivre, une pâte épaisse renferme la mixture qui cuit pendant des heures, la saveur jaillit de l'absence absolue d'épices, d'aromates, de l'égalité radicale des ingrédients. Au terme de la cuisson, les morceaux de bœuf fondants sont impossibles à distinguer de l'original ou du porc. La tourtière forme une même matière viandeuse, amidonnée et grasse, qu'on hydrate d'un jet de ketchup. « Madame Lamontagne, allez donc vous assoir. On s'en occupe, du manger... »*

**Kev Lambert**, *Les sentiers de neige* (2024)

trois bars entourent la piste  
lasers et douchebags  
tramp stamps et cravates  
le grand marnier est en spécial pour  
encore dix minutes  
le vent s'arrête sur les murs de la bâtisse  
et le monde extérieur se perd  
dans l'électropop des filles de l'aluminerie  
dont c'est l'anniversaire

**Mathieu Arsenault**, « Berlioz »,  
*Le guide des bars et pubs de Saguenay* (2016)

*D'où je les observe le jour, c'est le calme plat  
De rares marcheurs, un VTT pressé, une joggeuse  
Perdue  
Il est rare d'en surprendre un à la lumière du jour  
On n'est pas en pleine forêt ici  
Le castor l'a appris à ses dépens*

**Pierre Demers**, *Le castor invisible* (2016)

Je me suis tentée sur le bord du fjord, à quelque part de secret, où y a pas de chemin. Je tombe directement sur un phoque qui danse dans l'eau à côté de moi. Je lui crie salut bébé, il fait un méchant saut et il s'en va.

**Marie-Andrée Gill**, *Chauffer le dehors* (2019)

*sans ça  
le soleil d'automne  
je serais morte contemplative  
dans le trou de glace  
sans toi*

**Mylène Bouchard**, *Les étoiles se sont rapprochées* (2024)

flashbacks de briques roses  
et de piscine profonde  
je m'y revois exubérante  
courte et potelée sous mon chapeau

je m'y revois gadelle et fjord  
immergée, au soleil, immergée  
à suçoter l'hostie comme neige chaude

**Laurance Ouellet Tremblay**, *La vie virée vraie* (2022)

*Envoye sors tes jewels bling bling  
On va racer su'a Racine  
Faire nos frais chiés 'ec notre van de loup*

**Québec Redneck Bluegrass Project**, « Van de loup » (2016)

---

Stéphanie Tremblay est artiste visuelle et autrice. Elle travaille à La Peuplade depuis 2017.

# LA MECHE

se souvient



Joël Martel poursuit l'inventaire de sa vie dans un deuxième roman tendre et drôle où les animaux ont le beau rôle.

EN LIBRAIRIE



Chroniques crues d'une enfance nord-côtière : le premier roman d'Isabelle Lapointe révèle une plume vive à l'oralité chantante et une faune colorée aussi dysfonctionnelle qu'attachante.

EN LIBRAIRIE LE 17 SEPTEMBRE

# PARFUM D'ENCRE

NON-FICTION D'EXCEPTION

Comment les lois sont-elles votées ?  
Qui fait quoi au gouvernement ?  
Comment fonctionne le Trésor public ?  
Comment analyser un programme électoral ? Etc.

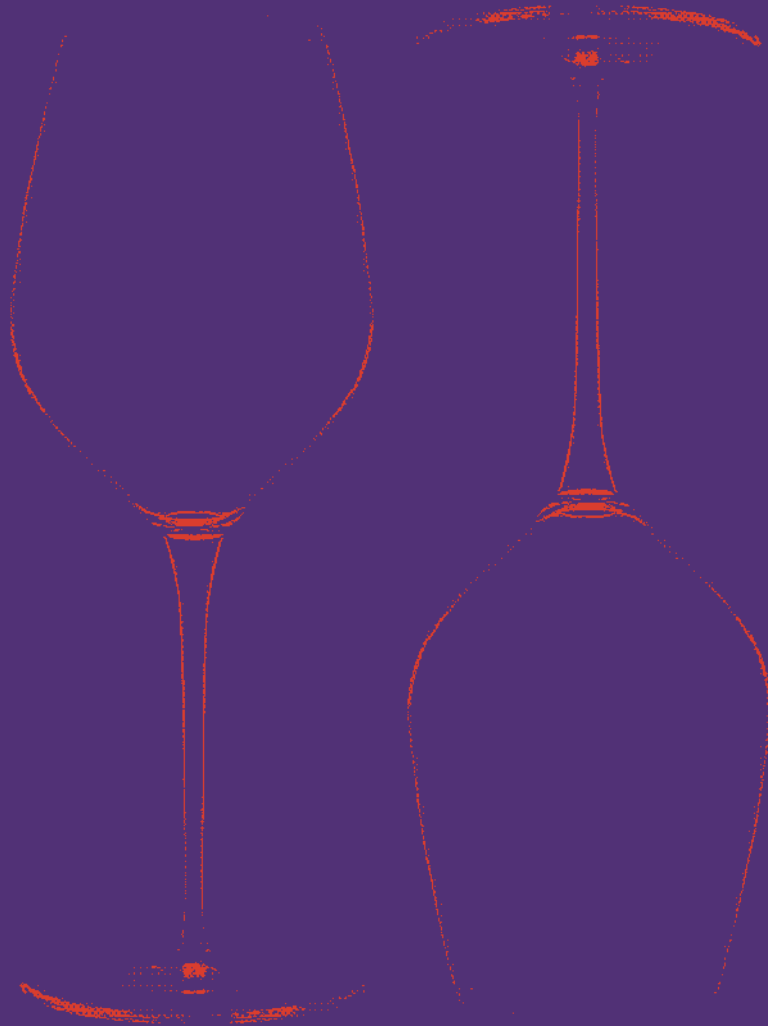


Un guide hyper accessible et non partisan pour mieux comprendre la politique d'ici!

Écrit par Catherine Fournier, mairesse de Longueuil, ancienne députée au provincial et ex-candidate au fédéral.

# MERCI

Olivier Choinière



**Personnages**

**Louis**, 60 ans

**Dominique**, 60 ans

**Rachel**, 25 ans

**Xavier**, 25 ans

Le tiret (—) indique la recherche d'un mot, une interruption dans la pensée.

Le trait oblique (/) indique le début de la prochaine réplique; pendant un moment, deux personnages parlent simultanément.

*Louis, Dominique, Rachel et Xavier sont à table devant une bouteille de vin et des verres. Dans une assiette, trois maigres pois chiches. Rachel et Xavier ont le nez plongé dans leur verre. Louis et Dominique les observent en souriant. Long temps.*

**RACHEL** Petits fruits des champs—  
**XAVIER** Framboises sauvages—  
**RACHEL** Framboises écrasées.  
**XAVIER** Ça sent l'anis, non ?  
**RACHEL** Non, ça sent... ça sent...  
**XAVIER** Entuka, moi je sens l'anis. (*Temps*)  
 C'est quoi le parfum, en arrière ?  
**RACHEL** Ça sent... la viande... mélangée...  
 avec de la sueur. Ça sent... le cheval !  
**LOUIS** Le cul de cheval, tu veux dire.

*Les quatre rient.*

**RACHEL** J'imagine! J'ai jamais monté à cheval  
 de ma vie.  
**LOUIS** C'est les brets.  
**RACHEL** Les quoi ?  
**XAVIER** Brettanomyces.  
**LOUIS** Exactement.  
**XAVIER** C'est un type de levure.  
**DOMINIQUE** On a ici un connaisseur.  
**XAVIER** Je m'intéresse au vin.  
**RACHEL** Tu capotes sur le vin, tu veux dire!

*Les quatre rient.*

**DOMINIQUE** Bon, ben, goûtez! Xavier et Rachel  
 boivent.  
**RACHEL** Ah mon Dieu!

**XAVIER** C'est sec, juteux, croquant. En même  
 temps, y a une rondeur. C'est tout  
 simplement savoureux.  
**RACHEL** Je vais m'évanouir!  
**XAVIER** Et ça vient de vos vignes ?  
**LOUIS** Oui.  
**XAVIER** Quel cépage ?  
**LOUIS** Carignan.  
**XAVIER** Je savais pas que ça pouvait pousser ici.  
**LOUIS** Avec le climat qu'on a, de nos jours.  
**XAVIER** Wow. Impressionnant.  
**RACHEL** J'ai jamais bu un vin comme celui-là!  
 S'il vous plaît, dites-moi que vous en  
 avez fait cent bouteilles!  
**DOMINIQUE** On en a fait trois.  
**RACHEL** Tout ce travail pour seulement trois  
 bouteilles? J'ai le gout de pleurer.  
**DOMINIQUE** C'est pour partager entre amis.  
**XAVIER** Merci de nous y faire goûter, vraiment.  
**LOUIS** J'espère que vous allez plus qu'y goûter.

*Les quatre rient. Dominique verse à boire à tout  
 le monde.*

**RACHEL** Je sais que je suis pas du tout de mon  
 temps, mais je boirais tellement ça  
 en mangeant un steak!

*Temps.*

**XAVIER** Arrête, on vient d'en manger un pour  
 nos cinq ans.  
**RACHEL** Parles-tu de ton steak à la protéine  
 de pois? C'était pas un steak, c'était  
 une galette!

*Les quatre rient.*

**RACHEL** Non, moi je te parle d'un vrai steak. Gras. Tendre. Saignant. Comme ils disaient dans les vieilles émissions de cuisine.

**XAVIER** Avez-vous déjà mangé du steak?

**LOUIS** Oui.

**RACHEL** Wow!

**DOMINIQUE** Tu te souviens quand t'essayais d'imiter le steak haché avec des lentilles?

**LOUIS** Les lentilles, ça goûtera toujours les lentilles.

**DOMINIQUE** Tu pourrais réessayer.

**LOUIS** Pour ça, il faudrait qu'on réussisse à les faire pousser.

**XAVIER** Mon steak de protéine de pois est peut-être pas tendre et saignant, mais au moins c'est pas de la fausse viande.

**LOUIS** Ça vous arrive de manger de la fausse viande?

**XAVIER** Non, bien sûr que non!

**LOUIS** Parce que de la fausse viande, c'est souvent de la vraie viande. Contaminée, décontaminée.

**RACHEL** Quelle viande? Les seuls animaux qui restent sont dans des dessins animés.

**LOUIS** Exactement. Alors avec quoi tu penses qu'ils font de la fausse viande?

*Temps.*

**DOMINIQUE** (À Louis) Ça va, le conspirationniste des années vingt? (À Rachel et Xavier) Ma mère me faisait des pâtés chinois à la fausse viande, pis je suis pas morte.

**LOUIS** Au début des années deux-mille, la fausse viande était encore de la vraie fausse viande.

**RACHEL** Il faut vraiment être désespéré pour consommer la viande qu'on trouve sur le marché aujourd'hui.

**LOUIS** Pas juste la viande. Tout ce qu'on trouve sur les tablettes peut être potentiellement contaminé.

**XAVIER** On produit soixante-dix pour cent des fruits et légumes qu'on consomme.

**LOUIS** Pis l'autre trente pour cent?

**DOMINIQUE** Ça va, la gestapo verte?

**RACHEL** Xavier est trop modeste. Ce qu'il veut dire, c'est qu'on produit soixante-dix pour cent nous-mêmes, dans notre appartement. Le reste vient de ma famille. On mange rien qui vient de l'épicerie.

**LOUIS** / Alors comment vous—

**DOMINIQUE** On vous a déjà posé toutes ces questions-là. On a confiance dans les résultats de tests que vous nous avez donnés.

**LOUIS** Bien sûr.

**DOMINIQUE** Ce qui est important pour nous, c'est de sentir qu'on partage les mêmes—valeurs. Après tout, vous allez vivre dans notre maison.

**RACHEL** Je pense sincèrement qu'on a les mêmes valeurs. Et puis Xavier adore le vin!

*Rachel, Xavier et Louis rient.*

Je veux dire: il va bien s'occuper de vos vignes.

**XAVIER** Je m'y connais un petit peu.

**LOUIS** On vous cachera pas que c'est un gros plus pour nous.

**DOMINIQUE** Pour toi.

*Temps. Les quatre boivent.*

Comment vous vous êtes connus?

**RACHEL** À travers une application de rencontres à l'aveugle.

**XAVIER** Pas de photo. Pas de profil. On n'a même pas eu de date.

*Rachel et Xavier se regardent.*

**RACHEL** Jamais j'aurais pensé me retrouver avec quelqu'un qui a (elle nomme un attribut physique de Xavier).

**XAVIER** Et moi jamais j'aurais imaginé tomber en amour avec une (il nomme un attribut physique de Rachel).

**RACHEL** Quand on s'est vus, on s'est tout de suite aimés. Pas vrai, chéri? Je me suis approchée de lui pour l'embrasser et puis...

**XAVIER** Elle a pas pu m'embrasser parce que...  
**DOMINIQUE** Non!  
**RACHEL** Oui!  
**XAVIER** C'était plus fort que moi!

*Tout le monde rit.*

Disons que j'étais content quand on s'est enfin assis.

**RACHEL** Et puis moi, ben...  
**XAVIER** Je pense qu'ils ont compris.  
**RACHEL** L'algorithme est écœurant, là-dessus : «connexion physique garantie».  
**DOMINIQUE** Mais regardez-vous! C'est la fin du monde pis vous vous aimez! Vous êtes *(Elle caresse spontanément la joue de Rachel)* tellement beaux. Vous devriez être en train de—*(Soudain émue)* excusez-moi, c'est le vin.  
**LOUIS** Dominique est une romantique.  
**XAVIER** Y a pas de souci.  
**RACHEL** Moi aussi, je pleure pour rien. Je veux dire, quand je suis émue.

*Temps.*

**LOUIS** Bon ben, je pense qu'on sait tout ce qu'on a besoin de savoir / pour—  
**DOMINIQUE** Non. Je veux qu'on parle—encore.

*Temps. Les quatre boivent.*

**RACHEL** Euh. Vous—vous vous êtes connus comment?

*Silence.*

**XAVIER** Dans une discothèque?  
**LOUIS** Non. Dans un bar.

*Xavier et Rachel rient.*

**RACHEL** Pour vrai?  
**LOUIS** Oui.  
**XAVIER** Dans un bar?  
**LOUIS** Oui. Un vieux bar de quartier oublié par le nouveau plan d'urbanisation.  
**XAVIER** Avec d'autres—clients?

**LOUIS** Oui.  
**RACHEL** Est-ce que les gens fumaient?  
**LOUIS** Faut quand même pas exagérer. On n'est pas si vieux que ça.

*Rachel, Xavier et Louis rient.*

**XAVIER** Et vous vous êtes rencontrés là—par hasard?  
**LOUIS** On était chacun avec des amis. On s'est vus. On s'est souri. On s'est parlé.  
**RACHEL** Attendez, là! Vous étiez chacun avec des amis? Vous vous êtes souri pis vous êtes allés vous parler? En criant un peu, à cause du bruit? Comme dans la vieille chanson?  
**LOUIS** Comme dans la vieille chanson.  
**RACHEL** Je capote! On dirait que vous sortez tout droit d'une autre époque.  
**DOMINIQUE** On sort tout droit d'une autre époque.  
**LOUIS** Pourtant, ça fait pas si longtemps que ça.  
**DOMINIQUE** On était d'autres personnes.  
**RACHEL** C'est quoi, déjà? T'sais, le vieux film en 3D avec de l'animation? Le nom de la planète?  
**XAVIER** Pandora.  
**RACHEL** Pandora! Vous avez vraiment connu le bon vieux temps.  
**DOMINIQUE** Ou ce qui en restait.  
**LOUIS** C'était avant—l'Effondrement.  
**DOMINIQUE** Oui. Avant / qu'on devienne—  
**LOUIS** Avant l'arrivée des—  
**DOMINIQUE** Ils sont pas «arrivés», ils étaient déjà là.  
**LOUIS** Oui, mais pas aussi nombreux.  
**XAVIER** Et aussi affamés.  
**LOUIS** On est tous affamés.  
**XAVIER** Oui, mais eux—  
**RACHEL** Les pauvres—  
**XAVIER** Zombies.  
**RACHEL** Appelle-les pas comme ça, s'il te plaît. On croirait entendre notre maîtresse de droite.  
**XAVIER** Je suis le premier à dénoncer leurs conditions de vie. Ou plutôt de non-vie.  
**RACHEL** Ça paraît pas.  
**XAVIER** Appelle-les comme tu veux, ça change rien au fait qu'ils vont mourir.  
**RACHEL** On va tous mourir.  
**XAVIER** À la différence qu'eux, ils sont déjà morts.

**RACHEL** Pas encore.  
**LOUIS** Condamnés, disons.  
**XAVIER** C'est ça. Merci.  
**RACHEL** C'est ça qui est épouvantable! Comment on peut permettre ça? Comment on peut les laisser vivre dans ces conditions-là?  
**LOUIS** T'as raison: comment on peut permettre ça? Et pourtant, on le permet. On a mis au pouvoir des personnes qui ont permis ça. Au nom de quoi? Au nom du «respect de la vie». Mais on le sait tous, que c'est pas une vie. Vivre dans la rue. Fouiller dans les poubelles. Se nourrir de cadavres contaminés. Se décomposer vivant. C'est pas / une vie.  
**DOMINIQUE** S'il te plaît, arrête.

*Temps.*

**RACHEL** Avez-vous lu ça, le jeune Équatorien? L'horreur!  
**XAVIER** Je suis désolé, mais si ça c'est pas digne d'un vieux film de morts-vivants, je sais pas ce que c'est.  
**RACHEL** Tout ce que je dis, c'est que ce sont des êtres humains, comme nous.  
**XAVIER** J'ai jamais dit le contraire.  
**RACHEL** Alors peux-tu les appeler autrement?  
**XAVIER** OK, OK! Les—contaminés.

*Il mange un pois chiche. Bruit sec et croquant.*

**LOUIS** Chacun fait ce qu'il peut pour survivre.  
**DOMINIQUE** Chacun fait ce qu'il peut, Louis?  
**LOUIS** Oui, chacun fait ce qu'il peut, Dominique.  
**XAVIER** Si je vivais dans un coin du monde où les trottoirs fondent au soleil et où les maisons prennent en feu sur l'heure du midi, moi aussi je fuirais mon pays. Et je sais de quoi je parle. Mes grands-parents ont fui la dictature. Maintenant, ce qu'on vit est sans commune mesure. La situation va pas s'améliorer. Elle est ce qu'elle est. Il faut arrêter de se mettre la tête dans le sable, voir la réalité en face et reconnaître les migrants pour ce qu'ils sont, / des morts en sursis.

**DOMINIQUE** Il faut que vous compreniez qu'on n'est pas—qu'on n'est pas—  
**LOUIS** C'que Dominique veut dire, c'est qu'on n'est pas surs de notre choix—encore. On rencontre d'autres candidats.  
**XAVIER** Bien sûr! On comprend.  
**RACHEL** Tellement!  
**XAVIER** Prenez tout le temps dont vous avez besoin.

*Temps.*

**RACHEL** Je me sens déjà tellement choyée d'être ici. Je veux dire: que vous ayez eu envie de nous rencontrer.  
**LOUIS** C'est vraiment une question de synergie. De communauté d'esprit. De compatibilité.  
**RACHEL** Je veux pas mettre de pression, mais je veux juste que vous sachiez que je me sens bien, ici.  
**XAVIER** Ça met un peu de pression, là.  
**LOUIS** Ça fait plaisir à entendre. Vraiment.  
**XAVIER** Vous savez que vous pourriez louer votre maison une fortune?  
**LOUIS** On le sait.  
**XAVIER** Je voulais juste le nommer.  
**LOUIS** On cherche vraiment des personnes de confiance.  
**DOMINIQUE** Et puis, il faut d'abord voir si la maison vous plaît.  
**RACHEL** Si la maison nous plaît? Je me sens—comme à la maison. Enfin, c'est une manière de parler.  
**XAVIER** Rachel a jamais vécu dans une maison, même enfant. Je veux dire, comme ici: une maison avec un jardin, une cour, des arbres.  
**LOUIS** Et des oiseaux.  
**RACHEL** Des oiseaux?  
**LOUIS** Deux oiseaux, en fait. Un couple. De passereaux.  
**RACHEL** Et—ils chantent?  
**LOUIS** Tous les matins.

*Louis montre la fenêtre de la cuisine.*

**RACHEL** À la fenêtre? De la cuisine?  
**LOUIS** Allez-y, faites comme chez vous.

*Rachel se lève et entre dans la cuisine. Elle s'approche de la fenêtre, regarde dehors. Elle ouvre un tiroir. Le referme. Xavier se lève et se dirige vers le four.*

**XAVIER** Il est fonctionnel?  
**LOUIS** Oui.  
**XAVIER** Je peux?  
**LOUIS** Bien sûr.

*Xavier ouvre le four.*

**XAVIER** Ma grand-mère avait un four pareil à ça. Chaque dimanche, elle faisait des (pâtisserie issue de la culture culinaire de l'acteur qui interprète Xavier).

*Xavier le referme. Rachel s'approche de l'évier.*

**RACHEL** Je peux?  
**LOUIS** Mais oui.

*Rachel ouvre le robinet. L'eau coule.*

**RACHEL** Ça coule!

*Tout le monde rit.*

J'imagine que c'est pour ça qu'on appelle ça «l'eau courante»!

*Les quatre rient. Temps.*

**XAVIER** Chérie...  
**RACHEL** Oups, pardon!

*Rachel ferme le robinet.*

**XAVIER** Une famille pourrait vivre ici. Vous avez jamais pensé à avoir—?  
**DOMINIQUE** On y a souvent pensé, oui.  
**LOUIS** L'humanité étant ce qu'elle est...  
**XAVIER** Je comprends.  
**RACHEL** Je peux pas croire qu'on pourrait vivre ici durant un an. Enfin, si vous voulez bien de nous. (À Dominique) Je vous jure qu'on va prendre soin de votre maison comme si c'était la nôtre.

*Temps.*

**XAVIER** Vous allez où, déjà?  
**LOUIS** On n'a pas encore choisi. Mais on part bientôt, il faudrait se décider. Pas vrai, chérie?

*Temps.*

**DOMINIQUE** On va sur une île.  
**XAVIER** Une île?  
**RACHEL** Quelle île?  
**LOUIS** Tout ce qu'on sait, c'est qu'on veut être en mer.  
**XAVIER** Vous avez un bateau?  
**LOUIS** Un voilier.

*Coupure de courant momentanée. Regards interrogateurs de Xavier et Rachel.*

C'est la clôture.

**RACHEL** Ah oui, à cause des—  
**XAVIER** C'est beaucoup de gestion?  
**LOUIS** Vous aurez toutes les instructions en temps et lieu.  
**XAVIER** Bien sûr.  
**LOUIS** Vous allez voir, c'est pas compliqué.  
**DOMINIQUE** Je viens de voir l'heure sur le four. Votre taxi va bientôt arriver.  
**LOUIS** On vous offre un dernier verre?  
**XAVIER** / Volontiers.  
**DOMINIQUE** Je crois pas, non.  
**LOUIS** On peut quand même offrir un dernier verre à nos invités, le temps que le / taxi—  
**DOMINIQUE** J'ai dit non! (Elle ramasse la bouteille et les verres) Y a ben des crisse de limites à se souler pendant que le monde s'écroule!

*Elle sort. Long temps. Lentement, Xavier et Rachel ramassent leurs affaires en silence. Dominique rentre. Xavier et Rachel mettent leurs manteaux et se dirigent vers la sortie.*

**RACHEL** Excusez-moi, mais j'ai vraiment besoin de comprendre. Est-ce qu'on a fait quelque chose? Vous avez peur que— quoi? Est-ce que c'est pour ça / que vous nous mettez à la porte si brusquement?

**DOMINIQUE** Quoi? Mais non, ma chérie! Ma belle chérie d'amour! Mes beaux enfants! *(Elle rit)* Ç'a rien à voir avec vous! C'est moi, c'est nous! C'est tout. On n'est pas—on n'est pas—surs, tu comprends? Il faut être sûr. Il faut être convaincu. Et puis vous avez votre vie à vivre, tu comprends? Tu comprends?

**RACHEL** Je comprends.

**LOUIS** Mais on n'a pas encore—fait notre choix. Pas vrai, Dominique? On vous contacte dès qu'on prend notre décision. D'ici là, je veux que vous sachiez que j'ai passé une super soirée. Comme ça faisait longtemps.

**DOMINIQUE** Le taxi va bientôt arriver.

**LOUIS** C'est le même qui est venu vous chercher plus tôt.

**XAVIER** Le taxi? Le char d'assaut, vous voulez dire!

*Tout le monde rit.*

Les roues m'arrivaient à la taille!

**RACHEL** Les roues—des boules géantes avec des trous.

**XAVIER** J'ai jamais pris un taxi comme ça. Les vitres ont été remplacées par des écrans qui montrent des images de rues, vous voyez? On peut choisir la rue, l'époque qu'on veut. Sauf la nôtre, évidemment.

**RACHEL** Le bruit était—. Les coups de poing contre les parois du véhicule blindé. Les coups de poing, les grattements et le—bruit.

**XAVIER** Pour voir ce qui se passe dehors, y a un genre de petit hublot. *(À Rachel)* T'aurais pas dû regarder.

**RACHEL** Je sais, je suis conne, mais j'ai regardé pareil. Y avait une femme. Une mère, avec un jeune enfant. Le taxi devait contourner un obstacle, on roulait plus lentement. Les—ils en ont profité pour se ruer sur le taxi. La femme s'est retrouvée la face plaquée contre le hublot. On aurait dit qu'elle cherchait mon regard, même si elle pouvait pas voir à l'intérieur. C'est là que j'ai pu voir ses yeux. Ses yeux étaient—

**LOUIS** Oui, les—contaminés peuvent saigner des yeux. C'est toujours impressionnant, la première fois.

**RACHEL** J'en ai déjà vu. Plusieurs fois. Mais là, ses yeux étaient—comment dire? Familiers? Le taxi a repris de la vitesse. Et c'est là que je l'ai encore entendu. Le bruit. J'ai compris pourquoi les roues avaient des trous. C'était pas pour nous protéger. C'était pour nous protéger, / même si...

**XAVIER**

**RACHEL**

La femme est tombée par terre. Elle venait de se faire couper le pied à la hauteur de la cheville. Par des sortes de lames sorties des trous.

*Temps.*

**LOUIS** Je sais, c'est une mince consolation, mais au moins les lames sont munies d'un cautérisateur qui brule et referme les plaies.

**XAVIER** Ce qui est une bonne chose.

**LOUIS** Dans les circonstances.

**XAVIER** Bien sûr.

**RACHEL** La femme est tombée par terre. Elle a pas crié. Elle s'est assise par terre, elle a ramassé son pied et l'a donné à son enfant. L'enfant a mordu dans le pied, juste comme ça. Et je me suis dit: «Est-ce que je pourrais être cette femme-là?» Oui, je pourrais être cette femme-là. Un jour, je vais être cette femme-là. Mais j'aurai pas sa force. Je pourrai pas vivre comme ça. Pas à n'importe quel prix. Non, pas à n'importe quel prix.

*Rachel pleure. Dominique s'approche d'elle.*

**LOUIS** On est vraiment désolés. Je vais appeler une autre compagnie de taxi.

**XAVIER** Ça sera pas nécessaire.

**LOUIS** J'insiste. Après tout, c'est de notre / faute si—

**RACHEL** Est-ce que je pourrais avoir un dernier verre, s'il vous plait? Juste un petit verre pour me faire oublier l'enfer dehors.

**LOUIS** Dominique? *(Temps)* Dominique?

*Temps.*

**DOMINIQUE** OK. Un petit verre.

*Louis sort. Rachel et Xavier s'assoient.*

**RACHEL** Merci.

*Louis revient avec une bouteille de fort et quatre verres à shooter. Il remplit les verres.*

**LOUIS** Sentez-moi ça.

**XAVIER** C'est quoi?

**DOMINIQUE** Une eau-de-vie.

**RACHEL** À quoi?

**LOUIS** À vous de nous le dire.

*Rachel et Xavier sentent la liqueur.*

**XAVIER** Mirabelle?

**LOUIS** Non.

**RACHEL** Alcool de prune?

**LOUIS** Ah!

*Louis tend son verre. Les trois autres l'imitent.*

À nous.

**XAVIER** / À nous!

**RACHEL** À nous!

**DOMINIQUE** À nous.

**LOUIS** Cul sec.

*Xavier et Rachel rient, puis vident leurs verres.*

*Louis et Dominique ne boivent pas.*

**XAVIER** Mon Dieu!

**RACHEL** Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu!

**XAVIER** C'est—

**RACHEL** C'est—

**XAVIER** Comment dire?

**RACHEL** C'est—

**XAVIER** Magnifique!

**RACHEL** C'est—

**XAVIER** C'est—

**RACHEL** Ah mon Dieu!

**XAVIER** C'est—

**RACHEL** Divin!

**XAVIER** Magique!

**RACHEL** C'est—

**XAVIER** C'est—

**RACHEL** Mon—Dieu!

**XAVIER** C'est—

**RACHEL** C'est—

**XAVIER** Ma—

**RACHEL** C'est—

**XAVIER** C'est—

**RACHEL** Mon—

**XAVIER** C'est—

**RACHEL** C'est—

**XAVIER** Ma—

**RACHEL** C'est—

**XAVIER** C'est—

**RACHEL** Mm—

**XAVIER** Sss—

**RACHEL** Sss—

**XAVIER** Mm—

**RACHEL** Sss—

**XAVIER** Sss—

**RACHEL** Ss—

**XAVIER** Ss—

**RACHEL** S—

**XAVIER** S—

*Rachel et Xavier figent, la bouche ouverte.*

*Temps.*

**DOMINIQUE** Un couple de passereaux?

*Temps.*

**LOUIS** Une ile?

**DOMINIQUE** Les passereaux ont disparu depuis longtemps.

**LOUIS** Je voulais la faire rêver.

*Temps.*

**DOMINIQUE** La faire rêver? La faire rêver? On les a tués! On est juste des crisse de monstres! Des monstres! Des monstres!  
*(Elle prend Rachel et Xavier dans ses bras)*  
Mes enfants! Mes beaux enfants!

**LOUIS** Dominique.

**DOMINIQUE** Qu'est-ce qu'on vous a fait?

**LOUIS** On est déjà passés par là.

**DOMINIQUE** Regarde, elle pleure!

**LOUIS** Réflexe post mortem.

**DOMINIQUE** Y avaient toute la vie devant eux!  
Toute la vie!

**LOUIS** Tu le sais que c'est pas vrai.

**DOMINIQUE** Tais-toi, monstre! Regarde ce que t'as fait.

**LOUIS** Leurs jours étaient comptés.

**DOMINIQUE** Leurs jours étaient comptés—à cause de toi!

**LOUIS** Des gens comme ça survivent pas deux minutes dehors.

**DOMINIQUE** «Des gens comme ça?»

**LOUIS** On a abrégé leur souffrance. Pourquoi t'as hésité? Tu le sais que plus l'entretien dure longtemps, plus c'est difficile.

**DOMINIQUE** J'ai hésité parce que c'est horrible!

**LOUIS** T'as raison, la vie est horrible.

**DOMINIQUE** On est horribles!

**LOUIS** On—on fait ce qu'on peut pour rester en vie.

**DOMINIQUE** Pis pendant ce temps-là, les autres souffrent!

**LOUIS** En ce moment, leur cerveau répète en boucle leur dernier instant de conscience. Et cet instant-là était pour eux magnifique.

**DOMINIQUE** Veux-tu ben me dire quand est-ce qu'on est devenus des tueurs?

**LOUIS** Non. Non. On est des chasseurs.

**DOMINIQUE** Des chasseurs, mon cul! Ils ont même pas eu l'occasion de se défendre!

**LOUIS** C'est parce qu'on a bien fait notre travail.

**DOMINIQUE** On est des bouchers!

**LOUIS** On est des trappeurs—qui tendent—des pièges.

*Louis se met à genoux devant Xavier et Rachel. Il cherche à prendre la main de Dominique.*

Maintenant, on va—

**DOMINIQUE** Touche-moi pas, avec tes crisse de mains sales!

**LOUIS** La prière, Dominique.

**DOMINIQUE** Non!

**LOUIS** Répète après moi.

**DOMINIQUE** Non!

**LOUIS** «Je rends hommage...»

**DOMINIQUE** Non.

**LOUIS** Dis-le. «Je rends hommage...»

*Dominique crache sur Louis.*

**LOUIS** Je le sais que t'es capable. On est déjà passés par là. Maintenant, tu vas te mettre à genoux et dire la prière.

**DOMINIQUE** Je suis pas capable.

**LOUIS** Fais juste dire les mots.

*Dominique se met lentement à genoux.*

«Je rends hommage...»

*Temps.*

**DOMINIQUE** «Je rends hommage...»

**LOUIS** «À la Terre nourricière...»

**DOMINIQUE** «À la Terre—nourricière...»

**LOUIS** «De m'avoir laissé vous capturer.» (*Temps*)  
Dis-le.

**DOMINIQUE** «De m'avoir laissé—vous capturer.»

**LOUIS** «Merci de donner vos vies...»

**DOMINIQUE** «Merci—

**LOUIS** «De donner vos vies...»

**DOMINIQUE** «De donner vos vies...»

**LOUIS** «Afin que je puisse...»

**DOMINIQUE** «Afin que je puisse...»

**LOUIS** «Me nourrir...»

**DOMINIQUE** «Me nourrir...»

**LOUIS** «Et nourrir ma famille.»

**DOMINIQUE** «Et nourrir ma famille.»

**LOUIS** «Que votre esprit soit en paix.»

**DOMINIQUE** «Que votre esprit soit en paix.»

**LOUIS** «Merci.»

**DOMINIQUE** «Merci.»

*Louis et Dominique se lèvent et entrent dans la cuisine. Ils ouvrent des tiroirs. Xavier et Rachel sont toujours à table, immobiles. On entend un oiseau chanter. Coupure de courant momentanée. Noir.*

---

Depuis 30 ans, **Olivier Choinière** œuvre comme auteur et metteur en scène pour le théâtre. Il est codirecteur général et artistique de L'ACTIVITÉ, compagnie de création qu'il a fondée en 2000. Il a reçu de nombreuses distinctions, dont le prix Siminovitch, le prix Gascon-Thomas, le prix Michel-Tremblay et par deux fois le prix Marcel-Dubé. Il a notamment publié *Manifeste de la Jeune-Fille* (2017), *Jean dit* (2018), *Zoé* (2020) et *La dernière cassette* (2024) dans la collection *Pièces d'Atelier 10*. Collaborateur associé à *Nouveau Projet*, son essai «Parc-Ex, en fragments» est paru dans *Nouveau Projet 10*.

## *Comment vraiment briser le cycle de la violence ?*

Au Québec, le raz-de-marée #MoiAussi a durablement transformé les attitudes face aux violences sexuelles et provoqué de nombreuses réformes. Tous ces changements étaient souhaitables et nécessaires.

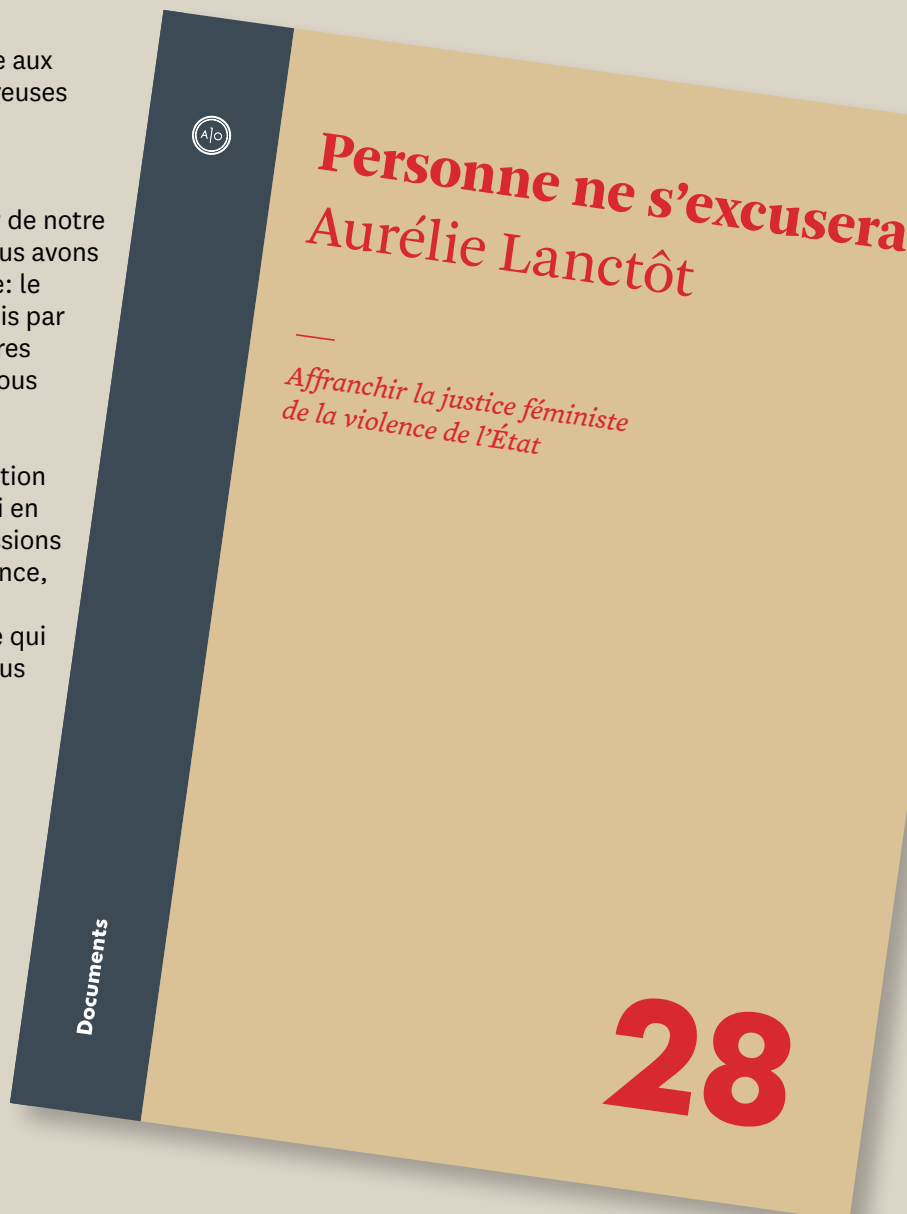
Mais en plaçant le système pénal au cœur de notre réponse aux besoins des survivant·e·s, nous avons précipité le mouvement dans une impasse: le recours à la violence, administrée cette fois par l'appareil pénal de l'État, a éclipsé les autres voies de réparation possibles. Qu'avons-nous perdu en cours de route?

Retraçant les grandes étapes d'une révolution court-circuitée, **Aurélie Lanctôt** plaide ici en faveur d'une justice féministe sans concessions qui résisterait à toutes les formes de violence, y compris celles que perpétuent le droit criminel, la police et la prison. Une justice qui transforme et renforce les liens sociaux plus qu'elle ne les fragilise.

**Pour vous procurer ce livre, version papier ou numérique**



<https://atelier10.ca/fiches/personne>



---

**Devenez membre  
de la communauté**

**Ateli**

---

**Nous avons le plaisir  
d'annoncer la création du  
statut de membre d'Atelier 10.**

---



# er10

Bénéficiez d'un ensemble de privilèges, tout en joignant une communauté de gens qui, comme vous, travaillent à la construction du Québec nouveau.

Inclut un accès gratuit à des contenus et des événements exclusifs, ainsi que des rabais sur nos abonnements, à notre boutique et chez nos partenaires.

**Devenez membre !**

[atelier10.ca/abonnements](https://atelier10.ca/abonnements)

# Distances

MARTINA CHUMOVA



éparpillés autour de mon bureau :  
bouts de papier sur lesquels je griffonne en lui parlant  
par skype, messenger, c'est si facile de nos jours. mais  
je l'appelle moins souvent que je le pourrais.

le nom d'un conférencier qu'elle a entendu à la radio et trouvé inspirant  
*nesmírně chytrý člověk*

épithètes dénigrantes dont elle se qualifie à la moindre gaffe ou lenteur,  
qui me mettent en rage  
*to jsem ale pitomá*

aussi: mariages, églises, concerts.

—  
peut-être

parce que j'ai grandi dans un autre pays que mes grands-parents  
j'ai toujours eu du mal à saisir  
que les gens sont vraiment disparus quand on m'annonce leur mort.

années 90: juillet-août, nous vivons dans un monde qui le reste  
du temps nous est dissimulé.  
nous savons qu'il continue d'exister, quelque part  
—entier et complexe—  
mais nous n'en recevrons plus  
que des fragments et reflets  
jusqu'à l'été suivant.

—  
avant l'immigration  
(première cassure)

nous habitons chez mes grands-parents, au rez-de-chaussée  
le matin, je m'empresse de monter chez elle  
dans la cuisine exigüe et ensoleillée  
les tasses sont accrochées au mur  
j'ai le droit d'en choisir une  
pour le café de céréales.

(elle dit: *bilé kafe*, et me raconte qu'elle en buvait dans les années 40.)

—  
son état de santé dégringolait  
pourtant personne ne pouvait savoir que  
ça irait si vite. ma mère a réussi  
à se rendre à temps. mais  
que veut dire «à temps»  
quand la conscience se referme et que le corps souffre?

---

Née à Prague, **Martina Chumova** vit aujourd'hui à Montréal. Elle a publié *Boîtes d'allumettes* (2020) et *Je mets mes rêves sur la table* (2024) au Cheval d'août.

Œuvre: **Josef Čapek**, *Touha*, 1939, huile sur toile.

# Nouveau Projet 30 en 30 idées

La colère est légitime, mais on n'est pas obligé de nourrir la bête. ¶ Le paradoxe du travail culturel est que sa valeur est inversement proportionnelle à sa mesurabilité. ¶ Le vrai peut être invraisemblable. ¶ Nous sommes des mystiques qui s'ignorent. ¶ Souvent, c'est la pesanteur qui gagne. ¶ On perçoit rarement la fin des époques, sur le coup. ¶ Le « progrès » ne se vit pas toujours en droite ligne, mais plutôt en dents de scie. ¶ Plus les touristes connectent avec les milieux naturels fréquentés, plus ils et elles les aiment et veulent en prendre soin. ¶ Les marges de la culture font leur travail essentiel en rappelant au centre qu'il n'est pas la seule façon de penser, de sentir, de donner sens au fait d'être vivant·e. ¶ C'est comme si, après tout le chemin parcouru, les marathoniennes du nouveau statut de la femme arrivaient en bout de piste épuisées, désorientées, incapables de jouir de la vie qu'elles se sont donnée. ¶ La course est comme la création. ¶ La frontière entre la vie et l'écriture est poreuse. ¶ Nous écrivons au bord de la catastrophe. ¶ Au municipal, il y a une nouvelle génération d'élus·es, plus jeune, plus diversifiée, plus féminine et déterminée à revendiquer une plus grande autonomie pour leurs communautés. ¶ Toute activité humaine a des répercussions sur le territoire. ¶ Je l'appelle moins souvent que je le pourrais. ¶ Raconter le récit d'une vie lui donne nécessairement une forme qu'elle ne possède pas intrinsèquement. ¶ Il y a un appétit réel pour des milieux de création en nature. ¶ À l'école, le rapport à l'écriture est trop souvent de se faire taper sur les doigts. ¶ Une entreprise fait partie intrinsèque de la communauté dans laquelle elle s'inscrit. ¶ L'extractivisme a fait de nous des êtres qui se pensent extérieurs à la nature. ¶ La petite revue préserve le possible. ¶ Il existe des films pornos où des corps nus entrelacés recréent la forme d'étoiles de mer. ¶ Après leur mort, les écrivain·e·s célèbres deviennent des mines à exploiter, des banques illimitées d'histoires à transformer. ¶ La confiance se gagne à la goutte et se perd au litre. ¶ Les récits des mystiques ouvrent une fenêtre sur le cœur battant de la vie. ¶ Peu importe l'époque, il y a moyen de mettre en œuvre des projets intéressants qui sont le catalyseur du monde qu'on veut. ¶ Faire des enfants, c'est emprunter un chemin très incertain en sachant qu'il sera nécessairement parsemé de beauté. ¶ La vraie révolution, c'est transformer l'éveil en mode de vie. ¶ Les lentilles, ça goûtera toujours les lentilles.

# IRIU

Institut de la  
résilience et de  
l'innovation urbaine



## *Vos données dorment. Et si elles travaillaient pour votre résilience ?*

Nous aidons les organisations à mieux anticiper, planifier et décider.  
Par la recherche appliquée et la co-construction,  
nous concevons des solutions sur mesure en intelligence organisationnelle.

Processus de planification - Outils d'aide à la décision - Intelligence artificielle

*« La résilience, ce n'est pas juste s'adapter.  
C'est anticiper, planifier et décider mieux.  
Les outils d'aide à la décision, l'IA  
et les données doivent servir les organisations  
dans l'intérêt collectif. »*



[www.iriu.ca](http://www.iriu.ca) • [info@iriu.ca](mailto:info@iriu.ca)

François William Croteau, PDG

# À la Caisse d'économie solidaire, mes valeurs et mon argent sont à la même place.



*Il y a quelques années, je me suis rendu compte que mes REER représentaient 80% de mon empreinte carbone! Je dédiais toute mon énergie à la transition, je venais de changer de métier pour avoir plus d'impact... j'ai décidé que cet argent aussi servirait à financer des projets positifs!*

- Sophie Lallemand, animatrice et formatrice certifiée, Fresque du Climat, du Numérique et Atelier 2tonnes



**Comme Sophie,  
faites *militer* votre argent!**



Visitez  
[caissesolidaire.coop](https://caissesolidaire.coop)



**Desjardins**

Caisse d'économie solidaire